

(P. 01) Aux Révérends Pères de la Préfecture. – Ceux du Canada, – à ceux de France.

Vous le voyez, c'est une toute petite feuille, ingénue et modeste, qui ose se présenter à vos yeux avec l'audace naïve que lui donne sa toute tendre jeunesse, pour solliciter de vous tous un sourire de bienveillant accueil.

« D'où viens-tu donc, pauvre mignonne, me dites-vous en m'entrouvrant, et que veux-tu me dire ». D'où je viens, mes R.R. P. P.? – Je viens des bois majestueux du roi des fleuves du Nouveau Monde; d'un petit coin perdu sur la côte austère d'une immense presque île à qui l'on a donné le nom de « Labrador Canadien ». C'est là que je suis née, sur rocher désert dominant l'embouchure d'une humble rivière, et c'est de là qu'on m'envoie vous porter les nouvelles de Missionnaires que vous aimez, désormais attachés à l'Évangélisation de cette côte.

Ce que je veux vous dire? C'est que, – si vous le voulez bien, – chaque mois, je reviendrai vous conter ce que les échos de tous les postes de la Préfecture du Golfe St-Laurent m'auront appris en vous faire part du bien qui s'y fait par l'entremise de ceux qui l'obéissance vient d'y envoyer. Je vous ferai connaître aussi, avec la plus grande fidélité, soyez-en sûrs, chacune de leur mission et entreprise; je vous dirai leurs joies et leurs infortunes, leurs succès et leurs efforts, en un mot tout ce que vous désirez savoir, surtout les aventures.

Mais pour cela, il faut que vous me fassiez toujours risette; que vous vous montriez enchantés de me revoir, et que vous m'aidiez un peu de votre bourse, à subvenir aux besoins de ma vie si chétive. Vous savez que l'hiver est bien rude et bien maussade chez nous, il faut donc que votre petit courrier soit chaudement emmitouflé et bien botté, si vous voulez qu'il vous apporte fidèlement les nouvelles. Soyez indulgents et très généreux pour lui, et croyez, mes R.R. P.P, qu'il ne négligera rien pour essayer de vous être agréable.

« L'Écho »

(P. 02) Rédaction & Administration

« L'Écho du Labrador » n'ayant d'autre but que de procurer aux confrères les nouvelles de la Préfecture, il importe que tous les missionnaires des divers postes situés sur le Golfe St-Laurent aient l'obligation d'envoyer le plus souvent possible, au siège de la Rédaction, tous les documents capables d'intéresser ses lecteurs. Que chacun veuille bien montrer à cette fin, toute la bonne volonté désirable : quelques notes suffiront, si la composition d'un article paraissait par trop laborieuse à quelques-uns, les Pères de la Rivière de la Pentecôte se chargeraient alors de mettre en ordre les renseignements envoyés. Mais il va sans dire qu'ils recevront avec le plus grand plaisir les documents tout préparés à l'insertion : notre cher petit courrier aura ainsi la joie de compter de nombreux dévoués Rédacteurs.

À la Rivière-Pentecôte, on se chargera de l'impression et de l'administration. Il est évident que cette partie de la tâche nécessitera quelques frais : le papier spécial à la machine, l'encre d'imprimante, les timbres et occasionnellement une certaine dépense, aussi, il a semblé juste, malgré le plus grand désir de ne pas surcharger les confrères, de réclamer cependant une modique somme à titre d'abonnement, pour assurer la vie de notre « Écho du Labrador ».

Comme les Pères à la Préfecture seront tous collaborateurs à la rédaction, puisqu'ils auront à cœur – de nous envoyer les documents concernant leur mission respective, il semble raisonnable de restreindre la somme de leur abonnement annuel. Celui-ci est donc fixé à : \$0,50 pour la Préfecture; pour le Canada, à \$1,00 et pour la France, 6 francs.

Il eut été désirable que l'« Écho » peut être envoyé sous bande, comme imprimé : les frais d'affranchissement eussent été dans ce cas bien diminués; mais, notre petite feuille revêtant tous les caractères d'une correspondance personnelle, il semble nécessaire et plus prudent de l'expédier sous pli cacheté, et, dès lors, l'abonnement devient naturellement plus coûteux.

Quoi qu'il en soit, nous aimons à croire que nos confrères tiendront à se montrer généreux et que tous voudront réserver bon accueil au timide « Écho du Labrador Canadien ».

Abonnements

Au présent « numéro spécimen » seront jointes des « Feuilles d'abonnement ». Prières de les remplir et de nous les retourner au plus tôt en faisant – au dos de ces feuilles les observations que vous jugerez bon de nous faire au sujet de l'« Écho ».

Les abonnements seront payés exclusivement en billets de 0,25 cents ou en timbre-poste.

Les chroniques et nouvelles des différentes missions paraîtront dans l'« Écho » sous le titre de « À travers la Préfecture » et les illustrations reçues seront reproduites aussi fidèlement que possible. Nous recommandons de préférence les dessins au trait et dimensions restreintes, vu notre format.

(P.03) L'arrivée à la Rivière-Pentecôte

Il était 11 heures du soir lorsque le steamer « King Edward », à bord duquel se trouvait tout le personnel nouveau de la Préfecture apostolique, stoppa à la petite baie où viendra se perdre la timide Rivière-Pentecôte. Il faisait nuit noire le vent était contraire et la mer très basse. Après un dernier au revoir jeté aux confrères restés sur le vapeur, le Père Nonorgue et moi descendons avec peine dans une large barque encombrée de marchandises de toutes sortes. Le pêcheur qui la commandait craignait sans doute de nous voir incommodés par la manœuvre des voiles, nous pria sans façon de descendre dans un petit réduit étroit et peu profond, situé à l'avant de son embarcation. Hélas, ce fut pour monsieur le début de nos infortunes. J'y étais descendu le premier, et, dans l'obscurité profonde où je me trouvais ne pouvant me tenir debout dans un si petit espace, je résolus de m'asseoir et pu heureusement pleins de confiance, je me reposais sur ce qui m'apparut être un morceau de bois rond. Bientôt, la fraîcheur pénétrait mes habits, je conçus des inquiétudes et fouillais aussitôt mes poches pour y découvrir une allumette. Par bonheur, j'en trouve une; je la frotte avec précaution, et... à sa clarté révélatrice, je reconnais piteusement que je m'étais assis sur un pot de peinture rouge. Au même moment, notre batelier nous rappelle sur le pont. J'y retourne tout confus, laissant partout des traces sanglantes sur mon passage, et l'on nous fait monter sur une autre barque à peu près vide qui doit nous faire atterrir plus rapidement. Une bordée à droite, puis un paravirage à gauche et nous entrons dans la rivière. Déjà nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du quai, quand un frottement rendu plus énergétique sous l'action du vent, nous annonce que nous venons d'échouer. Que faire? Nos bateliers ne se le demandent pas longtemps; la chaloupe est vivement démarrée à l'arrière, le grappin est lancé à l'avant et de suite nous partions à force de rames pour gagner la rive. Il est 1 heure du matin; il nous avait fallu 2 heures pour venir jusque-là et parcourir une distance d'environ 2 milles. Maintenant, où est le presbytère, demandai-je à l'un de nos rameurs? « Attendez M.M. on va vous y conduire ». Et de fait, voilà nos deux bateliers, nous servant de guides, qui s'apprêtent à monter à l'assaut d'un énorme rocher dominant la baie et la vallée de la rivière. Nous suivons de notre mieux et peu après nous arrivons au seuil de l'Église perchée sur le sommet. Le presbytère y est contigu. Tout y repose en paix. « Assurément, déjà, on va nous prendre pour des voleurs! » Nos hommes frappent à la porte et bientôt une lumière paraît et un bruit de pieds nus se fait entendre sur le plancher. Le frère du Curé vient nous ouvrir. À sa mine effarée, je comprenais de suite que nous ne sommes point attendus. La question n'eut pas même besoin d'être posée. Le Curé prévenu, vient nous voir à son tour, et, nous fait une réception plutôt rude! La grande barbe nous en imposait d'ailleurs beaucoup, et, devant le mécontentement d'un homme dérangé dans son sommeil, nous n'osâmes rien objecter pour notre excuse... Mais, là n'était pas la vraie cause de ses invectives, le pauvre homme! C'était plutôt qu'il n'avait pas où nous loger. Pensez donc! dans un petit presbytère, grand comme la loge du portier de St-Martin, il avait réussi à entasser : sa mère, son frère, deux petits enfants, plus un pensionnaire, ouvrier d'un chantier voisin.

(P. 04) Enfin, au bout d'une demi-heure, il nous ouvre une porte, nous fait entrer dans une chambre plus ou moins convenable et nous montre un lit et un canapé. Mon collègue s'empara du lit, je m'étendis sur le canapé et l'un et l'autre nous dormions un peu. Le petit jour nous réveilla bientôt. Nous nous regardions avec des yeux boursoufflés **médiant?** Cette vérité inquiétante que nous étions au dimanche matin et qu'il nous faudrait sans tarder prendre un **rôle???** notre hôte revêche. Justement, il frappait à la porte. « Il va falloir que l'un de vous chante la messe, l'autre fera diacre et prêchera, moi je ferai sous-diacre. Qui est-ce qui va chanter la messe? » À cette question, mon collègue s'empressa de répondre par l'affirmative, et je fus destiné à affronter du même coup le nouvel auditoire. Le programme fut rempli comme il avait été prévu : le Curé avait décoré l'église comme aux grands jours de fête, nous fumes tous les deux, diacre et sous-diacre, en chasubles, et je fis un sermon qui ne me coûta guère de préparation. Depuis notre Curé s'est montré plus aimable; il nous a même rendu d'immenses services en nous mettant au courant de sa manière d'agir avec les gens et en nous les faisant connaître. Il s'apprête à nous quitter sans tarder ainsi que tout son monde.

Un mot maintenant de notre situation à la Rivière-Pentecôte. Notre Église et notre presbytère sont donc situés sur une pointe de roche qui domine toute la côte et le petit port formé par la rivière. De là, en effet, nous jouissons d'un merveilleux coup d'œil; nos maisons sont toutes échelonnées au bord de la rivière et sur l'étroit banc de sable qui la sépare du St-Laurent : c'est un ensemble des plus gracieux, comme paysage, et les hautes collines qui entourent la petite baie comme un rempart verdoyant ne contribuent pas peu à augmenter les charmes. Notre Église est gentille et bien propre. Le presbytère au contraire est désolant : mal construit, dérobé bien trop petit et peu confortable. Notre population est très bonne et tend à s'augmenter du double au printemps prochain. Une grande usine à pulpe s'établit en ce moment au bas de notre rocher même et fera construire, dit-on, 25 à 30 maisons nouvelles pour ses ouvriers : nous aurons donc ici un groupe intéressant à desservir, si les choses vont bien. Les propriétaires, quoique protestants, paraissent très conciliants et ont surtout à cœur de favoriser notre école tenue par les Religieuses qu'ils attendent aussi impatiemment que nous.

J. Laizé

À Natashquan

4 septembre 1903

Nous sommes arrivés ici lundi matin, 31 août, vers 8 heures et demie. Je ne sais si le P. Gallix avait envoyé une dépêche, comme nous l'en avions prié, mais personne n'était averti. Il se trouvait heureusement des gens venus au « King » pour prendre des provisions.

Comme vous le savez, peut-être, Natashquan se trouve au fond d'un havre très bien abrité.

(P. 05) À mer basse, il est difficile d'en sortir, à cause des bancs de sable. Il nous fallut faire un immense détour pour arriver du côté du presbytère. Nous nous trouvions dans la barque d'un marguillier de la paroisse. Dès que nous mîmes pied à terre tous les pêcheurs et pêcheuses de l'endroit où nous débarquions, au nombre de 20 à 30, vinrent nous salués respectueusement. – Le marguillier, M. Bourgeois et un autre, M. Lapierre, vinrent nous conduire au presbytère qui est fort bien aménagé. Le Curé surtout se trouve bien mieux logé que son vicaire; on n'avait pas prévu l'arrivée de ce dernier.

Après la visite du presbytère; nous passâmes à cette de l'église très propre et très gentille. Le linge d'autel, les ornements sont assez nombreux; il manque cependant bien des petites choses.

Devant le presbytère, où se trouve un grand mât, lorsque le marguillier voulait hisser le pavillon pour annoncer notre arrivée, la corde cassa : ce sera pour dimanche. – M. le Vicaire général nous fut d'un grand secours pour notre installation. Il nous trouva d'abord une « bonne » pour s'occuper de notre cuisine en attendant les sœurs. C'est une jeune fille très pieuse et très... qui était déjà au service de notre prédécesseur.

Le lendemain, nous descendîmes sur la grève, c.-à-d. à 100 m du presbytère, pour essayer nos « ??? ». La mer était basse et sur le ? se trouvaient des « voiliers » d'alouettes de mer : pan, pan, pan... En d'heure nous en avions... 42. C'était M. le Grand Vicaire qui commandait le mouvement. Le P. Pihan était radieux, son fusil, vieux 74 transformé faisait l'admiration de tous les indigènes qui ravalait leur chique à chaque détonation. Avant-hier, nous avons parcouru le bois sans y rien trouver. Un « boy » nous a vendu un lièvre et une perdrix... La population de Natashquan vit surtout de pêche, très peu d'habitants ont un coin de terre cultivée. Nous comptons, 40 à 50 familles, c.-à-d. de 250 à 300 fidèles. Leur piété et leur respect pour le prêtre sont admirables, pour mon compte personnel, cela me fait au bien et me fait moins regretter la France. – Nous nous sommes payé, moyennant 10 piastres seulement, un canot presque neuf, celui à l'ancien curé. Nous avons, à l'Eglise, un harmonium superbe et pour en jouer une jeune dame anglaise, très musicienne; le P. Pihan lui a fait des compliments « à n'en plus finir »...

A. Divet

Nos dépêches

Par Fil spécial de

Natashquan. 31 août, 5 h 50, soir

Arrivés ce matin, bon voyage, écrivons bientôt. Signé Divet.

Pointe aux Esquimaux. 2 sept. 10 h m – Milles amitiés; arrivés lundi matin 1 h, beaucoup de monde sur le quai, pays splendide, excellentes gens. Signé P. Hesry.

Manicouagan. 14 sept. 4 h s. – Côte-Nord a ses charmes; missionnaires sont bien, à bientôt nouvelles – sig, L. Garnier.

À la Rivière-Pentecôte Terre de chasse Gibier abondant Perdrix à portée de main		Avis important Faites vos provisions d'hiver		Godbout & Pointe des Monts Chasse aux marsouins Loups de mer, etc....	
Demandez l' « Écho du Labrador »	Le plus fort	Lisez Demandez L'ÉCHO DU LABRADOR Le seul bien informé			tirage
	Du continent				Américain.
ACHETEZ Mélasse Farine Saindoux Conserves Fromage Etc...		RAPPELEZ-VOUS BIEN QUE L'ÉCHO DU LABRADOR est le COURRIER Le mieux informé.		Annoncez Dans L'« Écho » Demandez le Guignolet Le Guignolet le Guignolet COINTREAU	

(P. 06)

Lettre d'approbation du Révérend Père Préfet Apostolique.

Chicoutimi, 23 décembre 1903

Mon bien cher Père,

Bravo! Vive l'« Écho du Labrador »!... J'applaudis de tout cœur à la pensée que vous avez de publier votre petite feuille. Vous entreprenez cette publication dans le dessein de renouer de plus en plus les relations de nos diverses missions u Golfe du St-Laurent, e mettre les confrères au courant e vos travaux, les intéresser à vos œuvres, j'ai l'espoir que cette chère revue contribuera puissamment à ce résultat si désirable.

Dans les épreuves que nous traversons et qui ruinent nos œuvres de France, nous avons aussi besoin de faire connaître aux Confrères que nous avons laissés là-bas, nous œuvres, nos espérances, nos consolations : votre « Écho » sera un trait d'union entre nous, un moyen puissant pour les inviter à venir nous rejoindre et susciter parmi eux quelques missionnaires. Pour beaucoup, votre « Écho » sera une révélation.

Votre entreprise, mon bien cher Père, mérite tous les suffrages et doit obtenir parmi les confrères un large succès. En vous remerciant donc d'avoir songé, avec P. Nonorgue à fonder cette revue et en vous félicitant de votre zèle que vous employez si bien et vous utilisez encore.

J'aime à me dire, cher et Révérend Père.

Votre tout dévoué in SSOQM

G. Blanche

Préfet apostolique du Golfe St-Laurent.

(P. 08) Le Très Révérend Père Blanche visite en ce moment l'installation des Pères de la Côte-Nord du St-Laurent. —

À travers la Préfecture
La Pointe aux Esquimaux.

Le petit « Écho » nous a charmés par son babil. Diable! Comme il est disert! Courage, mon chéri!... Nous les Pères de la Côte accueillerons avec plaisir tes gentils petits messages. Tu seras le trait d'union depuis Manicouagan à Natasquan.- Voici l'hiver avec son cortège de neiges et de glaces; bientôt il nous faudra garder la chambre chaude; tu nous arriveras en « cométique » pour égayer nos longues soirées... quel plaisir à te lire!...

Et maintenant, que dire de la Pointe aux Esquimaux? - Qu'on y est fort bien et que nous n'y avons pas trouvé trace d'Esquimaux. Tout au plus apercevons-nous de temps à autre, quelques sauvages de Mingan qui viennent s'approvisionner aux magasins de la Pointe. Ce sont d'excellents chrétiens, d'habiles chasseurs qui n'ont plus de sauvages que le teint et le nom. — La Pointe aux Esquimaux ressemble assez au poste des « Sept-Îles ». En face de nous, à un mille ou deux, se trouve l'île du Havre, longue de 3 à 4 kilomètres, bordée de rochers de calcaire et couverts de bouleaux et d'épinettes. C'est un abri précieux contre les vents du sud; la mer y est profonde, on pourrait y abriter toute une flotte. La commune de la Pointe a profité de cette situation pour y établir un quai en bois, dans le genre de celui de Rimouski. Aussi, plus heureux que nos chers confrères de la Pentecôte, nous avons pu tranquillement descendre du « King »; c'était plus prosaïque, mais l'heure avancée de la nuit nous fit goûter cette façon de débarquer. C'était le 30 septembre à 1 h du matin, heure bien tardive ou matinale, selon que vous l'entendrez. On apercevait pourtant une lumière à toutes les fenêtres de la place, et, au débarcadère, M. le curé Tremblay, les marguilliers en charge et bon nombre de paroissiens, voire même de paroissiennes, attendaient les nouveaux arrivants. Le moment n'était pas favorable aux longues causeries; le mieux était de gagner son gîte et d'aller se coucher. C'est ce que nous fîmes, remettant au lever du jour l'examen des personnes et des lieux. — À notre réveil, nous aperçûmes avec un certain plaisir le pavillon britannique flotté au haut des mâts. Quel contraste entre l'arrivée sur la terre étrangère et notre départ de France!... Je célèbre la sainte Messe à l'église; le P. Hesry la dit à la Com^{té} des Sœurs de Québec. Il faut que je me hâte de vous dire que nous avons un couvent qui ferait bonne figure même dans une place importante. Il est occupé par 6 religieuses qui font la classe à une partie de nos petits garçons et petites filles. À l'école sont annexés un pensionnat et même une École Normale bien connue sur la Côte. Nous avons une autre petite école pour la partie de la paroisse la plus éloignée du clocher.- Le déjeuner nous permit de faire plus ample connaissance avec notre prédécesseur. Pendant 15 jours nous avons eu l'avantage de le posséder. Nous en avons profité pour nous mettre au courant de tout ce qui nous concerne. Il nous fit avec beaucoup d'amabilité les honneurs de sa table.

(P. 09) À son retour de Natashquan, M. le Grand Vicaire Gendron vient passer huit jours avec nous. M. le Grand Vicaire aime la chasse, il connaît la place et les faubourgs : le voilà parti avec le Père François armé de sa carabine. Le retour fut un vrai triomphe! Le Père Hesry avait occis (qui l'eut cru?) deux jeunes goélands inexpérimentés qui se fiant à ses doux yeux, payèrent de leur vie leur trop grande témérité. M. Gendron arborait un faucon et 5 ou 6 « esterlins ». Nous avions hâte de manger enfin autre chose que du lard, fut-il de lard sain. Les volatiles furent donc préparés avec soin et servis. Ils étaient superbes, dorés sur tranches et... d'un goût détestable... Fort heureusement, nos paroissiens sont venus à notre secours. Nos petites « jeunesses » tendent des pièges dans la forêt et rentrent tous les matins chargés de lièvres; pour 10 cents, on peut se payer la fantaisie d'un civet... Parfois, la fortune nous favorise mieux encore les jours derniers, un de nos meilleurs chasseurs nous a apporté un canard sauvage et une belle outarde de 11 livres. Depuis, lors, nous sommes réconciliés avec le gibier à plumes... Mais je m'aperçois que je perds en détails matériels et je n'ai encore rien dit de la paroisse et des paroissiens. Hâtons-nous de satisfaire votre légitime curiosité. Notre population est groupée tout entière sur une surface de 3 à 4 kilomètres, elle comprend environ 863 âmes. Acadiens pour la plupart, mêlés à quelques familles canadiennes et irlandaises, tous parlent le français et sont catholiques.- Comme son nom l'indique, la place forme une pointe entre deux grandes baies des deux côtés, et, en face, toute une série d'îlots où nos pêcheurs vont chercher du bois et du foin. Notre église est grande, bien bâtie et très propre. On pourrait y loger 7 à 800 personnes. Elle comprend 3 nefs, une tribune en fer à cheval recouvre les nefs latérales et près de la moitié de la nef centrale. Chaque nef a son autel. Le grand autel, en bois peint surmonté d'un retable doré, style renaissance. Au-dessus de la grande porte est placé un orgue à tuyaux avec 3 claviers et même un pédalier. Malheureusement, l'instrument est en fort mauvais état et à la distance où nous sommes de Québec, je ne vois pas bien comment nous pourrions le réparer.-La sacristie est très grande, entourée d'armoires et pourvu d'un autel pour les messes basses en hiver. Les ornements sont propres, mais bien pauvres. Il y a pourtant le nécessaire et même des dalmatiques, derniers vestiges de la résidence du Préfet apostolique. Les offices ont conservé quelque chose de leurs anciennes splendeurs : nous avons un vrai luxe de chantres et d'enfants de chœur. Les voix ne sont pas toujours harmonieuses, mais quelle bonne volonté!- Si vous voulez voir les chrétiens qui prient bien, venez à la Pointe aux Esquimaux. Vous aurez une idée de la ferveur de nos gens quand vous savez que tous les matins et tous les soirs nous avons une assistance de 110 à 200 fidèles. Un bon vieillard de 95 ans, le doyen de la paroisse, est régulièrement arrivé une demi-heure avant la 1re messe. Nous avons une association du Chemin de Croix qui compte 460 membres, lesquels s'engagent à le faire une fois la semaine. Le Dimanche, dans l'intervalle des offices, les allées de notre église sont remplies de ces pieux associés. Les Congrégations des Enfants de Marie comprennent 88 jeunes filles. Quant au Rosaire vivant, tous les communiant, hommes et femmes, en font partie.

Aujourd'hui, 6 octobre, il y a grand émoi dans la place. Le R.P. Préfet Apostolique conduisant les Religieuses de Kermaria dans chacun de nos poses, a vu au passage les Pères de Manicouagan, Pentecôte et Sept-Îles.

(P. 10) Il est à Magpie. Quand va-t-il nous arriver? Les langues vont leur train et les fusils de nos jeunes gens s'apprêtent. Malheureusement, comme d'habitude, le « King Edward » nous vient au milieu de la nuit. Nos jeunes tireurs veillaient et leurs salves joyeuses m'éveillent. Je m'empresse de courir au quai. Cette fois, la nouvelle est bien vraie, le P. Père Blanche est là. Pendant les 2 heures que le steamer fait escale, nous entrons dans le presbytère. Que de chose à dire! Que d'autres à apprendre! Nous n'avons pas reçu de lettres de France depuis notre arrivée. Mais bientôt la sirène fait entendre de son cri lugubre, il faut partir. J'ai le bonheur d'accompagner le R. Père Préfet jusqu'à Natashquan. Au bout de 4 h le steamer stoppe : nous sommes à Piaster Bay (piastres baie) . Des barges viennent nous accoster et chercher voyageurs et marchandises. « Bonjour, Pères, nous crie une voix! » – Nous avons beau scruter du regard, nous ne parvenons pas à reconnaître celui qui nous salue. « C'est le P. Divet! » – « Non, non, vous vous trompez, voyez, c'est un homme à barbe! » Bientôt l'erreur ne fut plus possible.

F. Pottier.

À la Rivière au Tonnerre

2 octobre 1903.

Good morning! We are well, thank you! – En réponse à votre aimable envoi et pour que l'on entende encore un écho des missions de la Préfecture du Golfe du St-Laurent, voici un petit message qui ne fera peut-être pas grand bruit, bien qu'il vienne de la Rivière au Tonnerre.- C'est le dimanche 30 août vers 3 h de l'après-midi qu'on nous a débarqués. Nous avons été reçus à coup de fusil : il est vrai qu'ici c'est la marque du plus grand honneur. Nous avons bien peu de bagages et pourtant une dizaine de barques étaient venues à notre rencontre et de chacune d'elles partaient à tout instant des salves joyeuses. Du bord du « King », l'on entendit aussi une détonation formidable : vous devinez quelle fut l'arme qui la produisit. L'écho s'en fit entendre jusqu'à la Rivière-Pentecôte j'en suis sûr et peut-être au-delà : c'était la merveille de Natashquan, le fusil sans rival de l'intrépide Père Pihan!

Vous, vous avez trouvé, à votre arrivée, un presbytère bien encombré : nous au contraire. Nous en avons trouvé un complètement vide. Force nous fut????, pour la première nuit, d'accepter une hospitalité, d'ailleurs bien généreuse, dans une famille. Nous n'étions pas au bout de nos aventures. Quel dommage que ma plume ne puisse pas vous en donner un compte-rendu plus pittoresque! Voilà pour le premier soir : j'en passe beaucoup. Le lendemain, notre premier soin fut de chercher le moyen de célébrer la 1^{re} messe. De vin, d'hosties? Point! Par bonheur, M. le Vicaire-général avait prévu cet état de choses et s'était procuré deux bouteilles de vin aux Sept-Îles. Il pria les Religieuses qui se trouvaient à bord du « King » de nous faire des hosties et ainsi nous pûmes dire la messe. Nous allâmes ensuite déjeuner où nous avons mangé la veille, puis nous revîmes visiter notre presbytère. Naturellement, l'inventaire n'en fut pas long à faire. Le syndic en charge qui nous accompagnait s'occupa dès lors de nous débrouiller avec la plus grande obligeance : il nous a bien rendu service. Nous nous sommes d'abord mis en quête d'une maison où nous pourrions pensionner; puis trois ou quatre généreuses dames nous ont procuré draps et couvertures et depuis nous logeons chez nous, sauf à l'heure des repas.

(P. 11) Croirez-vous que nous sommes toujours en clergyman? Oh! l'heureuse idée que celle des malles communes! Quand aurons-nous nos soutanes? Je crois bien qu'elles ne nous reviendront plus. – Aujourd'hui, notre presbytère est un vrai magasin et le P. Robin s'est fait tout coup marchand de meubles. Nous avons fait des commandes à Québec, de son côté, le R. Père Blanche que nous avons prévenu de notre détresse et de nos commandes aussi, en avait cependant faites pour nous, de sorte qu'au lieu de deux lits que nous avions demandés, il en est arrivé six, double de batterie de cuisine, double service de table et de toilette, trois douzaines de couvertures, etc., etc... Avec cela, si nos malles nous étaient parvenues, nous eussions été plus heureux. Tâchez donc de leur donner un coup de pouce si vous les voyez flotter le long de votre côte...!

L. Héry.

14 octobre 1903

Manicouagan – Les Outardes.

Manicouagan! Si vous saviez quel bel emplacement c'est!... Je ne crois pas qu'il ait beaucoup de sites pareils au monde! C'est une petite baie formée par la Manicouagan et le large d'une lieue à peu près, en face de notre presbytère. – Je n'ai pas besoin de vous parler des rues ni des trottoirs ils ressemblent tant à ceux de Pentecôte! – Il y a ici 30 feux peut-être. On compte une douzaine de pensionnaires chez M. Morphée : ajoutez-y le curé et son vicaire et vous avez une idée de Manicouagan. – Notre seconde station, sise à onze lieues d'ici et composée de gens paisibles et fort aimables au nombre de 80. Quelques fermes dont l'une à une lieue de Manicouagan, l'autre à deux ou trois du côté de la Pointe aux Outardes, et enfin cinq ou six autres au-delà des Outardes : voilà toute notre mission. On dit qu'un contingent considérable d'ouvriers va nous être amené pour la coupe du bois en hiver. Si l'on en avait 300, comme on l'espère, cela ferait le bonheur du collègue qui compte beaucoup sur les piastres à venir pour s'acquitter du bilan de nos dettes. – Dois-je maintenant vous narrer l'aventure de ma dernière tournée apostolique?... Avec l'autorisation de mon curé, je partis donc un samedi à 11 h du matin. Trois jeunes gens vigoureux équipèrent une barque et dans une heure nous avions atteint l'autre rive du Manicouagan. (Il faut toujours l'atteindre cette rive pour gagner les « Outardes ») Là, nous avons quelques paroissiens que je stupéfiais absolument quand je leur appris que j'étais déterminé à me diriger le soir même, à pied, vers la Pointe-aux-Outardes. Enfin, ils se décidèrent à atteler un cheval malheureusement boiteux pour la circonstance, et en route! La voiture me laissa ma liberté à deux lieues de distance, et ici lors (il était 3 h) , je me mis en devoir de parcourir 6 ou 7 lieues de grève, sans trop penser aux ours qui y rôdent parfois, en quête sans doute de quelque marsouin échoué ou endormi au soleil. Tout alla fort bien jusque vers 6 h. Point d'ours, point de pas : le calme absolu. La mer était basse; quelques rivières qui sont un obstacle insurmontable à mer haute furent facilement franchies. Mais alors, le temps me parut long et le chemin aussi. La réflexion, une réflexion grave, inquiète, vient avec la nuit. On m'avait dit que j'aurais pu dépasser la Pointe sans la voir et qu'alors!... On m'avait répété que je faisais un acte imprudent, etc.... Toutes ces idées me troublaient. Et puis, j'avais rencontré à la « Grosse Pointe » un véritable pacage tout fraîchement engraisé. Si la Pointe aux Outardes se trouvait de l'autre côté par derrière les sapins?...

(P. 12) Le pauvre marcheur n'en pouvait plus... Une bouteille de vin de messe se trouvant dans son sac, il reprit le chemin de la grève, comme il put, et enfin, vers 9h½ du soir, il aperçut un chemin, un vrai sentier celui-là, qui le conduisit à la première demeure du village. Il ne lui en fallut pas plus et après un repas sommaire, il coucha dans l'unique lit de la salle sise au rez-de-chaussée. Une nuit pleine de rêves, de cauchemars, de sueurs rentrées, d'agitation! Il en fut quitte heureusement pour un gros rhume et il put, malgré tout, faire la plus consolante des missions au milieu es plus aimables gens du monde... L.G.

Nos Dépêches

Par fils Spécial de

Chicoutimi, 30 sept; – Monseigneur de Chicoutimi nous annonce la nomination du R. Père Blanche comme Préfet Apostolique.

La Pointe au Père, 30 sept. – Le R. P. Dréan nous fait part de son installation à la cure de cette paroisse avec les R. R. Pères Tessier et Menier et recommande aux confrères le pèlerinage de Ste-Anne établi en ce lieu.

La Pointe aux Esquimaux, 14 octobre. – On annonce que le R. Père Fr. Hesry vient de se rendre à Rivière-au-Tonnerre en qualité de curé.

L'accueil fait à l'« Écho » (Extraits de lettres sans nombre)

« Bravo! Recevez toutes mes félicitations. Votre “Écho” reçu ce matin même m'a fait le plus grand plaisir que vous puissiez imaginer. Avec mes sincères compliments, je vous envoie un dollar pour mon abonnement. Puissé-je arriver bon premier pour vous dire toutes mes sympathies, tellement je trouve votre idée superbe. C'est un lien qui va vous unir avec les confrères du Canada et de France! »

« Félicitations et merci pour votre petite feuille si ingénue et si modeste, mais à bon droit audacieuse parce qu'intéressante. Je l'ai fait connaître autour de moi : plusieurs lui ont fait risette et vous envoient de quoi emmitoufler de bottes le gentil petit courrier. Ci-joint six abonnements...»

« Vœux sincères! Nulle part votre “Écho” n'a été mieux accueilli qu'ici. Recevez 3 abonnements en attendant mieux. »

« J'ai reçu hier votre “Écho”. J'y applaudis de tout cœur. Quand on est éparpillés, il faut essayer de sauvegarder les relations, fut-ce par le moyen de fils télégraphiques. Votre “Écho” me fera toujours plaisir, envoyez-m'en deux numéros. »

« Bravo! vive l'“Écho” et vive vous! Envoyez-m'en plusieurs exemplaires pour propagande. »

Conclusion. – Le succès de notre cher courrier labradorien a été tel que les 50 premiers exemplaires ne m'ont pas suffi. – Aujourd'hui, l'« Écho » compte déjà près de 40 abonnés, au Canada seulement. Il en dit sa reconnaissance bien vive à tous nos confrères très affectionnés et il leur promet plus que jamais fidélité et dévouement.

(p 13) Première visite préfectorale du Très Révérend Père Blanche sur la Côte-Nord

(2 octobre – 16 novembre)

Depuis un mois et plus, les Missionnaires du Labrador ont eu tour à tour le plaisir de recevoir la visite du T.R.P Blanche, Provincial de l'Amérique du Nord et récemment nommé Préfet apostolique du Golfe St-Laurent.

Quelle joie pour tous de recevoir ce bon Père! La côte entière en tressaillait d'aise. Aussi, partout a-t-il reçu l'accueil le plus chaleureux et de la part de nos populations avides de connaître le nouveau « Monseigneur », les marques de respect le plus sincère et des sympathies les plus vives. Malgré la brièveté et le caractère tout intime de cette première visite, le T.R. Père a été, dans tous les postes, fêté et reçu avec les plus grands honneurs.

Le bonheur de tous a été d'ailleurs porté à son comble lorsque nous l'avons vu, accompagné des chères Sœurs de Kermaria que nous attendions avec tant d'impatience.

Après quelques jours à Natashquan chez les intrépides Pères Pihan et Divet, le T.R Père est venu à Pointe-aux-Esquimaux où le Père Pottier était fier de lui faire connaître sa magnifique mission. Un court séjour à Magpie lui a permis par contre, de constater l'état moins bien pourvu de ce poste, puis faute de bateau, il a dû subir un emprisonnement de trois semaines à la Rivière-au-Tonnerre où l'excellent Père Hesry venait de s'installer en échange du cher Père Robin appelé à seconder les orgues puissantes de la Pointe-aux-Esquimaux.

Sept-Îles reçut enfin dans son beau presbytère le vénéré visiteur qui nous arriva encore tout émerveillé des colossales entreprises de la cité d'avenir (Clarke City)

Notre Pentecôte eut le don de lui plaire par son aspect modeste et cependant enchanteur. Seule notre pauvre mesure vint jeter un nuage sur l'impression si douce de l'arrivée. Huit jours ont passé en étude du présent et des projets d'avenir et le T.R. Père après avoir fait gémir les presses artistiques de « L'Écho Labradorien » sur sa première circulaire préfectorale, nous a quitté plein de joie et le cœur rempli de bons souvenirs de son voyage pour rentrer à Chicoutimi, où il a fixé sa résidence.

À travers la Préfecture

(p 14) Une grâce de St-Antoine aux Sept-Îles (octobre 1903)

Elles étaient parties par le « Chemin du Roi » qui suit la côte, à la cueillette des graines, toutes joyeuses de la promenade qui se préparait magnifique, trois petites filles, deux cousines Florida et Rosanna Hébert, douze et treize ans et Joséphine Petitpas, sept ans avec sa sœur aînée Mlle Elvine Petitpas, chargée de la caravane.

Elles avaient leurs chapeaux de paille et leurs sarreaux blancs et portaient à la main chacune — un petit seau rouge et le panier à provisions pour dîner sur le gazon de genévrier nain. « Surtout, avaient dit les mamans, soyez bien sages et revenez vite » . – « Oui maman, à trois heures vous verrez si nous avons bien travaillé. »

Et elles s'en allaient tantôt longeant la grève ou le flot doucement mourait à leurs pieds avec de beaux miroitements du soleil, tantôt courant, papillotant à la recherche de rares campanules bleues pendant que la brise se jouait dans leurs cheveux. « Moi, je veux faire un bouquet pour la bonne Vierge » , disait Rosanna. « Moi, pour Saint-Antoine » ajoutait Joséphine. – « Allons; viens vite 'Phine. Tu sais que maman ne veut pas que tu ailles dans le bois. Et si tu t'égarais!»

« Oh! Grande sœur, regarde comme j'en ai » . Et elle courrait de ses fleurs les deux miches de pain beurré. « Et puis, pour ne pas perdre mon chemin, je vais compter les poteaux du télégraphe depuis chez nous. Six, sept, huit, neuf... je m'embrouille. Je ne sais plus ma table!» Prenant alors la main de Rosanna, elle marche de pair avec elle, babillant à qui mieux mieux, tandis qu'Elvine raconte à Florida les merveilles de la grande ville de Québec d'où elle était revenue par le dernier « steamer » .

Déjà la Pointe-aux-Basques est dépassée. La « Boule » apparaît plus proche avec sa grande masse grise à la crête dénudée – mais garnie en bas de sapins et de bouleaux. Toutes les quatre montent le talus. C'est le moment de la cueillette! Et elles égrènent ces fruits. De l'atoca semé en tapis vert sur le sable, plus gros et plus rouge, mais qui cependant rappelle les « graines de hour » de notre pays. Et la pensée des bons gâteaux qu'elles vont goûter dès ce soir à leur souper, le plaisir de voir le reste se transformer dans le bassinet en excellentes confitures, de sentir leur odeur acre adoucie par le sucre, les fait hâter en silence leur travail. Les petites mains trottaient sous les tiges et les seaux s'emplissent rapidement.

« Les chevaux! les chevaux! Mes enfants » , crie tout à coup Elvine. Et les travailleuses se redressent à ce cri et s'enfuient précipitamment, emportant leurs provisions. Des chevaux en liberté en effet débouchent soudain derrière un taillis d'aulnes. Ils avancent lentement en rangs serrés, ne prenant garde aux gestes timides qui veulent les menacer, et ils marchent sur elles. Alors, la peur les saisit; le chemin du « portage » est là devant elles et elles s'y réfugient. Les chevaux semblent les suivre. « Mes petites, venez dans le bois » dit Elvine, effarée par la crainte. Et elles se précipitent sous les épais sapins où elles demeurent quelque temps, tremblantes et muettes, l'oreille aux aguets. Elles les croient là, tout près, et pour ne point les rencontrer, elles s'en vont le long de la lisière : « Sept-Îles est devant nous; partons vite et rentrons » . Et marchant sur les moelleux gazons de mousse, sur les tapis d'argent d'un lichen magnifiques qui cèdent à peine sous leurs pas, entre les arbres elles avancent en file indienne, prenant garde que les branches ne renversent leur cueillette ou n'accrochent à leurs habits. Le soleil les guide de ses rayons.

(P 15) Par delà l'autre plaine sont les maisons; elles vont bientôt arriver et elles marchent toujours, mettant leurs pas dans leurs pas pour ne pas se quitter. Tout à coup, après un fourré plus épais, Elvine s'arrête; elle regarde. Le soleil semble avoir changé de direction; ses rayons légèrement obliques sont plus rouges. Ils se détachent des arbres prêts à disparaître. Et tout essoufflée, elle considère sa petite troupe. « Dis, sœur, où sommes-nous; vois-tu la maison de papa? » demande Joséphine. Et elle lit dans leurs yeux interrogateurs le trouble qui l'agite. Puis promenant un regard vague déconcerté sur les arbres qui les entourent, elle ne sait que répondre et se tait.

« Voyez donc là-bas, un poteau de télégraphe! » , remarque Florida. Toutes s'en vont de ce côté, mais bientôt leur illusion tombe; c'était un bouleau desséché. Elles ne savent plus quelle direction prendre. C'en est fait! Elles sont égarées, perdues dans la forêt immense. Et la lueur du soleil faiblissant disparaît peu à peu. C'est le crépuscule, c'est la nuit!...Cependant, nos errantes ont repris leur marche, serrées les unes contre les autres; et elles s'en vont devant elles, silencieuses, tremblant aux cris des écureuils, au buissonnement des feuilles qui tombent.

Enfin, un petit lac leur barre le passage; elles le remontent jusqu'à sa source, s'essayant sur l'herbe qui abonde, et pour tromper la faim, elles mangent le dernier morceau de pain resté dans le panier, avec les graines qu'elles ont cueillies.

Alors, Elvine comprenant toute la responsabilité qui lui incombe dit : « Mes enfants, faisons notre prière et puis nous dormirons tranquilles; demain le Bon Dieu nous ramènera chez nous » . « Justement, j'ai une petite Ste-Anne dans ma poche » , dit Florida – « Et moi mon St-Antoine » , ajoute Joséphine; « Il faudra bien qu'il nous ramène à maman, autrement je le mettrai en pénitence! » Et leur prière monta tout droit en paradis. Puis elles se serrent autour de leur aînée et les deux petits chiens qu'elles ont amenés avec elles, s'étendent à leurs pieds pour servir de chaufferette.

Le sommeil fermait déjà leurs paupières... « J'ai peur! cria soudain dans un sanglot, la petite Hébert! » – « Eh bien! Je vais chanter un cantique et vous répondrez après moi... » Et la voix d'Elvine monta dans les airs, pure, tremblante dans le grand silence du bois. Et les petites répétaient le refrain tout bas... plus bas encore, et leurs yeux se fermèrent et leur crainte s'en alla, emportée dans un doux rêve...

Cependant, à Sept-Îles, la cloche tintait en notes perçantes dans son clocher à jour. De sa voix langoureuse, elle avait annoncé à tout le village la triste nouvelle et elle criait aux égarées : « Petits enfants, revenez vite pour consoler vos mères qui vous réclament. Oh! Ne vous attardez plus. N'entendez-vous pas mes appels répétés, pressants? » ... Et le Père sonnait, sonnait toujours, pendant que les hommes armés de fusils battaient les fourrés en criant à tous les échos. Mais tout fut inutile. Bien tard dans la nuit la cloche se tut, les hommes rentrèrent au logis et cette nuit fut longue et triste au foyer des pauvres parents.

Le lendemain matin, le village entier est en émoi; aucune barque n'est sortie; tous les hommes ont repris le chemin du bois. Trois coups de fusil sont le signal du recouvrement.

Nous visitons les deux familles dont les mères font pitié à voir, et nous partons en exploration au risque de nous perdre nous-mêmes. Il est plus de midi et l'on a seulement retrouvé les deux petits chiens. Plusieurs fois les sentiers ont été rebattus; toujours rien! Oh, comme l'on était triste devant pareille incertitude! Serait-il possible qu'une catastrophe vînt plonger le village dans la consternation?... Et cette appréhension, nous la lisons sur tous les visages des femmes penchées au-dehors, regardant le long des clôtures, interrogeant chaque homme à son retour. On nous demande en grâce de revoir encore l'une des pauvres mères. Mon

confrère se rend près d'elle. Que dire de cette visite?...

(p 16) « Mes enfants, mes enfants. La petite est morte. Je le sais », répétait-elle sans cesse dans un sanglot nerveux. « J'ai vu des hommes la rapporter... On ne veut pas me la rendre! »

Et les heures passaient et personne n'a entendu le signal convenu... Alors, mettant toute notre confiance dans le ciel, nous faisons venir à l'église tous les enfants de « la place » et là ensemble, ils récitèrent le chapelet, invoquant Ste-Anne, St-Joseph, St-Antoine, les pressant de leurs supplications les plus pures, de leur rendre leurs compagnes perdues.

C'était un bon moyen, nous fûmes exaucés! Bientôt en effet, une détonation retentit dans le lointain. Du côté nord... deux... trois. C'est le signal; elles sont retrouvées! Et les trois coups libérateurs se répètent au loin pour porter l'heureuse nouvelle aux chercheurs épuisés de fatigue. Vite on attelle une voiture. On court au-devant des enfants. La cloche sonne à toute volée pour annoncer la joie de tous.

À quatre heures enfin, elles arrivent souriantes, toutes saines et sauvées au milieu d'un cortège enthousiaste et elles sont rendues à leur mère. Alors, elles nous racontent leur marche extraordinaire dans le bois. L'écho trompeur de la cloche qui les a fait s'enfoncer plus au nord, les fondrières qu'elles ont dû franchir, s'y engloutissant – jusqu'à la ceinture, leur confiance non démentie en St-Antoine qu'elles ont prié tant de fois devant la petite statue.

Et nous, entendant leur récit, apprenant comment leur sauveteur fut inspiré soudain de prendre une direction bizarre à laquelle personne du village n'eut jamais songé pour marcher droit sur elles, alors qu'elles étaient arrêtées silencieuses dans un taillis, comparant l'heure de notre prière et celle de leur rencontre, nous ne pouvions conclure qu'à une intervention merveilleuse du ciel en leur faveur. Et le soir, avec tout le village assemblé, nous chantâmes un Te Deum de reconnaissance au milieu des lumières éblouissantes qui donnaient à St-Antoine un regard souriant aux accents de nos cœurs émus et joyeux.

P. BROCHARD.

Une alarme à Manicouagan (octobre 1903)

Figurez-vous que jeudi dernier, il prit à mon confrère et à moi, l'envie de faire un tour en forêt. Le Père revenait d'une mission pleine de — aventures et d'insomnies, pendant laquelle il avait encore dû casser une nuit en mer. De mon côté pendant plus de huit jours j'avais gardé la chambre pour cultiver un rhume. Bref, l'un et l'autre voulions jouir du grand air... et de la liberté. Et nous voilà partis sans rien dire à personne de nos projets, du reste tout à fait imprécis.

Il faisait un temps superbe; point de moustiques dans les bois. Les ours ont fui dit-on. Le jour était de tout point admirablement choisi. Remarquer que la forêt à ses charmes.

D'abord, un véritable sentier s'ouvrait devant nous. C'était selon l'expression repue ici, le chemin « du portage » qui conduit aux campements d'hiver. Il avait été élargi tout dernièrement et était très viable pour deux hommes qui voulaient faire le sacrifice de ne point marcher côte à côte. Mais quelle variété, à gauche, à droite, devant soi! Partout des arbres de différentes grandeurs sinon de différents aspects. Sur les bords de notre sentier on n'apercevait que framboisiers encore verdoyants malgré les gelées déjà fortes des jours précédents, que fraisiers jaunissants il est vrai, mais pleins d'espérance pour le printemps prochain. Et les nombreuses petites rivières, et les cascades et les doux murmures donc!

Quel beau pays! Et ainsi de jouissance en jouissance on arriva au premier camp puis au deuxième et encore à une rivière où gisaient nombreuses des huitres perlières. Quelle fortune si l'on trouvait seulement une perle! Et l'on cherchera quelques minutes, mais je crois que des minutes ne suffisent pas et que des jours entiers n'auraient pas suffi à nous enrichir.

(p 17) Nous continuâmes encore. Cinq fois j'avais proposé à mon compagnon de rebrousser chemin. Les Religieuses allaient s'inquiéter en ne nous voyant point arriver pour la prière qui se dit à cinq heures et pour le souper qui la suit.

Mais la forêt était toujours là, magnifique en ce jour fait exprès pour nous. Précisément, une perdrix venait de prendre son vol à notre vue!...

Enfin, vers quatre heures et demie nous résolûmes de revenir sur nos pas. Plus joyeux encore qu'à l'aller, nous dévisions de tout un peu et marchions grande allure. Les trois ou quatre lieues que nous avions à parcourir nous parurent une distance méprisable et déjà nous étions à un mille de notre « cité » quand... (Quelle ne fut pas notre surprise!) Trois hommes parurent à un détour en disant : « Les voilà » ! Puis sans plus d'explications, ils se mirent en devoir de tirer en l'air, car ils étaient armés de fusils!

Je ne comprenais pas encore, ni mon confrère non plus, ou plutôt, je ne comprenais que trop. Je compris mieux encore quand j'aperçus vingt hommes au moins, accourant aussi vers nous. Inutile de vous dire l'impression que fit sur moi cette rentrée triomphale; je faisais mille excuses, puis je riais et faisais rire ces braves gens... Ce qui n'empêchait pas que je pestais en moi-même! Cependant, les coups de fusil retentissaient de toutes parts; la petite cloche de la chapelle essayait aussi de se faire entendre jusqu'aux coins les plus reculés de la forêt où tous nous croyaient égarés. Le moulin sifflait comme aux grands jours. Tout Manicouagan était en émoi. Les soupers fumants avaient été abandonnés par les hommes, et les femmes, je l'ai su depuis, faisaient des vœux, offraient des neuvaines, promettaient des prières, etc. pour le retour de leurs Pères. N'était-ce pas malheureux! Un prêtre aimé venait de les quitter et voilà que ses deux remplaçants s'égarèrent en forêt et s'exposèrent à la dent impitoyable des ours et autres bêtes!!... J'en rêve encore.

Quand nous entrâmes au presbytère, il était six heures et demie ou plutôt six heures et quart, selon la montre du confrère qui ce soir-là, par malheur, avait encore gardé l'heure de la Pointe-aux-Outardes 1 Espérons qu'une autre fois nous serons plus sages... Je ne voudrais pourtant pas gager ma tête à couper. L. GARNIER

(p 18) Par fil spécial

France :- Les journaux annoncent la mort de Mgr Latieule, évêque de Vannes décédé le 21 octobre dernier

Rimouski : – 7 novembre : – On nous fait part de la mort du R. Père Mercier et de l'arrivée du R. Père Savary (?) comme aumônier de l'hôpital de cette ville.

Chicoutimi : 8 novembre : – Monseigneur M.-Th. Labrecque évêque de cette ville vient de partir pour Rome faire son voyage « ad limina »

À nos chers abonnés,

L'« Écho » est heureux de vous offrir dès aujourd'hui le « personnel » complet de la Province de l'Amérique du Nord. C'est un humble hommage de reconnaissance qu'il a tenu à vous présenter en retour de votre générosité et de votre bienveillance à son égard. Puisse-t-il vous être agréable et utile en même temps!

S'il en est, parmi les confrères qui vous entourent, qui désireraient avoir aussi ce petit personnel, ayez l'obligeance de leur dire de s'adresser à la Rivière Pentecôte où nous nous ferons un plaisir de le leur expédier moyennant 3 cents l'exemplaire; 25 cents la douzaine; 40 cents les 25; 70 cents les cinquante.

La navigation étant désormais fermée sur le Grand Fleuve, le prochain « Écho » vous sera porté par le service des chiens. Nous croyons pouvoir assurer, d'après le tableau des convois postaux de la Côte-Nord, que notre courrier n'en éprouvera aucun retard.

Tout prochainement aussi, il publiera une carte complète des postes Eudistiques dans l'Amérique du Nord et commencera l'insertion d'une série de notes historiques et légendaires sur les habitants des îles du Golfe et de la Côte Labradorienne, sur les usages anciens de ce pays et sur l'établissement et le développement de la Préfecture.

Ce sera le fruit de nos longues veillées, lorsque la neige nous aura bloqués sous une épaisseur de huit à dix pieds.

À nos chers abonnés,

Bonne et très sainte année! Toute parfumée du nom de Jésus, toute détrempée de son sang, – disons-nous dans la langue exquise du bon St-François de Sales. Que nul jour de cette année, ainsi que nulle année, ni nul jour de plusieurs années, ne se passe qu'il ne soit arrosé de la vertu de ce sang et ne reçoive la douceur de ce nom qui répand le comble de toute suavité.

Dieu vous bénisse donc, chers confrères, chers abonnés et chers bienfaiteurs de nos œuvres qui sont les œuvres des cœurs très aimants de Jésus et Marie et qu'il vous fasse, pour parler encore comme St-François de Sales, « riches de son saint amour » .

Vivez longuement, vivez saintement, vivez heureusement, tout entiers plus que jamais à la Sainte Église, aux Sacrés-Cœurs, à votre mission individuelle, à notre humble petit « Écho» qui grâce à vous, tous les jours s'en va grandissant et se multipliant.

Et soit l'année qui commence, pour nous tous, pour l'Église, pour notre pauvre France, une année de paix féconde après tant d'angoisses!

De tout cœur, bonne et heureuse année!

LA REDACTION

Noël à la Rivière-Pentecôte

Sur cette côte déserte du Labrador, dans ce pays presque le plus reculé du monde, la fête de Noël présente pourtant un aspect vraiment pittoresque. Que n'ai-je le loisir de le décrire tout à souhait pour faire part aux lecteurs de « l'Écho » d'un spectacle dont on se fait guère idée dans la vieille Europe!

En cette nuit de Noël, notre jolie rivière est revêtue, sur une solide couche de glace, d'un moelleux tapis de neige de deux pieds d'épaisseur. Ses bords comme ceux du majestueux St-Laurent sont couronnés au loin de forêts de pins et d'épinettes dont le feuillage toujours vert est entrelacé des perles et des cristaux qu'y ont formés les vents du nord. Plus près de nous se dessinent les maisons de nos chères familles au-dessus desquelles flottent les superbes panaches de fumée ondoyante s'échappant de la bûche légendaire.

Il est dix heures... Au cours si abrégé et si rapide du soleil a succédé depuis longtemps la marche lente et silencieuse de l'astre de la nuit entouré de son brillant cortège d'étoiles étincelantes. Chaque flocon de neige sur la rivière, sur le sol, sur les branches des arbres, sur le toit des maisons, reflète et augmente sa douce lumière.

Au loin, l'aurore boréale se joue dans les airs, déroulant tantôt ses lumineuses spirales, et tantôt formant ses faisceaux capricieux. Le ciel est pur, l'air est calme, la température modérée : 12 à 15 degrés de froid seulement.

Mais l'heure sainte approche! Voyez sortir du bois, ou glisser sur la grève du Grand Fleuve les traîneaux des fidèles venant de tous les points de la mission assister à la messe de minuit! Quatre chiens chargés de grelots et de sonnettes, dont le bruit perçant retentit de tous côtés, sont attelés à chaque traineau; et, de ces voitures, vous n'en comptez pas moins d'une centaine.

Bientôt nos chrétiens, venus quelques uns de huit et dix lieues, vont remplir la petite église tout enguirlandée et toute resplendissante de lumières... Jésus est descendu au milieu d'eux pour les bénir; ils se sont empressés au pied de la crèche; ils ont chanté leurs plus beaux cantiques en l'honneur du Divin Enfant, accompagnés par l'orchestre délicieux des meilleurs violonistes du pays; ils se sont assis avec bonheur à la Table Sainte; ils ont rendu avec les Anges, gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, les voilà qui s'en retournent emportant avec eux la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Nous comptons à cette messe bénie plus de cent cinquante communions,

F. L.

(p 21) À Natashquan

(Aguanis; une nuit en barge)

(Piaster Baie; une surprise à bord du King Edward; chasseur exemplaire; visite à la Pointe-aux-Esquimaux)

Je quittai donc Natashquan le 2 octobre à onze heures du matin. Aguanis, le poste le plus proche confié à notre sollicitude est à douze milles de là. J'y débarquai à trois heures le soir. Quinze jours auparavant le Père Pihan, parti à trois heures du soir n'y put arriver que le lendemain matin à cinq heures et demie. Influence des vents...! I Je laisse à ce cher collaborateur le soin de vous parler de cette mission.

J'y restai, pour ma part, trop peu de temps pour en faire la connaissance, même sommaire. Je fus en effet obligé de rembarquer dès le dimanche matin à neuf heures pour notre seconde desserte, Piaster Baie à plus de trente milles d'Aguanis.

Le temps était beau, la mer était belle (tout comme dans « Faus ») , mais hélas! Le vent n'avait pas assez de force pour nous faire accomplir ce long trajet avant la nuit. Aussi, à six heures le soir mes deux hommes jetèrent l'ancre auprès de l'île « Mascadin » et nous habitâmes dans la chambre de la « barge » Oh! Cette chambre!... Qu'on n'y dort guère, avec un poêle chauffé à blanc après avoir fumé pendant près de deux heures!

Enfin, on ne voyage pas tous les jours en barge, et il faut bien que la vie de missionnaire nous fasse acquérir quelques petits mérites.

À trois heures du matin, nous quittons le havre et nous regagnons la pleine mer. Cette fois il y faisait du vent, peut-être un peu trop! Je fus secoué dans ma couchette comme dans un panier à salade. Aussi, bientôt je sentis l'affreux mal de mer s'emparer de ma personne. Je souffris d'autant plus que dans tout le cours du voyage, mon estomac fatigué avait dû se contenter de cinq ou six sardines à l'huile.

À huit heures et demie, je mis pied sur les rochers de Piaster Baie et tout fut fini! Je me reposai jusqu'à dix heures dans la chambre préparée à mon intention et à dix heures et demie je pus faire le mariage qui avait occasionné ma venue et célébrer la messe.

À Piaster Baie, il n'y a que huit familles, mais toutes parentes entre elles. C'est là qu'un jeune belge, Monsieur Beetz, agent d'une grande maison de fourrures de Paris, est venu fixer sa résidence pour s'adonner tout entier aux plaisirs si variés de la pêche et de la chasse. Cet intrépide nemrod s'est fait construire près de la côte une petite villa très gentille où il veut bien, en compagnie de l'aimable Mme Beetz, donner au missionnaire l'hospitalité la plus cordiale.

Je fus donc leur hôte pendant mon séjour à Piaster Baie. Quand j'y arrivai le lundi matin, monsieur et madame Beetz n'étaient pas encore de retour de leur voyage d'Europe qu'ils ont coutume de faire tous les deux ans.

(p 22) Ce ne fut que le mercredi matin qu'ils rentrèrent par le « King Edward ». J'étais allé au-devant d'eux sur une barge, sachant que le T. R. Père Blanche devait être aussi à bord du « steamer » .

Quelle ne fut pas la surprise de Monseigneur le Préfet Apostolique en me voyant escalader le pont du bâtiment, botté comme un pêcheur et la figure embroussaillée d'une barbe noire comme le poil des ours labradoriens! Ils se tordaient de rire ainsi que le Père Pottier qui l'accompagnait depuis la Pointe-aux-Esquimaux. Je restai causer avec eux pendant le déchargement des bagages, puis retournai dans ma desserte.

J'y fis séjour jusqu'au samedi matin et profitai de ce temps pour y donner les exercices de la mission qui furent suivis très assidûment. J'en fus fort édifié. Entre temps, j'allais à la pêche à la truite au pied d'une chute de cinquante mètres de hauteur, et à la chasse aux chevaliers. En fait de canard, je tuai au vol un « butor » qui s'en fut tombé dans les joncs où les hommes qui m'avaient conduit dans leur pirogue (!!) ne purent le prendre... Satané butor!

J'allais oublier de vous dire que pendant mon séjour à Piaster Baie, j'ai eu l'occasion de voir des renards noirs dont une seule peau se paie, vous le savez \$700 à \$800. (3500 à 4000 francs) . Monsieur Beetz en élève sept magnifiques dans des cages immenses. Il possède également un ours noir qui a été pris au piège. J'ai vu monsieur Beetz rentrer de chasse, après trois heures d'absence, apportant quarante et une pièces; canards, moniacs, gibiers noirs, outardes, etc., etc. Si je pouvais seulement en tuer le dixième...

Je terminai enfin mon odyssée par une visite de cinq jours à Pointe-aux-Esquimaux chez le Père Pottier. Vraiment, on y est bien reçu et je suis encore tout confus des attentions délicates que les deux résidents ont eues à mon égard.

À mon retour à Natashquan, le Père Pihan se disposait à reprendre le « service rapide» pour Aguanis pour un mariage. On peut supposer que cette seconde navigation a été plus heureuse que la première. La rumeur publique n'en n'a rien dit encore...

A DIVET.

Coup d'œil sur le Canada Nord-Est

C'est un fait curieux et bien consolant pour des cœurs français que de constater avec quelle admirable fidélité aux mœurs, aux traditions et à la langue, l'ancienne colonie du Canada est restée attaché à la Mère-Patrie, malgré près d'un siècle et demi de séparation.

Quoiqu'on ait fait, quoique l'on fasse encore, c'est bien toujours l'autre France, la France « d'outre-mer» que l'on retrouve ici, et montrer ce que deviennent dans ce vaste pays que Voltaire appelait dédaigneusement « quelques arpents de neige», les descendants des paysans des vieilles provinces de Bretagne et de Normandie, ce serait prouver, par un exemple saisissant, l'énergie, la vitalité, la puissance de développement de la race française.

(p 23) Nos vieux colons d'autrefois pouvaient-ils faire autrement que de s'y plaire? Car cette contrée est vraiment belle, encore qu'elle ne soit pas aussi sauvage qu'on se l'imagine d'après les romans lus dans l'enfance. D'abondantes rivières qui, de place en place, s'élargissent en nappes d'eau, y circulent comme un réseau de veines à travers les épaisses forêts et il y a un charme infini de solitude dans ce mélange des eaux et des arbres. Ceux-ci sont magnifiques et d'une abondance prodigieuse : Tilleuls, érables, frênes robustes, merisiers rougeâtres, tout cela se trouve mêlé aux pins et aux épinettes qui foisonnent. Ils sont là depuis des siècles, tellement accoutumés de croître ensemble qu'on n'en peut isoler aucun qui ne périclite. Leurs énormes racines fouillent le sol qu'elles retiennent, comme des mains d'avare sur un trésor.

Des écureuils bondissent à travers leurs branches; parfois un caribou effarouché s'enfuit dans les taillis, ou c'est, sur la lisière, le rossignol canadien qui volette. De-ci, de-là un incendie a passé et les arbres sont morts dans les flammes; ils ne sont plus alors que des squelettes, couleur d'ossements noircis, dont l'aspect désole le paysage. Par endroits, il y en a ainsi pendant des milles et des milles, et l'on songe à quelque immense cimetière, à quelque interminable voie albienne ou à quelque nécropole dont les rues n'auraient pas de fin.

Parmi les arbres morts ou vivants, les eaux courent ou s'endorment; tantôt elles charrient des troncs coupés, tantôt elles suivent des pans de forêts, immobiles et changeantes, couleur du ciel, couleur de l'espace, couleur de la lumière, parcourues de reflets, rendez-vous des canards et des martins-pêcheurs au plumage éclatant. Comment décrire le mystère de ces lacs perdus dans le recueillement des solitudes? Chacun a sa couleur et sa forme d'où il son nom : il y a des Lac Bleu, des lacs Noir, des lacs Vert, des lacs Rond, qui ont leur figure, leur individualité. Nulle part on ne peut mieux comprendre qu'ici les anciens mythes, la légende de nymphes et de dryades (?) , car plus la nature est primitive, plus elle est personnelle et près d'avoir une âme, un corps... Parfois, une ferme isolée s'efface dans l'ensemble du paysage. On la remarque à peine. Ici l'homme étant encore rare, la terre appartient aux bêtes, aux arbres, aux roches, aux eaux. La nature insouciante triomphe en paix et sa sérénité vous imprègne; on écoute, on se tait, on se fond dans l'espace où l'on est seul.

Il y avait, jadis, une race d'hommes qui vivaient librement dans ce vaste pays; les « Peaux-Rouges » dont tant de petits blancs rêverent, comme moi, sur les romans que je vous ai dits. Cette race s'éteint à mesure que les forêts tombent, que la civilisation marche. C'était des nomades, des chasseurs et ils veulent rester tels; ils ne veulent pas être laboureurs et sédentaires. On leur prend leur gibier, on les parque, on leur impose des lois. Ils en meurent... Chaque année, le gouvernement canadien, qui s'efforce de les traiter avec humanité, leur distribue des couvertures; ils s'en enveloppent pour mourir et leur nombre décroît toujours.

(P 24) Il en reste cependant quelques-uns, dit-on, dans un village près de Montréal qu'un décret de Louis XIV leur a jadis concédé. Mais ceux-là sont si métissés qu'on les distingue à peine la couleur de leur peau.

Ils sont chrétiens, catholiques, et cultivent leurs champs; ils ne conservent que peu de choses de leurs anciennes mœurs. Mais les vrais, ceux des Wigwams, des tomahawks, du scalp et des mocassins disparaissent. Quelques générations encore, et ce sera fini. C'était pourtant une race noble, courageuse et fière, cette race des Peaux-Rouges, qui s'était librement développée sur le sol et que les Français y trouvèrent installée, lorsqu'en 1608, sous la conduite de Samuel de Champlain, ils entrèrent dans l'embouchure du St-Laurent!

Ils vivent, ces derniers représentants de la race primitive, sous des tentes en peaux de bêtes ou en toile grossière et ont ajouté à leurs armes de chasseurs sauvages le fusil de vieux système abandonné par leurs conquérants. Les chevaux rapides, leurs canots d'écorce et leurs raquettes sont leurs seuls moyens de locomotion à travers les plaines et les bois où ils sont confinés.

Les vrais habitants aujourd'hui ce sont les colons, les descendants des paysans français qui demeurèrent dans la province de Québec, après la conquête anglaise. Ils étaient alors 70 000; ils sont aujourd'hui près de deux millions, sans compter le million d'émigrants qui sont allés chercher aux États-Unis une existence plus facile.

Quelle glorieuse histoire que celle de leur résistance et de leur fidélité! Pauvres, les riches avaient regagné la mère patrie – entourés d'Anglais beaucoup plus nombreux et détenteurs de l'administration, traités longtemps avec une méfiance hostile, ils ont néanmoins conservé leur foi, leur langue et leurs mœurs. Un admirable clergé les soutenait à travers l'épreuve. Ils se groupaient autour de l'Église comme autour d'un drapeau.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un plus frappant exemple de la persistance du sentiment national et ce sentiment, par le fait des circonstances se confondait avec la foi. On raconte que dans certaines parties de l'ancienne Pologne les paysans restent catholiques surtout pour rester Polonais et parce que s'ils abandonnent les pratiques du culte ancestral, leurs amis disent : « Il n'est donc plus des nôtres! » J'imagine qu'il en fut à peu près de même pour les Franco-canadiens. L'Église dut être pour eux le lieu sacré où se conservent la foi, les traditions, les mœurs, la langue des ancêtres, tout le noble héritage qu'ils ont gardé intact par delà les mers, malgré le temps, malgré l'espace, de telle sorte qu'ils sont aujourd'hui aussi Normands, aussi Bretons, aussi Français qu'au temps de Champlain et Montcalm.

(p 25) Vœux de l'« Écho Labradorien »

Je sortis l'autre soir, bien las après ma classe
Pour contempler la plaine immense, avant la nuit.
Dans sa fourrure blanche, elle dormait sans bruit.
Le ciel était d'un bleu d'acier vif, qui vous glace,

Je regardais aller, par l'infini chemin
Que le geste de Dieu sema de fleurs sans nombre,
La Lune, doux flambeau dans la douce pénombre,
Que lentement promène une invisible main.

Partout un froid silence... Une outarde sauvage
Très haut, le cou tendu, seule au large, volait.
Un tourbillon de flocons pâles seul troublait
Le grand calme muet du neigeux paysage.

Puis j'observai le Nord rêveusement. Soudain,
Avec la bise qui venait, je crus entendre
Comme l'écho naïf d'une chanson très tendre
Chanté au « Labrador » sur un mont très lointain.

De sa voix grêle
L'Écho disait, j'ai bien compris :

« Il neige, il gèle
Et de glaçons de Fleuve est pris
Mais moi, je puis avec mon aile
Unir l'amitié fraternelle
Par-dessus les pays tout gris... »

De sa voix douce
L'Écho disait encor, je crois :

« Malgré l'hiver qui fait qu'on tousse,
J'irai chanter par les vents froids
Comment dans leurs logis étroits
Missionnaires Eudistes
Savent toujours, sans être tristes,
Porter avec Dieu, leur croix ».
De sa voix : claire
L'Écho disait, je me souviens :

Par l'Immensité solitaire,
Aux bords du Golfe d'où je viens,
Où, dans son pauvre presbytère,
Même entouré de bons chrétiens
Le missionnaire Eudiste serait triste
S'il était oublié des siens...

(P 27) De sa voix grêle
L'Écho disait, j'ai bien compris :

« Il neige, il gèle
Et de glaçons de Fleuve est pris
Mais moi, je puis avec mon aile
Unir l'amitié fraternelle
Par-dessus les pays tout gris... »

J'ai dit tout bas : « Écho qui nous arrive
Si joyeux des lointaines rives,
Frêle Écho puisque tu veux
Unir l'amitié fraternelle
Prends sur ton aile
Mes vœux. »

La Lune doux flambeau dans la douce pénombre,
Que lentement promène une invisible main,
Tranquille, allait toujours par l'immense chemin
Que le geste de Dieu sema de fleurs sans nombre

Valleyfield, 1er janvier 1904 (J. Hoellard)

Petites nouvelles pour la Côte-Nord

Halifax : – Le RP Fortin s'est embarqué pour la France en fin décembre. Vers le même temps étaient attendus le RP Méry et les FF Hulaud et Hervé.

Versailles : – La chapelle de l'École St-Jean est fermée; les élèves vont à la messe à St-Antoine.

Caraquet : – Le 8 décembre a eu lieu la bénédiction de la nouvelle chapelle provisoire située dans l'aile récemment construite.

Church Point: – Le 29 novembre, la croix a été placée sur le faite de la nouvelle église dont l'extérieur est achevé.

Halifax : 1er janvier : – Par l'intermédiaire de l'« Écho », le RP Supérieur et les Pères et Frères du Séminaire offrent leurs meilleurs vœux de bonne année missionnaires de la Préfecture.

(p 28) Les Habitants de la Côte-Nord

«Au moins, monsieur, dites bien que nous ne sommes pas des sauvages»! J'ai retenu cette recommandation que m'adressait une Labradorienne en présence de laquelle on disait que, chemin faisant, je rédigeais des notes destinées au public.

Rien n'est plus facile que de remplir l'engagement que je pris alors de tenir compte de cet avis; il n'y a qu'à dire les choses telles qu'elles sont, pour faire l'éloge des habitants de ce pays.

Pour beaucoup de gens, tout s'y dit, quand on leur apprend que toute la Côte-Nord est habitée par des pêcheurs. On sait ce que c'est que des pêcheurs! On a lu des romans et des récits de voyage! De braves gens, sans doute, les pêcheurs! C'est courageux et dur à la fatigue. Mais, vous savez, c'est pas mal borné et pas beaucoup civilisé. Ça habite de pauvres cabanes. La classique cabane de pêcheur.

Il est possible que dans certains pays, la condition des pêcheurs soit en effet des plus misérables. Mais à coup sûr, il n'en est pas ainsi sur la Côte-Nord, et je ne vois pas en quoi la population de ce territoire est beaucoup inférieure aux autres classes ouvrières du Canada.

En premier lieu, il est agréable de constater que cette partie du pays est aussi française que les autres régions de la Province de Québec. Il n'y a là qu'un très petit nombre de familles de race étrangère et encore, le travail d'assimilation est visible chez ces familles, noyées qu'elles sont dans un milieu si français.

Cette population de la Côte-Nord se compose de Canadiens-français et surtout d'Acadiens qui y entrent pour les quatre cinquièmes. Ces Acadiens sont venus soit des Îles de la Madeleine, et c'est le cas du plus grand nombre, soit de la Gaspésie. Disséminée ici et là le long du grand Fleuve, par petits groupes de familles, il est bien impossible à cette excellente population d'avoir dans chaque hameau un prêtre résidant; les ressources de ces petits villages seraient bien loin de suffire pour y assurer sa subsistance.

Chaque missionnaire est donc chargé d'une certaine étendue de la Côte qui peut comprendre vingt à vingt-cinq lieues de longueur. Il a sa résidence soit dans le village le plus important, soit dans la localité la plus centrale du territoire qui lui est confié.

À part la satisfaction qu'il y a de se dépenser au salut des âmes si chères à Jésus-Christ, à part les consolations ineffables qui sont le partage de tout bon prêtre qui coopère à l'œuvre de la Rédemption, le missionnaire de la Côte-Nord est aussi récompensé de son dévouement par l'amour, le respect et la reconnaissance de ses chères ouailles qu'il est chargé de conduire au ciel.

F Huard, Labrador & Anticosti, 1897

La Fête de Famille (8 février 1904)

C'était, j'en suis sûr une bien douce joie pour tous les missionnaires de la Côte Labradorienne de célébrer pour la première fois, dans leurs modestes églises parées comme aux plus grands jours, la fête du St-Cœur-de-Marie si chère aux enfants du Vénérable Père Eudes. Et pourtant, qui de nous, ce jour là, ne s'est senti transporté par une pensée d'amer souvenir dans l'une de ces chapelles aimées de Redon, Rennes ou Versailles, où cette fête de famille qui revêtait jadis un éclat si touchant, n'a point réjoui cette année leurs voûtes attristées!

Le souffle de la haine a chassé de tous ces temples ceux qui les avaient érigés pour y rendre hommage à Jésus et Marie. Mais il n'a point éteint dans l'âme de ces fiers exilés leur indomptable amour pour les Divins Cœurs à qui ils ont voué leur vie.

Et voilà pourquoi, au matin du 8 février, dans toutes les résidences des missionnaires de la Côte, la cloche sonnait joyeuse pour annoncer la solennité du T. S. Cœur de notre Mère. À Pentecôte, comme partout, il y eut ce matin-là assistance plus nombreuse à la grand' messe plus solennelle et au Salut du soir. Des voix expressives et douces auxquelles s'adjoignaient délicieusement par intervalles, les timbres si purs de nos enfants de l'école, ils chantèrent à plein cœur les louanges de la Reine du Ciel. Elle a souri, bien sûr, aux accents émus des brebis et des pasteurs, et sa protection maternelle s'étendra désormais avec plus de tendresse sur la Préfecture confiée aux Enfants de l'Apôtre de son Très Saint-Cœur.

J.L.

(p 30) Missions d'Hiver

Manicouagan – Pointe-aux-Outardes

Les lecteurs européens de l'« Écho » seront certainement heureux d'y rencontrer un récit de voyage sur la Côte-Nord par ce temps de neige et de glace, quelque peu expérimentée que soit la plume qui se permet de le faire.

Quel contraste trouveraient donc ici, ceux qui ont pris la louable habitude de se faire transporter dans le métropolitain, les automobiles, les tramways, les chemins de fer, voire les simples fiacres de la vieille capitale.

Il avait été résolu dès le commencement de l'automne que l'un de nous chanterait la messe de minuit dans la chapelle de notre seconde desserte, dans cette toute petite chapelle qui domine là-bas, sur la falaise, les flots du St-Laurent, attestant que dans ce coin solitaire des âmes aiment aussi et adorent N. S. Jésus-Christ.

À notre âge, certes, et étant donné notre inexpérience des lieux, on ne peut pas prévoir à l'automne ce que seront les chemins à l'hiver. Je suis un brave, sans me vanter, et pas un instant je n'avais pensé manquer à ma promesse.

Pendant, les lettres ne venaient plus, et les postillons « d'en haut » ⁽¹⁾ retardaient toujours leur voyage. Comment tenter l'aventure, moi, si les hommes du pays n'osaient pas le faire. Et l'odyssée du mois de septembre se présentait à mon esprit toute pleine encore de vents glacés et de vagues grognements de bêtes fauves le soir,... à neuf heures,... sur la grève sans fin!...

Mais, voici que le 23 décembre quatre chiens arrivent à Manicouagan au grand trot. Les préparatifs ne furent pas longs, et je partis.

Un « cométique » (c'est le nom de ces traîneaux à chiens) me transporta de l'autre côté de la rivière. Douce traversée pendant laquelle le missionnaire, longuement enveloppé, dans une épaisse fourrure, contemple à loisir la vaste plaine de glace et de neige qui a succédé aux flots quelquefois, agités du Manicouagan, et se dit que les voyages d'hiver valent deux fois les passages en canot où il faut jouer de la rame et éviter les écueils et les coups de vent.

(1) On sait que le service de la poste qui se fait, sur la Côte-Nord, par bateau dans la belle saison, est faite l'hiver par terre, au moyen de traîneaux tirés par des chiens, depuis Tadoussac « en haut » du Fleuve jusqu'à Blanc-Sablon, point le plus « en bas », près le détroit de Belle Isle. Chaque traineau porte cent livres de correspondance et journaux.

Une lieue fut ainsi faite le soir. Il en restait sept pour le lendemain.

(p 31) Le jeudi, vers neuf heures les chiens me rejoignaient, comme il avait été convenu. La sainte messe était dite, car j'avais eu la précaution d'emporter la petite chapelle indispensable. Le bréviaire était récité : en mission c'est encore la méthode du P.Cochet qui est le meilleur « quam primum, quam primum »!...

Ici, un détail pour les Européens seulement. Le missionnaire déjà muni de trois ou quatre paires de bas les recouvre encore d'une épaisse chaussure en feutre; une paire de « caribous » met le tout à l'abri de l'humidité et de la neige. Le pied n'est plus élégant, je l'avoue, mais, comme il se sent seul alors prêt pour la marche et la course! On laisse là l'encombrante fourrure; la douillette est attachée sur le cométique; le casque à poil est nécessaire, les mitaines aussi! Retroussons notre soutane... Les chiens sont en ligne et le conducteur les entraîne déjà...

Figurez-vous une longue grève couverte de neige, de glace et de glaçons, offrant ici des crevasses de tous genres, là, des glaces luisantes comme le verre, plus loin des pentes raides et de distance en distance, de plus larges ouvertures ou un ruisseau timide essaie encore de se frayer une voie à travers ces obstacles. Le mieux, au début du moins, était de suivre le cométique comme je pouvais, mais, j'avais beau allonger le pas et imiter le « piou-piou » de France quand le caporal a commandé : « Pas de gymnastique, marche! »

Les chiens n'eurent bientôt distance d'un kilomètre et plus. Quand mon guide jugea que j'avais assez couru pour la force de mes poumons, il m'attendit et je m'assis aussi bien que possible sur la « boîte aux lettres ». Cette fois, les chiens surpris sans doute par un semblable fardeau ralentirent leur marche. Hélas! Pas encore assez pour mon imprévoyance. Que voulez-vous! On n'a pas l'œil exercé du premier coup. On voudrait bien voir l'horizon de temps en temps et aussi les flots bleus. Cela repose! De plus, pour la première fois, on ne songe pas à mettre pied à terre à tous les obstacles qui se rencontrent... et alors... on tombe, on fait la culbute entraînant le char avec soi. J'avoue cependant que je préfère de beaucoup les chutes du cométique à celles qui vous surprennent pendant la course à pied : on tombe de moins haut et c'est moins dangereux!

On jugera un peu, par cette courte description, ce que dût être mon voyage. Après un diner succinct, mais substantiel chez l'unique habitant de cette grève, nous reprîmes notre trajet, de plus belle. Ai-je couru l'espace de trois lieues, ai-je été trainé l'espace de quatre?... Il pourrait se faire! Combien avais-je à l'arrivée, de chutes à enregistrer? Je ne sais pas trop. Toujours est-il qu'en mettant pied à terre (c'est une métaphore au Canada, l'hiver!) le soir à cinq heures, à la Pointe-aux-Outardes, j'étais un peu... troublé et fatigué de cette excursion nouvelle.

(P.32) Notre petite chapelle était gaie vers minuit! Cinq lustres en bois portant chacun quatre bougies, faisaient resplendir la nef. L'autel, où paraissaient quelques lis, étonnés sans doute eux aussi, d'être arrivés sains et saufs sur le cométique de la Côte-Nord, chers souvenirs de France et de Redon, était étincelant avec ses trente cierges déposés avec art. Deux hommes, l'un de cinquante ans, l'autre de trente revêtirent la soutane et le surplis et furent les répondants. Le Gloria et le Credo de la Messe Royale retentirent pour la première fois, à pareille heure, sous les voûtes de la petite chapelle; les cantiques de Noël firent merveille; les communions furent ferventes et nombreuses.

Comme le missionnaire est donc bien dédommagé de ses fatigues quand il voit des âmes revenir à Dieu dans ces circonstances solennelles et quand il est convaincu d'avoir procuré le plus vif plaisir aux ouailles qui lui sont confiées! Beaucoup n'avaient jamais vu de messe de minuit à la Pointe-aux-Outardes et la cérémonie de Noël 1903 restera, j'en suis sûr, comme un souvenir heureux, inoubliable, dans la mémoire de tous.

Et maintenant, les chiens sont de nouveau attelés! Rentrons à Manicouagan par le même chemin, mais prenons plus de précautions qu'à l'aller... Le prochain voyage s'effectuera sans encombre sans la moindre chute, c'est entendu. Mais l'avenir est à Dieu...

L Garnier

Chronique de La Pointe-aux-Esquimaux.

« Nemo dat quod non habet ». Ici, point de longs voyages en barge ou en cométique. Nous sommes dans le terre-à-terre de la vie de paroisse telle que nous l'avons connue en France. Deux ou trois fois pourtant, il nous est arrivé d'aller voir un malade sur un modeste traineau conduit par un cheval. On prenait la fourrure et le casque, et quand au bout d'un kilomètre on était rendu à destination, on bénissait la Providence de ne pas nous en demander davantage, et on plaignait de tout cœur les pauvres confrères qui doivent souvent et longuement user de ce genre de locomotion. Le traineau a pourtant une place importante dans la vie sociale de la Pointe; on le voit sans cesse passer et repasser devant notre presbytère.

(p33) Généralement, il est chargé de bois. De temps en temps c'est un nouveau-né qu'on nous apporte à baptiser, un couple nouvellement uni qui regagne le logis paternel, ou la dépouille mortelle d'un de nos paroissiens qui s'en va à sa dernière demeure. – Hier (12 janvier) , la place était plus agitée que jamais; c'était jour d'élection. La salle du scrutin était l'école du Cap Blanc. Nous apprendrons aux confrères qui l'ignorent encore que notre paroisse, presque aussi favorisée que certains départements français, renferme deux arrondissements : Celui du Cap Blanc et celui de la Pointe.

Les Fêtes de l'Immaculée Conception et de Noel nous ont donné beaucoup de travail et de considération. Un de nos généreux paroissiens nous avait fait cadeau d'une magnifique épinette, on en a fait un mâit paroissial qui a été dressé sur la place de l'Église. Il a été inauguré le 8 décembre. Désormais, à toutes les fêtes, on arbore le pavillon national pendant que le drapeau français flotte sur le presbytère. Qu'en pensent les confrères de Natashquan?...Enfoncé! Barnabé!...

Nos nombreux Enfants de Marie ont célébré avec une piété vraiment touchante. Le soir, après vêpres, neuf nouvelles Congréganistes ont fait leur consécration à la Ste-Vierge. – Quant à la fête de Noel, elle a dépassé toutes nos espérances. Notre belle Église était décorée d'une façon originale avec les glaces et les lampes les plus belles de nos plus riches familles. Ce n'était pas le « Palais des Illusions », mais sans doute quelque chose d'approchant. Nous avons confessé toute la soirée jusqu'à onze heures et demie. À minuit, chacun était à son poste. Les chantres et les chanteuses nous ont fait entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire. Le P. Robin a débuté par le chant du « Minuit Chrétiens! » avec cette voix de stentor que tous connaissent. La communion a duré plus d'une heure. C'était vraiment un spectacle émouvant de voir s'approcher de la Sainte Table tous ces excellents paroissiens, avec un ordre et un recueillement parfaits; les hommes d'abord, puis les femmes. Quelques-unes de nos vénérables matrones avaient coiffé pour la circonstance l'antique bonnet à fourrure de vison.

Nous avons terminé l'année par la visite de nos écoles et les examens des enfants. Il y eu grande distribution d'images pour ceux et celles qui avaient bien répondu. Les croix d'honneur du vieux « Catho Bisontin » font merveille sur la poitrine de nos petits Acadiens. C'est un puissant stimulant pour le travail.

(p 34) Une surprise agréable nous était réservée chez nos chères Religieuses du couvent. Toutes les pensionnaires réunies dans la grande classe nous adressèrent un gracieux compliment agrémenté de chants gentiment exécutés. Puis tout ce petit monde s'en alla en vacances s'en s'inquiéter de l'heure du train.

Pour nous, ce n'étaient pas encore les vacances.

Dès le 3 janvier, nous commençons notre visite paroissiale en compagnie de messieurs les marguilliers. L'itinéraire en avait été indiqué d'avance. Aussi, tout était prêt pour la réception; planchers cirés à fond et recouverts de tapis plus propres. Nos confrères de la Côte savent que nos ménagères rivalisent sur ce point. L'amour -propre de chacun est en jeu.

Généralement, on nous faisait entrer dans le petit salon. C'est surtout en cet endroit que l'on avait entassé tout ce qu'on pouvait avoir de plus précieux. La table était chargée de fruits, de bonbons, de liqueurs fabriquées par la maîtresse de céans. À l'arrivée du prêtre, toute la famille se met à genoux pour recevoir sa bénédiction; on récite ensemble une petite prière, puis viennent les salutations et souhaits de bonne année. Le Père Robin, muni d'un gros sac de dragées, multipliait le nombre des heureux et recevait en échange l'obole de chacun d'eux pour l'Enfant Jésus.

Pendant ce temps, je procédais au recensement de la famille ou plutôt des familles, car il n'était pas rare d'en rencontrer deux, trois ou même quatre sous le même toit. C'est une façon pratique d'économiser le bois qui devient rare dans la place. Il nous a fallu trois jours complets pour visiter toutes nos familles. Chacun des marguilliers nous a reçus à sa table et le jour des Rois, nous avons le plaisir de les recevoir à la nôtre. Heureuses les paroisses et heureux les pasteurs qui ont le bonheur de jouir de cette union et de cette confiance réciproque!

Aujourd'hui, tout est rentré dans le petit train-train ordinaire. Les classes sont rouvertes et nos braves paroissiens s'en vont au bois, à la chasse ou réparent leurs barges et leurs goélettes pour la saison prochaine.

Nous aussi, nous avons repris nos cours. Quatre fois par semaine, depuis deux mois, nous faisons l'école du soir à nos jeunes. Les cours sont facultatifs et accessibles à tous ceux qui ont bonne volonté. Le Père Robin enseigne les belles-lettres, la lecture et l'écriture; votre serviteur professe l'arithmétique. Ainsi, tout le monde s'occupe à la Pointe-aux-Esquimaux!

P. Pottier

Nouvelles pour La Côte-Nord

-Monseigneur l'archevêque de Québec est parti récemment pour la France et Rome.

-Nos confrères peuvent toujours écrire à Paris au 75, rue Denfert-Rochereau.

-On recommande à nos prières le repos de l'âme du R.P. Massicot et du frère Pierre.

« La froidure paresseuse
De l'Hiver a fait son temps
Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps »

Confidences...

L'«Écho» , toujours bien modeste, mais qui a pris aujourd'hui un air plus souriant, sous les caresses des premières brises printanières, est tout heureux d'annoncer à ses nombreux amis qu'il vient d'être informé par M. l'Inspecteur des Postes de Québec, que M. le Ministre des Postes du Canada lui accorde, sur sa demande, les droits et privilèges des services périodiques.

Le petit courrier labradorien paraîtra donc désormais sous bande ou sous enveloppe ouverte au tarif réduit d'affranchissement : ce qui allégera considérablement son très lourd budget, et lui permettra d'entreprendre peu à peu des améliorations importantes qui satisferont d'autant plus ses bienveillants lecteurs.

Il est fier de dire qu'il eu récemment le très grand honneur de se voir proposer le service d'échanges par plusieurs revues canadiennes, entr'autres : la « Semaine Religieuse de Québec.

(p 36) et la magnifique et très intéressante publication mensuelle « La Nouvelle-France » . D'autres ont reproduit déjà quelques-uns de ses articles et fait ainsi connaître son existence au grand public. De ce nombre sont: « La Revue des Sts-Cœurs de Jésus et de Marie » , Le « Messenger de St-Antoine » , de Chicoutimi, la « Semaine Religieuse » de Québec.- L'«Écho» est tout confus de ces marques de fraternelle sympathie; il s'en réjouit cependant, les considère comme des gages précieux d'encouragement et désire plus que jamais grandir et progresser pour répondre, au plus tôt, aux vœux insatiables de ses Amis Lecteurs de plus en plus nombreux.

Rivière-Pentecôte

Abattage des bois pour la pulpe;- Campement de travailleurs;- Th Botrel au Labrador; – La messe au camp. –

Aujourd'hui, ce n'est point à une promenade sur les boulevards enneigés de la capitale du Labrador que je viens inviter les lecteurs de l'«Écho » , malgré le très grand plaisir qu'auraient à les guider encore nos heureux confrères de la Pointe-aux-Esquimaux; ce n'est point non plus un périlleux voyage en « cométique » , le long de la grève encombrée de glaçons épais et redoutable, que je voudrais les engager à entreprendre de nouveau par ces grands vents du Nord.

Non; c'est une excursion plus modeste, dans la solitude de nos bois, par de petits sentiers connus seulement de nos bûcherons, à l'abri des grands souffles, qui glacent que je viens leur proposer à mon tour. Il fait si beau, ce soir! Le ciel est bien pur, l'air un peu vif... mais pas le moindre vent! Venez, nous allons visiter l'un des camps de nos travailleurs, – Cinq heures!... C'est le moment du repas. Partons, avant que la nuit ne nous aveugle; dans une heure au plus, nous serons au but.- Toi, Narcisse, prends sur la traîne la chapelle portative, moi j'emporte le fanal... Le Père prend les livres... et en avant!

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, Chers Lecteurs, que notre « Cité Pentecotière» doit son existence et toute sa prospérité à l'installation d'un chantier pour l'exploitation des bois de pulpe. C'est en effet à l'abattage de ces bois que tous nos hommes sont occupés, durant l'hiver, alléchés par les gages élevés que leur offre la Compagnie d'entreprise, et ainsi, fort heureusement, dédommagés du maigre rendement de la pêche des derniers étés. C'est donc un de leurs campements en forêt que nous allons visiter; car ils ne peuvent descendre tous les jours à la Côte, ces braves; la distance est trop grande et les chemins trop malaisés. À peine peuvent-ils nous venir chaque dimanche.

Vous imaginez-vous ce que c'est qu'un « camp » de bûcherons dans nos forêts américaines? Vous vous figurez sans doute une maison rustique, un peu frustré « peut-être, offrant cependant un abri désirable et un séjour original.- Venez nous arrivons : le camp, le voici!

(p 37) C'est une cabane basse, faite de troncs d'arbres bruts superposés horizontalement que vous apercevez au bout de cette clairière. Approchons. Prenez garde, il faut baisser le front pour en franchir le seuil. « Bonsoir les amis! » – « Bonsoir Pères » , nous vous attendions! – Et nous voici, Chers Lecteurs, dans une immense hutte mesurant environ 40 pieds sur 23, éclairée seulement par trois petites ouvertures ayant chacune un pied de hauteur sur deux de largeur, ce qui ne procure qu'une lumière très suspecte que rend encore moins vive la fumée du poêle et des pipes, créant une atmosphère trouble, acre, qui dispute victorieusement à l'oxygène ses droits acquis.

L'inventaire du camp est bien facile à faire : un poêle, servant à la fois de fourneau de cuisine et de calorifère, laisse passer son tuyau à travers une ouverture ménagée dans la faîte du toit qui n'a pas tout à fait la hauteur d'une coupole de basilique, attendu qu'en faisant un saut ordinaire on pourrait le toucher de la main. –

À droite, en entrant, des tablettes grossières supportent des assiettes de fer blanc, divers objets disparates dont on connaît mal la destination et deux seaux propres que l'on tient autant que possible pleins d'eau. À la muraille sont suspendus quelques ustensiles de cuisine. Puis, c'est une table faite de madriers actuellement graisseux, qui peut permettre à deux douzaines d'hommes de s'asseoir autour sur des bancs grossiers.

En face, la porte d'entrée. Un cadre à deux étages long d'une vingtaine de pieds, large de quatre tout au plus, sert de lit de camp. C'est là le dortoir des hommes qui y possèdent chacun une paille épaisse et une ou deux couvertures grises. Ils se tassent là, le soir, comme des harengs en caque (?) ne se dévêtant jamais. La plupart gardent même leurs chaussures nuit et jour, de l'automne au printemps.

À gauche de la porte s'entassent des sacs pleins de provisions. Ça et là, quelques bancs et autres objets quelconques tel est l'ameublement...

En ce moment, après le repas du soir, chacun des travailleurs agit selon son goût. Les uns se couchent, tout habillés naturellement; les autres tirent un banc près du poêle et se livrent à des conversations coupées dont on n'a qu'une idée très confuse dans les salons du grand-monde. D'autres s'isolent, fumant mélancoliquement une pipe bourrée de tabac canadien dont le parfum aggrave encore un peu la mauvaise odeur et l'âcreté du lieu. En voici là-bas qui chantent, écoutez :

« Les Canayens sont décidés à faire un coup de braveté... »

C'est une mélodie lente, triste, pleine de trémolos... « Continuez, mon ami; mais c'est magnifique cela! Continuez! Et puisque le chant vous fait plaisir, vos missionnaires vont chanter à leur tour pour que vous conserviez un joyeux souvenir de leur visite » .

La chanson terminée, il nous faut tenir parole. Il est vrai que c'était un peu notre but : dérider un peu ces braves gens accablés de fatigue, menant une vie si rude et si monotone au milieu des bois, pour leur parler ensuite plus à l'aise, des consolations et du courage qu'ils doivent puiser dans leur foi chrétienne si profonde afin de rendre méritoires et de sanctifier toutes ces privations et tous ces labeurs.

Un véritable concert commence donc sans tarder; solos, duos, chœurs, tous les genres y passent. Botrel, l'enthousiasmant Botrel, pour une fois encore vient d'abandonner sa Bretagne pour venir charmer par ses œuvres de choix et de poésie naïve, nos bûcherons du Labrador. « La Ronde des Châtaigniers » , « Le Vœu à St-Yves » , « Le Petit Grégoire » remportent le plus légitime succès, comme aussi plusieurs autres chansons. Mais aucune, après le duo des « Montagnards » ne parût contenter davantage l'auditoire captivé, que celle du « Pen-Bas » dont la finale est si épouvantable pour le bon St-Pierre.

Cette première partie du programme terminée, une bonne causerie d'une heure environ faite par l'un de nous sur la sanctification des actions, le souvenir de la présence de Dieu et le blasphème est écoutée avec le plus vif intérêt et suivie d'un bon nombre de confessions. La prière se dit ensuite en commun. On sort prendre une dernière bouffée d'air pur et petit à petit chacun se glisse dans le lit de camp. A l'animation de tout à l'heure, succède un silence de courte durée. Des bruits nouveaux se font entendre.

C'est une variété de ronflements qui parcourent le clavier d'un orgue de cathédrale. Puis, ce sont des plaintes, des soupirs prolongés des lambeaux incohérents de rêves exhalés à bouche fermée. Tout cela dans un grouillement d'êtres humains si bizarrement enlacés qu'on les prendrait, dans la pénombre, pour d'énormes paquets de serpents engourdis. Et toute la nuit ces bruits indéfinissables sortent de ce tas d'hommes inconscients.

Mais voici l'heure de la Diane (?) . Un bâillement y prélude, suivi d'un cri retentissant qui provoque le mécontentement et les apostrophes de ceux qu'il éveille.

La toilette de ces hommes n'est pas longue à faire. Elle consiste à sortir du lit de camp et à prendre la position verticale. C'est tout! Puis les bons mots commencent, les rires éclatent, les bras s'étirent et chacun se place pour la messe qui se prépare. Ce matin, en effet, il y aura grand'messe au camp, dite spécialement aux intentions des travailleurs et chantée par eux. Elle est précédée de la prière commune pendant laquelle on achève de disposer la chapelle portative et les ornements, puis le Saint-Sacrifice commence.

Des voix retentissantes entonnent les chants liturgiques qu'accompagne le bruit du vent soufflant dehors. À l'Offertoire et à l'Élévation, des cantiques choisis sont chantés en chœur et ce fut un beau spectacle, après avoir entendu ces hommes chanter de toute leur âme « Le Voici l'Agneau si doux » , de voir ces hommes recevoir dans leur cœur cette Sainte Hostie, vrai pain des cieux!

Un petit mot d'encouragement et une dernière prière ont clôturé cette cérémonie touchante, puis, aussitôt le déjeuner absorbé, nos bûcherons se dirigent d'un pas alerte vers le point de la forêt qu'ils ont à massacrer et ils se remettent, en conscience, à cette besogne pénible seulement coupée par les repas et le sommeil, six mois durant.

Et nous, chers lecteurs, rentrons à Pentecôte, contents d'avoir procuré quelques douces joies à tous ces hommes de rude labeur et de vous avoir donné l'occasion de

connaître un nouveau champ confié à notre zèle.

J.L.

(P39)

Un funiculaire sur la Côte-Nord du St-Laurent (Manicouagan)

1er avril 1904

Notre presbytère et notre Église sont situés sur la hauteur qui domine la Cité. De là, le regard peut contempler un vaste horizon qui ne manque pas de charmes :

«Que j'aime à contempler dans cette anse écartée
La mer qui vient dormir sur la grève argentée,
Sans soupirs et sans mouvements! »

L'on aperçoit devant soi, le large golfe du Manicouagan aux flots tranquilles, la rive droite du même fleuve, et enfin, par-delà le St-Laurent, sur la gauche, la côte de Gaspé, tout aussi neigeuse, semble-t-il, en ce moment, que la côte labradorienne.

Cette situation culminante, que l'on ne saurait trop apprécier, nous le devons à notre prédécesseur qui a pu, par son énergie, malgré de nombreuses résistances, mettre l'Église à sa vraie place, bien en vue de toutes parts.

Un inconvénient grave nous a montré, hélas! que les postes les plus élevés ne sont point à l'abri de la misère. Pendant un an, Monsieur le Curé a dû faire prendre l'eau au bas de la colline à soixante pieds au-dessous du presbytère. Et nous étions condamnés à la même détresse, obligés d'entendre et de redire toujours la même plainte pénible :

«Oh! si nous avions de l'eau à volonté

Tous ceux qui marchent sur la terre

Ont soif à quelque heure du jour... » – a dit le poète.

Nous nous mimes donc à la recherche d'une pompe assez puissante pour attirer le précieux liquide jusqu'à nous et à chaque occasion, commission fut donnée à nos amis de nous en trouver une... au moins dans la capitale de la province. – Elle ne vint point, hélas ! On creusa un puits du côté de la rivière : le résultat fut négatif! – Après avoir perdu l'espoir d'aspirer l'eau, on résolut de la refouler en installant une pompe « ad hoc » tout auprès de la source... Mille difficultés ont surgi et ont fait abandonner ce projet. Ou plutôt, un expédient des plus ingénieux et auquel St-Joseph, que Sœur Ste-Lydie priait souvent dans le secret, pourrait-bien n'être point étranger, a rallié soudain les suffrages.

Je me rappelle que le divin Homère donnait à l'astucieux Ulysse une épithète de traduction facile, même pour les ignares dans la langue des dieux, tant elle revenait souvent. C'était « un homme fécond en ressources » .

Un homme semblable habiterait-il sur la Côte-Nord? Plusieurs confrères le penseront avec moi. Toujours est-il qu'une invention nouvelle, géniale, fait ici, l'admiration de tous en même temps qu'elle nous rend le plus signalé des services.

(P. 40) Lui donnerai-je le nom prétentieux de « char aérien » ou celui non moins nouveau genre de « funiculaire de la Côte-Nord » ? J'aime mieux essayer de le décrire sommairement,

- De distance en distance, trente poteaux ont été enfouis avec un lourd maillet : Je revendique l'honneur de les avoir tous rangés sur deux lignes plus ou moins droites depuis le haut jusqu'au bas de la côte. À d'autres le mérite d'avoir accompli tous les travaux délicats, ceux surtout qui ont demandé de l'adresse et du coup d'œil. « Oui honor, honor! » – Des planches relient les poteaux les uns aux autres, et c'est, sur ces rails dernier modèle que glissera un « aqueduc » rappelant de bien loin par ses dimensions ceux que dût construire « Pauban » (?) à l'époque du grand roi, mais les surpassant tous par le fini de ses différentes parties. Tout entier en bois, si l'on en excepte quelques anneaux de fer qui sont suspendus de ci de là, il mesure seulement un mètre de côté et présente la forme d'un carré à peu près régulier. Une large corde qui a fait déjà un long service à bord de notre barque et qui; fort heureusement.s'est trouvé sans emploi à la morte saison, remplacera avantageusement la vapeur, voire l'électricité, et, chose inouïe, trois, quatre, six seaux bien remplis feront parvenir jusqu'à nous, comme par enchantement, en se balançant majestueusement dans les airs, l'eau tant désirée, si longtemps attendue.

Oh! « L'eau courante du lavoir, les lits murmurants des ruisseaux et le cristal des claires fontaines du poète rêveur!...»-

Il y a eu bien des tâtonnements, bien des espoirs déçus, bien des dates d'inauguration remises à un temps ultérieur! –Un poteau penchait trop à gauche, une planche était trop écartée du côté droit, les rails n'étaient point à égale hauteur... Une roue merveilleuse, avec une manivelle de belle allure et un cran a arrêt pratique pour éviter les départs trop brusques ou imprévus, devenait inutile à la dernière heure, et-le char devait grimper à force de bras!

Vous pensez bien qu'au bout de peu de temps l'attelage suait, soufflait, était rendu!... Le remède à cet inconvénient vient enfin d'être trouvé : un simple tronc d'arbre, mobile, que feront pivoter des bras vigoureux, ne pourra-t-il pas aussi bien enrouler la corde! –Demain, l'entreprise aura un plein succès! Le drapeau flottera au-dessus; la ligne aérienne : ce sera une joie un triomphe!

Va! Curieux petit char et glisse doucement. Ne te brise pas aux obstacles de la route périlleuse! Tu as occasionné bien des peines, de nombreuses déceptions, plusieurs moments de satisfaction véritable et de plaisir délirant. Accomplis maintenant ton œuvre humanitaire jusqu'à la belle saison. L'eau que tu nous amènes si gracieusement n'est-elle pas la moitié de notre vie!

L.Garnier

N.B.- Une relation de Magpie est malheureusement arrivée trop tard pour être insérée.

Imprimé à la Rivière Pentecôte par J.Laize, Prop-gérant.

(p 41) CHRONIQUE PENTECOSTTENNE

Semaine Sainte, Pâques, Premier bateau.

Suivant l'excellente coutume, le travail du chantier ayant été interrompu à l'approche des Jours Saints, tous nos bûcherons ont pu venir assister aux offices de la petite église et se préparer, dans le recueillement et la prière à faire leur devoir pascal auquel pas un n'a manqué. Il était beau de voir ces masses d'hommes qu'augmentaient encore bon nombre d'étrangers venus de nos autres dessertes, pour la circonstance, envahir notre nef devenue insuffisante!

Grâce au concours de nos enfants de l'école, nous avons pu chanter les Psaumes et les lamentations, le soir des jours prescrits. Le Jeudi Saint, nous prîmes soin de maintenir l'édifiante pratique de l'adoration diurne et nocturne, par famille, de la Sainte Réserve. Un reposoir très apprécié, dû au bon goût du Rév. P. Nonorgue, avait été préparé dans la Sacristie, et à toute heure du jour et de la nuit, Notre Seigneur Y reçut la visite et Y accueillit les prières de nos chers paroissiens « Le soir du Vendredi Saint, une foule plus compacte encore se pressait à l'église pour y faire le chemin de la Croix et entendre le sermon de la Passion qui dura près d'une heure.

(p 42) Enfin, le Samedi Saint, après une soirée complète passée au confessionnal, nous nous disposions à prendre un légitime repos, lorsque nous fûmes tout à coup mis en émoi par un feu de cheminée, chez nous, que la violence du vent rendait des plus menaçants pour notre pauvre mesure et pour l'église elle-même. Fort heureusement tout danger fut vite conjuré; nous en avons été quittes pour la peur. Déo gratias!

Le jour de Pâques se leva tout resplendissant des rayons du bon soleil, si paresseux pourtant sur notre Côte. Notre église aussi avait fait toilette et présentait sous les guirlandes de sapin et les faisceaux de drapeaux gracieusement disposés, un cachet de luxe qui ne lui était guère connu.

À la messe de 7 heures, le grand nombre des communiantes me remit malgré moi en mémoire ces phrases que Michelet, l'historien libre-penseur, a écrites à propos de la fête de Pâques et qu'il eut pu redire en voyant le bonheur de nos fidèles: « Faisons les braves tant que nous voudrions, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous parmi les agitations du mouvement moderne, entend sans émotion le bruit de cette belle fête chrétienne, la voix touchante des cloches et leur doux reproche maternel! Qui voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots pressés de l'église, qui reviennent de la Table Sainte rajeunis et renouvelles. L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. On ne peut s'empêcher de dire; Que ne suis-je avec eux) un des leurs et le plus simple et le moindre d'entre eux! »

La Grand'messe, il va sans dire, eut tout l'éclat que réclamait la solennité; cérémonies, chants, tout fut digne de la grande fête et pour la première fois sans doute, la voûte de notre humble chapelle tressaillit aux accords du délicieux « Regina Coeli » de Gounod, à deux voix, exécuté avec enthousiasme par nos enfants et le chœur de nos dévouées chanteuses. Qui eut dit que l'œuvre du grand Maître français serait un jour goûtée jusque sur la Côte du Labrador?

Depuis, les caprices du vent et des glaces que charrie le St-Laurent ont retardé nos bateaux promis pour la semaine pascalle. Grande a été la déception de nos bûcherons que cette infortune laisse dans l'ennui et l'inactivité. (Le Directeur du sciage des bois coupés l'hiver n'étant pas encore descendu de Québec) .Enfin, le 12, le vapeur « King Edward » ayant la poste à son bord passait en vue de notre cité, mais hélas! sans pouvoir y débarquer ni les passagers ni la « malle » , objet de toutes les convoitises. Il dût poursuivre sa route vers les Sept-Îles et la Pointe-aux-Esquimaux et lors de son retour, le 17, un vent favorable ayant chassé au loin notre muraille flottante, il put enfin nous remettre un courrier des plus abondants et des plus impatiemment attendus.

J.L.

1er mai 1904

MISSION DE MAGPIE: Une visite à Mingan

Mingan est, sur la Côte-Nord, l'un des centres les plus importants des Montagnais. Ces braves gens sont desservis par les RR PP Oblats de Betsiamits qui viennent leur donner la mission une fois par an. À part deux maisons, celle de l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson et celle de monsieur Charles Maloney, télégraphiste, où le missionnaire est si aimablement reçu, on ne compte que des maisons indiennes. N'allez pas croire surtout que celles-ci sont de mauvaises huttes. Loin de là, car de tous les postes de la Côte que j'ai pu apercevoir du bateau en descendant de Rimouski, Mingan est assurément le mieux situé et le plus coquettement bâti.

J'y arrivai le dimanche au matin. Après avoir entendu plusieurs Indiens en confession, je disposais tout à la chapelle, pour y chanter la messe. L'assistance fut assez nombreuse malgré le grand nombre de familles qui passent l'hiver à la chasse dans les bois. Suivant l'usage de la primitive Église, les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre au milieu de l'allée pour la circonstance, Bastien le maître-chantre.

Hommes et femmes chantèrent la messe en indien, mais sur les airs connus. En général, les hommes ont la voix un peu nasillarde, tandis que les femmes ont un timbre d'une douceur merveilleuse. On dirait les murmures d'une brise légère dans les grands arbres de la forêt. Tous ont leur livre de prière et de chant et l'on ne trouve personne, m'a-t-on dit, qui ne sache lire et écrire.

Je passai trois jours à Mingan, retenu par le froid et le mauvais temps; et c'est ici que je ferai remarquer la franche hospitalité que je trouve dans toutes les missions que je dessers. À mon départ, les Indiens me firent présent d'une belle paire de « raquettes », accessoire nécessaire pour les marches dans la neige.

Je remontai dans une autre mission d'où je revins enfin à Magpie, notre résidence, après une absence de plus de quinze jours.

Et maintenant, lorsque la nuit tombe, un observateur curieux pourrait apercevoir autour du presbytère, l'un de Pères s'exerçant, loin de tout œil profane, à marcher à la raquette, pour n'être pas trop novice lorsque la nécessité l'obligera à se montrer au grand jour.

J.G. (?)

N.B. Cette relation, égarée dans les sacs de la poste nous est parvenue très en retard et eut dû paraître régulièrement dans l'Écho du 1er février.

La Rédaction.

(p 44) 1er Mai 1904.

LE « KING EDWARD » AUX SEPT ILES (12 avril 1904)

Depuis plus de cinq mois, l'âpre hiver sévit sur la Côte; neige, glace, froidure, poudrierie, se succèdent ou s'associent pour accomplir leur œuvre de mort sur la nature impuissante. Point encore d'oiseau messager du printemps! Et pourtant, j'ai dit à mon départ à l'hirondelle de mon pays:

Dès qu'avril renaîtra, j'ouvrirai ma fenêtre
Plus tôt et de plus loin pour te voir reparaître...

Avril disparaît déjà et elle n'est point venue visiter mon nouveau toit! Peut-être la fumée bleuâtre qui toujours s'échappe du foyer l'a-t-elle effrayée, ou bien ne veut-elle point connaître cette terre hospitalière 1 Ah! Quand donc ce cercle de glace qui nous enserre se brisera-t-il? Bientôt!

Oui bientôt, car une rumeur circule de bouche en bouche: Le vapeur « King Edward » a quitté Québec vendredi. Depuis trois jours...Il arrivera demain; la malle est à son bord. Le « King Edward », c'est le salut de la grande ville à la Côte-Nord; de la mère nourricière à ses enfants affamés de nouvelles et de relations avec le reste de l'humanité! Comme nous avons hâte de le revoir! Une information précise nous assure qu'il nous viendra ce soir...

Et pour le mieux voir, je m'en allai errer le long des remparts formés par les glaces sur le bord du rivage. Il fait beau; le soleil a daigné tiédir notre brise glaciale et mes raquettes enfoncent dans la neige fondante. Marchant doucement, je contemple le givre qui se détache des branches en sons cristallins comme les pierres de lustres innombrables heurtées soudain. Puis, souvent, je porte mes regards au large vers le groupe de « Carasol » couvert de neige, si beau les jours de mirage. « Le voici! » m'écriai-je tout-à-coup. Plus de doute, cette traînée noirâtre n'est point un nuage! C'est lui en effet. Il double l'île, il s'engage dans la grande saignée de mer que le vent du Sud a laissée libre: il est dans la baie!!

Je me hâte vers la place, je monte sur une traine et en route à sa rencontre! Les canots ne sont point encore de saison pour l'abordage. Oh, le joli spectacle de tous ces équipages variés qui courent à l'envi de tous les points vers le même but, se jalousant à mesure qu'ils en approchent! Nous arrivons. Presque tout Sept-Îles est là représenté. Aussi, quel cri d'enthousiasme parti de cent quatre-vingts poitrines répond à notre souhait de bienvenue, tandis que là-bas, au loin, les pavillons multicolores flottent aux mats des maisons!

Puis le navire s'arrête et chacun dévisage ces hommes penchés sur le bastingage à l'avant, à l'arrière, au milieu de l'ossature des nouvelles cabines, partout. Et l'on découvre des parents, des connaissances; on échange des paroles amicales, des bonjours retentissants car le « King Edward » est tout près de nous; nous le touchons de dessus ce quai flottant d'une glace de vingt quatre pouces. Et tous ces passagers sont si heureux de voguer vers le foyer familial après cinq mois de réclusion aux chantiers d'en haut du Fleuve!

Mais soudain, une clameur étrange faite d'éclats de rire, de hurlements et de cris plaintifs arrête ces effusions. C'est la gent canine en pleine révolution. Ombrageuse et susceptible, elle a vu des congénères en liberté! Et au mépris des distances prudemment établies, tous les

attelages accourent, se mêlent, (daubent) les malheureux intrus qui gémissent sous les morsures profondes. Il faut le bâton pour rétablir la paix; elle dure jusqu'au premier départ. Alors, nouvelle scène; les traîneaux renversés ne suffisent pas à contenir l'ardeur des envieux; tous les attelages suivent...

J'ai failli moi-même manquer mon omnibus et ce n'est que d'un geste que j'ai pu dire au « King Edward»: « À bientôt»!

Le soir nous avions une forte « malle» où chacun trouvait dans les calendriers, des remèdes à tous ses maux et dans les prospectus de fleurs la certitude que l'hiver est passé.

(p 45) Aujourd'hui en effet, notre quai éphémère a tout entier disparu. Le bruit de la vague est revenu jusqu'à nos demeures, et pour la première fois ce soir, les rayons du soleil couchant dorent les flots tranquilles.

P. Brochard.

AUX FOURCHES!!

(mars 1904)

On appelle ainsi l'endroit où les deux bras du Manicouagan bifurquent avant de former la belle et large rivière qui a donné son nom à notre mission. Cent vingt hommes environ y sont occupés par la Compagnie « English Bay Export » (Manicouagan & English Bay Export?) à l'abattage de « billots » qui sont transformés en planches, ici, à la belle saison. Quatre-vingts autres sont employés dans des camps plus rapprochés.

Venus pour la plupart des autres parties de la Côte-Nord, ces travailleurs sont nos paroissiens pour un moment et chacun des missionnaires aime à leur porter, là-bas, à vingt lieues dans la forêt, les consolations de la religion dont ils ont tant besoin dans leur isolement. Quand mon tour fut venu, je pris mon billet de voyage, je sautai dans le premier wagon ou plutôt: Toutes les semaines, trois hommes ayant chacun la conduite de deux traîneaux, transportent les vivres nécessaires à tout ce monde. C'est en leur compagnie que j'ai accompli mon excursion lointaine, juché, à l'aller, sur les poches de farine, de haricots, de foin et d'avoine, et au retour, presque bien assis sur le fond de la traîne.

Ordinairement, le cheval va au pas. Aux descentes seulement, souvent très rapides, il se permet de courir; et comme la forêt est montagneuse, la course a lieu trop fréquemment à mon gré.

(p. 46) Car alors, aveuglé par la neige que soulève le vent ou les sabots du cheval, le voyageur a mille peines à se tenir cramponné sur les sacs... Course dangereuse, diront les timides! Mais aussi quel bonheur de se retrouver sain et sauf au pied de

On a été secoué, ballotté! Un saisissement involontaire, un peu semblable à celui que font éprouver sur mer, le roulis et le tangage, s'est emparé de vous. Le chemin est étroit; précisément assez large pour le traîneau. Une distraction pourrait occasionner quelque fâcheux désagrément à l'un de vos bras ou à l'une de vos jambes. Mais.... avoir tenu bon, avoir empêché le cheval de tomber en serrant ferme ses guides et arriver en un instant « in ietu oculi » au fond du précipice, n'est-ce pas un triomphe sans égal?

La fatigue des chevaux et aussi celle des hommes qui ont dû, de temps à autre, marcher à la suite de la voiture ainsi que le missionnaire qui, cette fois ne s'en privait pas (c'est un marcheur, et autour de son presbytère, il ne peut faire une demi-lieue sans être à l'eau ou dans la forêt) , nous oblige à faire halte de bonne heure. Huit lieues ont été le lot de la première journée. Quelle désespérante lenteur pour les habitués des « rapides» de Paris à Brest!!

Nous passons la nuit dans une sorte de campement construit avec des sapins à peine équarris, où nous mangeons et où nous dormirons comme nous pourrons. Un vieux poêle hors de service pour les grands centres, nous servira à rôtir ou plutôt à dégeler notre pain et à réchauffer les conserves de hareng qui pour une fois, feront un excellent menu, le meilleur sans contredit, du voyage. Ne disons rien de la propreté; elle n'habite pas ces lieux. Les assiettes, les fourchettes ont servi plusieurs fois; je crois cependant qu'on les a nettoyés un peu en mon honneur. C'est un détail! Prenons un morceau de pain et puisons à la source commune.

Après le repas agrémenté de gais propos, voire de joyeux refrains, le missionnaire récite la prière du soir et le chapelet. Il demande à ses compagnons d'être sages pendant qu'il lira son bréviaire... Comme la soirée va être longue! Il est sept heures à peine! Contons donc quelques histoires. Lisons quelques récits amusants. Puis vers neuf heures, essayons de dormir sur les branches de sapin. Les montagnes sont nombreuses dans la forêt. Il y en a jusque dans ce lit rustique et elles paraissent même rocailleuses!... Les rêves n'en seront sans doute que plus doux et plus enchanteurs!

L. Garnier.

(à suivre au prochain numéro)

Nous sommes heureux d'apprendre officiellement par « La Semaine Religieuse» que notre Père Supérieur Général, le R.P. Le Doré, prêchera les deux retraites ecclésiastiques à Québec, du 31 juillet au 6 août et du 15 au 20 du même mois. Espérons qu'il voudra profiter de ce rapprochement pour venir visiter notre Côte-Nord où nous le recevrons avec tant de bonheur.

(p. 47) 1^{ère} année, N°9
1^{er} juin 1904

VISITE PREFECTORALE ET CONFIRMATION

Le très Révérend Père Blanche, Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent a quitté Québec le mardi 17 mai pour la Côte-Nord où il vient faire sa visite annuelle et administrer le sacrement de confirmation dans les divers postes des missionnaires. Nous avons l'avantage de la saluer au passage du « King Edward » à la Rivière Pentecôte, malgré le déchaînement de la mer et nous avons pu nous informer de l'itinéraire probable de cette visite pastorale.

Le très Révérend Père a déclaré d'abord se rendre à la Pointe-aux-Esquimaux, puis de là à Natashquan. Il reviendra ensuite à la Rivière-au-Tonnerre, et à Magpie, pour passer à Anticosti et remonter le Fleuve en faisant les stations de Sept-Îles, Pentecôte et Manicouagan. Il pense rentrer à Québec vers le 15 juillet pour y recevoir le Très Révérend Père Supérieur Général, venant de France et ne croit pas pouvoir se rendre cette fois à La Romaine ou à Blanc Sablon.

Le Révérend Père Colin l'accompagne en qualité de prédicateur. La Révérende Mère Provinciale des Religieuses de Kermaria était aussi à bord, conduisant deux sœurs à la Pointe-aux-Esquimaux, pour le service du presbytère et se proposant de visiter ensuite, les autres Religieuses de la Côte.

POUR LA BONNE SAINTE ANNE

Nous avons reçu de la Pointe-au-Père, la communication suivante que nous nous faisons un plaisir de placer en tête de nos Chroniques. Puisse notre humble « Écho » contribuer de tout son pouvoir à conduire de nombreux pèlerins au sanctuaire déjà illustre, desservi par nos dévoués confrères.

Il m'a pris fantaisie d'adresser au cher « Écho du Labrador » un petit appel en faveur de notre pèlerinage. Voudra-t-il bien se faire le messenger de nos désirs? C'est que notre position géographique ne nous donne pas un droit strict à réclamer une place dans ses pages exclusivement labradoriennes. Cependant, je ne puis croire que par égard pour le Bonne Ste-Anne, il se refuse à ma demande, assuré qu'il sera de s'attirer de la sorte la protection de la douce patronne que nous servons ici. Qu'il fasse donc passer le Nord avant le Sud et qu'il fasse connaître ensuite à tous ses lecteurs qu'il y a à la Pointe-au-Père, près Rimouski, Côte Sud, un sanctuaire particulièrement aimé de la « bonne Aïeule », où nombre de fidèles sont venus et viennent chaque jour pour remercier leur Bienfaitrice insigne ou lui demander de nouvelles faveurs.

Bien cordialement, par l'entremise de l'aimable Écho, nous invitons spécialement les confrères de la Côte-Nord à venir visiter notre sanctuaire. Ils se croiront en Bretagne, à Ste-Anne d'Auray⁹ quand ils apercevront de loin la tour surmontée de la statue de notre protectrice, quand à la porte de l'église ils retrouveront encore l'image vénérée dominant la fontaine miraculeuse, quand en entrant, ils remarqueront autour du trône les lampes et les cierges à profusion et les ex-votos sans nombre qui attestent la puissance de la bonté de notre vénérée Patronne.

Nous serions heureux surtout, si traversant hardiment le St-Laurent ils nous amenaient leurs paroisses en pèlerinage. Cela me rappellerait le pèlerinage des Arzonais à la bonne Ste Anne de chez-nous. Aussi loin que me reportent mes souvenirs d'enfance, je vois les paroissiens d'Arzon débarquant au quai fameux de St-Goustan d'Auray. Une vingtaine de chaloupes les amènent. Mais, le spectacle le plus curieux et en même temps le plus touchant, c'est de voir la barque qu'occupé le clergé, portant à sa proue la croix de procession, précéder les autres barques d'où s'échappent des cantiques de confiance et d'amour envers la bonne Ste Anne. Il est connu jusqu'au Canada, le célèbre cantique des Arzonais, car je l'ai retrouvé avec une surprise joyeuse dans le Manuel des Pèlerins de Ste-Anne de Beaupré. Ceux qui l'on entendu chanter se souviennent assurément de la naïve simplicité de ses strophes:

Un d'Arzon changeant de place,
Un boulet vint à passer
Brisant de celui la face
Qui venait de s'y placer...

Faites revivre, chers confrères de la Côte-Nord, les émotions de mon enfance et de ma jeunesse en accomplissant avec vos • paroissiens, à Ste-Anne de la Pointe-au-Père, le pèlerinage que les Arzonais font chez eux chaque année. Après une agréable traversée sur le Fleuve, vous trouverez ici, vous et vos pèlerins, le plus cordial accueil.

(P.49)

À TRAVERS LA PREFECTURE (1er juin 1904)

Rivière au Tonnerre

Ici, rien de bien important à signaler. Nos jeunes gens qui sont revenus des chantiers de Manicouagan nous ont dit des merveilles du « funiculaire ». Le beau temps arrive; la glace s'en va. Notre rivière justifie son nom à présent; elle fait un joli vacarme. Nous sommes pourtant loin de son grand saut. Peut-être qu'un beau jour, le Père' François et moi irons faire un tour jusque-là. Nous vous en dirons un mot. (12 mai. L.H.)

Manicouagan

Avant-hier soir, séance en tous points réussie, organisée par mon confrère, dans le but de trouver quelques piastres pour notre pauvre église. Vous savez sans doute que notre église, endettée d'une forte somme et inachevée, réclame encore un beau billet de \$500 au moins. Quelle œuvre gigantesque pour ce petit poste. Aussi, l'on fait comme on peut. Nous comptons à notre soirée environ cent cinquante spectateurs.

Rivière-Pentecôte

L'ouverture du Jubilé Pontifical a été faite ici, le dimanche 15 mai, par les cérémonies prescrites et nous avons choisi la première période pour son application afin de favoriser la célébration plus complète des grandes fêtes qui se succèdent à cette époque de l'année. Ce même dimanche, nous avons procédé à l'examen des enfants du catéchisme de Première Communion. À l'issue, des Vêpres, devant leurs parents assemblés, vingt-deux communiantes garçons et filles, ont été interrogés rigoureusement et nous avons eu la satisfaction de constater que la très grande majorité d'entre eux a mérité d'excellentes notes. Trois ou quatre mentions faibles seront seulement à acheter dans un examen postérieur. Tous nos compliments à l'excellente Sœur qui dirige notre école avec tant de patience et de dévouement. Nos félicitations aux chers enfants qui ont tenu à nous donner la pleine mesure de leur bonne volonté.

La cérémonie de Première Communion n'est pas encore fixée. Notre petite cité est maintenant dans toute la fièvre de l'activité et du travail. Aujourd'hui enfin, plus de neige, plus de glace pour paralyser les ingénieuses machines, mais- de l'eau' en abondance. Aussi, il faut entendre les scies grincer, les écorceurs ronger, les chaînes s'entrechoquer, et au travers de toutes ces roues en mouvement, de ces courroies qui s'entrecroisent, de ces débris de bois qui volent de toutes parts, s'agitent et s'empressent nos travailleurs affairés. L'ouvrage presse, dit-on, et l'on parle déjà de l'installation de la lumière électrique pour favoriser le travail de nuit... Pentecôte éclairée à l'électricité...!!! Que n'avons-nous aussi les « chars » (chemins de fer) et nous n'aurions plus rien à envier aux Cités dédaigneuses visités déjà par les progrès modernes!...

Sept-Îles

Au commencement du mois de mai, nous avons eu le plaisir de recevoir la visite du Révérend Père J. Gallix de Magpie et du Révérend Père J. Laize de la Rivière Pentecôte qui ont paru apprécier comme il convient les magnificences de notre baie. Ils nous ont quittés au retour du bateau.

(p50) Natashquan

Un enterrement... quatre morts...

«La chasse va bientôt finir et les Indiens sont sur le point de sortir du bois » nous disaient nos paroissiens aux approches de Pâques.

L'on pense bien que j'avais hâte de voir quelques spécimens des descendants de la vieille famille montagnaise. Ma curiosité fut un peu déçue, mais satisfaite quand même. Dès le lundi de Pâques, trois Indiens accompagnés d'un interprète, viennent au presbytère nous avertir que plusieurs des leurs étaient morts dans le bois et qu'ils devaient les amener pour leur donner sépulture dans le cimetière de la mission. C'étaient trois hommes dans la force de l'âge. Leurs cheveux, longs et huileux, leur teint jaunâtre tirant sur le noir, leurs pommettes saillantes, tout dans leur personne donnait des indices certains de leur origine véritable et de leur genre de vie primitif. Cependant ni le vêtement, ni les manières un peu timides, mais très polies, ne le cédaient en rien à la distinction des Blancs.

Il fut convenu qu'ils reviendraient avec leurs morts dès les premiers jours de la semaine suivante. Leurs familles étaient cabanées à 25 ou 30 milles de là, à la quatrième chute de la rivière. Mais l'homme propose et Dieu dispose... Les premiers jours qui suivirent, il fit un temps affreux; dégel, pluie, brouillard; par conséquent, impossible de trainer les « sleighs » (traîneaux) sur la neige par trop molle. Le vendredi de la Quasimodo, un froid très intense reprit et rendit praticables les sentiers pour les traînes. Mais en même temps, un vent des plus vifs et une poudrierie aveuglante ne cessèrent de la journée.

Le Père Pihan était absent depuis plusieurs jours, en mission à Aguanis et Piastrebaie. Vers quatre heures du soir, un blanc: vint m'avertir de l'arrivée des Indiens. « Ils sont là » dit-il, « contre le mur de l'église. »

Je sors et j'aperçois en effet une bande de quinze individus exténués par la longueur et les difficultés de la route. Sur la première « sleigh » était attaché le cercueil du vieux Jérôme, âgé de quatre-vingts ans. Il était mort depuis trois semaines. Sur la deuxième, se trouvait son canot d'écorce dans lequel on avait placé son fusil, ces deux fidèles compagnons de sa vie qui l'accompagnaient ainsi jusqu'au bord de sa tombe. C'est la coutume. Sur une autre « sleigh » était amarré le cercueil d'une femme de trente ans. C'était son mari lui-même, accompagné de son jeune enfant qui l'avait trainée jusqu'ici. Enfin, il y avait encore le cercueil d'un petit enfant de cinq ans et celui d'un bébé de deux mois.

Il m'était impossible d'enterrer ces cadavres en ce moment, les fosses n'ayant pas été creusées dans le cimetière. Je fis donc porter les corps dans le caveau de l'église et pendant que les Indiens allèrent prendre chez leurs traiteurs, une nourriture et un repos bien mérité, quatre blancs se mirent en devoir de creuser une fosse commune pour recevoir tous ces corps le lendemain matin.

(p 51) Comme il fut triste ce lendemain matin! Pendant les cérémonies je ne pouvais m'empêcher de penser aux fatigues et aux privations de toutes sortes qu'endurent ces pauvres gens pendant l'effrayante saison d'hiver, les femmes surtout. Celle qui reposait là dans son cercueil taillé à la hache et au couteau avait été malade pendant de longues semaines. Durant tout ce temps-là, son mari l'avait trainée dans ses courses à travers le bois, peut-être à 80 ou 100 lieues d'ici, toujours attachée sur sa « sleigh ». Enfin un jour, elle était morte d'épuisement et de souffrances en baisant son grand crucifix de cuivre et en murmurant quelque prière. Son petit enfant âgé de sept ans, elle l'avait quitté bien à regret. Il est si gentil avec ses grands cheveux bouclés, son visage luisant et ses yeux pleins de candeur et d'innocence! Vieux Jérôme, lui, pouvait mourir; il avait quatre-vingts ans et les deux autres bébés étaient devenus des petits anges...

Maintenant tous les quatre dorment le grand sommeil dans un coin du petit cimetière et sitôt leur tombe recouverte, tous leurs parents et amis ont repris le chemin de la montagne.

A. Divet

AUX FOURCHES (mars 1904)

(Suite et fin)

Le lendemain, au lever du soleil, départ pour la station voisine où nous attendait, paraît-il, un aussi confortable logis, avec un inconvénient en plus : quelques chevaux s'abritent sous notre toit pendant la nuit.

Et la caravane de s'aligner et de s'avancer peu à peu. Oh, le ravissant chemin du « portage », montant, neigeux, malaisé, tout comme celui du bon La Fontaine. Oh, le splendide spectacle de l'interminable forêt! Les sapins succèdent aux sapins, puis ce sont des bois de bouleaux sans fin. Voici, plus loin, la rivière, large comme le plus beau fleuve de France et dont nous remontons le cours sur une longueur de douze milles sans songer que notre véhicule roule sur une glace couvrant plusieurs mètres d'eau. Cette rivière est magnifique, souvent encadrée de hautes montagnes qui s'échelonnent au loin et dont les dernières paraissent toucher le ciel. Pourquoi portent-elles sur leurs flancs et sur leur cime toujours les mêmes épinettes rabougries? Donnez leurs quelques oasis de verdure, quelques cascades murmurantes, à la fonte des neiges, elles rappelleraient les Pyrénées de Lourdes à Gavarnie, et je me représenterais les Indiens rêveurs à la vue de ce beau paysage et heureux de descendre ce fleuve sur leurs canots d'écorce au retour de la chasse dans les bois. Le voyage est moins agréable pour nous. Une forte brise nous jette à la face des tourbillons déneige, véritable « poudrerie » aveuglante, selon l'énergique expression du pays.

Le troisième jour enfin, on annonce le premier camp. Cherchez bien. On le distingue à peine sous l'épais manteau de neige qui le recouvre de toutes parts. Nous entrons dans l'appartement du chef, du « foreman », qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et aussi de dortoir pour le missionnaire et quelques hommes. Il fait froid au-dehors; restons enfermés jusqu'au lendemain et causons un peu.

(p 52) Le Canadien aime les longs colloques; parlons de bois, de billots, du temps probable et de mille autres choses. Vers 5 h du soir, les travailleuses reviennent de la forêt, toute trempée par la neige humide. Leur table est servie. Ils feront honneur à la cuisine du « cook ». La nourriture du camp est d'ailleurs satisfaisante. Il y a du bon pain, des haricots à volonté, du lard, du bœuf, un peu de morue, du sirop, des pommes.. Au cuisinier il appartient de cuire à point ces aliments et de mettre dans leur apprêt la variété qui fait défaut par ailleurs. – Après le repas, je fais connaissance avec les hommes, qui sont heureux de mon arrivée, je récite la prière et le chapelet. Je leur adresse quelques paroles sans recherche, sans art, sans surtout les trois points des grands sermons. Tous se confessent ensuite et la veillée se termine par quelque lecture de contes d'autrefois, de ces bonnes et naïves histoires qui sont encore d'actualité et qui font bien rire!

Après une nuit d'un repos relatif, quand tous sont prêts, le missionnaire offre le St-Sacrifice pendant que les meilleures voix font entendre quelques cantiques populaires. Il y a communion générale...Rien n'est plus édifiant que cette messe célébrée dans un « camp » sur la table à manger, parée pour la circonstance avec la seule ornementation possible, des couvertures et quelques sapins. – Les jours suivants, le missionnaire visite les autres camps bâtis à quelques milles les uns des autres. S'il se trouve être en mission un dimanche, tous sont enchantés d'assister à la grand' messe et aux vêpres. Quand on a passé cinq mois à 20 lieues dans la forêt, à 30, 50, 100 lieues des siens, n'est-ce pas une joie inappréciable d'entendre, même au milieu d'un pauvre campement d'hiver, les doux chants de la foi catholique qui résonnent à pareille heure aussi, là-bas, dans la petite église de bois où prie en ce moment la famille bien-aimée! Et comme elles doivent être ferventes leurs supplications vers le Dieu qui daigne venir les visiter si loin... Il les bénira jusqu'à la fin des travaux; il éloignera d'eux les accidents fâcheux! N'est-il pas triste d'être surpris par la maladie dans le bois, pour se voir traîner péniblement vers la mer, y arriver épuisé et y mourir enfin, comme ce camarade qu'ils ne rencontrent plus près d'eux et qui repose depuis deux mois dans le cimetière de la mission? Il eut une belle, une sainte mort; mais il expira sans avoir revu sa femme et ses chers enfants!... Dieu aidera tous ces braves gens; du moins, il leur permettra de conserver à peu près intact le salaire si bien mérité de cet hiver (80, 90, 100, 120 piastres peut-être; la piastre égale 5 francs) et qui fera tant d'heureux à la maison!

Dix jours passés au milieu de ces hommes m'ont permis d'admirer leur foi et leur attachement à notre religion sainte. La religion seule, du reste, peut leur donner l'énergie dont ils ont besoin pour accepter une tâche aussi pénible. Aucune fatigue cependant n'est comparable à la pensée que l'on est loin des siens, que l'on peut tomber malade, sans le secours d'aucuns médecins, avec la perspective de faire 20 lieues en traîneau dans l'espace de trois jours, avant de recevoir les premiers soins!

Et au retour, dans mes longues rêveries à travers la forêt, je me disais à part moi-même : « Puissé-je avoir fait un peu de bien aux âmes de ces braves gens. Puissent-ils

garder longtemps la grâce du divin Maître! Et ce voyage, dans la forêt, aura été l'un des plus consolants de ma vie.»

L. Garnier.

(p 53) La Visite Préfectorale à Anticosti, Magpie, Riv. St-Jean, Longue-Pointe.

Anticosti : – Le jour même de la clôture des fêtes occasionnées par la cérémonie de la confirmation, à la Pointe-aux-Esquimaux, le « Savoy », steamer de M. H. Menier, (1) propriétaire d'Anticosti, arriva à la Pointe chercher Mgr le Préfet Apostolique, pour le transporter à l'Ile. Après une charmante soirée offerte par les élèves du Couvent, Mgr. le Préfet se rendit donc à bord, et quelques instants après il laissait la Cote. Un vent d'ouest souffla avec violence, secoua terriblement nos voyageurs, qui, après 33 heures de traversée, arrivèrent cependant sains et saufs dans la magnifique « Baie Ellis », c'est au fond de cette anse, unique en son genre, large, sûre, entourée de bois de tous côtés, que s'élève la demeure vraiment princière de M. Menier. Arrivé à 5 h, le « Savoy » accosta le quai vers 6 h et aussitôt le Gouverneur de l'île vint recevoir Monseigneur, causer avec lui longuement et l'emmena sur le Decauville jusqu'à la scierie où des voitures se trouvaient prêtes à partir pour la baie Ste-Claire où réside Mgr. Ch. Guay, curé d'Anticosti. Partout, la réception qui nous fut faite fut des plus cordiales. À midi, M. l'administrateur de l'Ile, invita Mgr le Préfet à sa table. M et Mme Myard sont des Français fort aimable qui nous firent oublier bien vite le mal de mer et les fatigues de la traversée.

(1) On sait que M. Henri Menier, propriétaire de l'Ile d'Anticosti, est le millionnaire français fabricant du célèbre chocolat connu dans les cinq parties du monde.-

(p 54) Le soir, à 7 h, commença la retraite, et pendant trois jours, tous les exercices furent suivis avec une assiduité qui nous édifia. Le dimanche Monseigneur conféra le sacrement de Confirmation après la messe, et le soir, aux vêpres, il consacra la paroisse à la T. Ste Vierge. – Nous partîmes le soir même pour l'«Anse aux Fraises», desserte, distante de 9 milles de la Baie Ste-Claire, où nous ouvrîmes immédiatement la retraite. L'accueil qu'on nous fit dans cette localité restera à jamais inoubliable. Démoralisés par suite des nombreux règlements qui restreignent chaque jour leur liberté, les pauvres pêcheurs de cet endroit sont inquiets de leur avenir et craignent d'être obligés d'un moment à l'autre, d'aller sur de nouvelles terres chercher une liberté dont ils ont joui jusqu'à présent et qu'ils redoutent de se voir supprimer. Aussi l'arrivée de Mgr. le Préfet fut pour eux une consolation et un moment de bonheur. Tous, durant ces jours, s'approchèrent des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, et nous les quittâmes réconfortés, pour revenir à la Baie Ellis où un bon nombre d'ouvriers, venus pour la plupart de la Côte-Nord, sont employés à la scierie ou à la ferme St-Georges.

Mgr. Ch. Guay, protonotaire apostolique, dessert avec beaucoup de zèle cette grande île. Il a su organiser admirablement ses diverses chapelles : à la Baie Ste-Claire, il possède une église fort bien pourvue; à l'Anse aux Fraises, il a construit une chapelle qui, par son style, est une des plus belles de tout le Golfe, – et, il s'apprête à installer dans une des salles du régisseur de la ferme St-Georges, un oratoire pour tous les hommes qui y sont employés. – Notre mission terminée, il fallut songer au départ. Le « Savoy » étant à Québec et l'«Alpha» ayant sa machine brisée, le problème de notre retour à la Côte-Nord devenait difficile à résoudre. Un pêcheur de la Rivière-au-Tonnerre, se trouvant de relâche à Anticosti, nous tira fort heureusement d'embarras. Il offrit à Monseigneur de nous transporter à Magpie. La proposition fut acceptée avec empressement, et malgré la longueur du trajet, 26 milles, nous primes place à bord de la petite « barge » demandant à la Reine des Mers de veiller sur elle et de nous faire arriver au port.

MAGPIE.- Nous fûmes exaucés. Un vent favorable vint gonfler nos voiles, et après huit heures de traversée nous abordions à Magpie. Mgr. Guay avait télégraphié aux Pères Gallix notre prochaine arrivée. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la paroisse. En un instant les chemins furent balisés avec des sapins bien verts, les maisons se pavoisèrent et tous les fusils furent réquisitionnés. Une barque tout enguirlandée, montée par une dizaine de tireurs, sortit du port et vint à notre rencontre pour nous saluer de ses feux. D'autres tirailleurs restés à terre répondaient de leur mieux pendant que la population tout entière se massait sur le rivage. Monseigneur bénit cette foule et se dirigea vers l'église où il la remercia chaleureusement de cette réception vraiment touchante dans sa simplicité. Quelques heures après s'ouvrit la retraite. Le bon Père Colin sut gagner tous les cœurs. Tous, hommes et femmes, s'approchèrent des sacrements, et le jour de la clôture, les enfants ayant fait leur Première Communion et reçu la Confirmation, Monseigneur se fit un bonheur de consacrer ce bon peuple, comme celui des missions déjà visitées, à la Souveraine de la Terre et des Cieux.

(P. 55) Non habemus permanentem civitatem... Il fallait de nouveau partir. Les pêcheurs hésitèrent un instant, craignant de trouver « trop de mer » à l'entrée de la « Rivière St-Jean ». Mais le vent s'étant calmé ils se décidèrent bientôt à tenter le voyage et vinrent nous prévenir qu'ils étaient prêts. Les adieux à Magpie furent vite faits; nous sautâmes dans la barque et grâce à l'excellent pilote qui la guidait dans une heure et quart nous touchions au but. Là, la réception fut peut-être plus enthousiaste que partout ailleurs. Les gens craignaient que Monseigneur ne vint les voir; aussi la nouvelle de son arrivée fut-elle accueillie avec grande joie. Tous s'employèrent aux décorations de l'église et au pavoisement des maisons; en un clin d'œil tout fut admirablement préparé. La réception fut des plus bruyantes et des plus brillantes. Lorsque notre barque eut franchi la barre sous le feu de tous les tirailleurs réunis sur la côte, nous fîmes une entrée vraiment triomphale. C'est une excellente petite paroisse que la Rivière St-Jean; elle semble d'ailleurs avoir beaucoup d'avenir, car si la compagnie de pulpe dont il est question vient à s'établir, cette place deviendra sans doute, après Sept-Îles, la plus importante de la Côte-Nord. Outre la pêche qui y est très abondante, les habitants auraient encore l'avantage de pouvoir cultiver la terre qui est très bonne en cet endroit. Cette population animée d'un grand esprit de foi, a suivi avec la plus grande régularité les exercices de la retraite et le mardi, 7 juin, Monseigneur ayant administré le sacrement de Confirmation et consacra paroisse à la Sainte Vierge, clôtura sa visite par la bénédiction d'une croix érigée à l'entrée de la rivière sur un promontoire très élevé, croix qui protège toute la rade et que les pêcheurs ne manquent jamais de saluer à leur entrée ou à leur sortie du port. Le même soir, Monseigneur est parti pour Longue-Pointe, où pendant deux jours il a fait le bonheur et la joie de cette petite mission et goûté l'hospitalité si cordiale de Monsieur Maloney, l'aimable gardien de l'important bureau télégraphique de cet endroit.

CHRONIQUE PENTECOSTIENNE

Jamais les visites et les nouvelles n'ont été plus abondantes à notre Pentecôte, que pendant ce mois de juin qui s'achève. L'«Écho» tout entier ne suffirait pas à en donner les détails; aussi, me pardonnera-t-on de ne signaler que les plus importantes, avec la brièveté que m'imposent les dimensions exiguës de notre cher petit courrier.

Au premier juin, c'est l'arrivée à l'improviste de la Révérende Mère Provinciale des Religieuses de Kermaria. Elle nous venait de la Rivière-au-Tonnerre où elle était parvenue à grand peine, après un bien pénible voyage en petite embarcation depuis la Pointe-aux-Esquimaux. Nous avons eu le plaisir de lui donner l'hospitalité pendant dix jours et nous avons conservé de sa visite et de son aimable simplicité le plus agréable souvenir.

Le 3 juin, la jolie goélette de monsieur le juge A.H. Simard, magistrat stipendiaire et inspecteur des écoles sur la Côte-Nord, jetait l'ancre à l'entrée de la rivière. Peu après, une merveilleuse petite chaloupe actionnée par un engin à gasoline venait mettre à quai monsieur le juge qui nous fit l'honneur de sa première visite. Il voulut aussi se rendre à notre salle de classe et fit le bonheur de nos enfants en leur accordant un congé. Dans l'après-midi, monsieur le juge eut l'amabilité de nous recevoir à bord de son navire.

(p56) Le 12 juin, nous faisons la Solennité du Sacré-Cœur de Jésus. À cette occasion, à défaut de la procession du St-Sacrement que nous n'avons pu faire cette année, notre petite église a été témoin d'une splendide manifestation de la foi de nos bons paroissiens. Aux Vêpres ce jour-là, la procession fut faite à l'intérieur de la chapelle, avec une affluence extraordinaire. Ce fut un spectacle inoubliable de voir tous les hommes en suivre le parcours, un cierge à la main, puis se ranger dans le sanctuaire pour y renouveler la consécration de la paroisse au Sacré-Cœur' et répondre à ses litanies. Ne sont-ce pas ces moments-là qui font oublier aux missionnaires les privations qu'ils endurent et qui leur redonnent courage et zèle au milieu de leurs fatigues pour le bien du troupeau.

Le 15 juin, le Révérend M.J.O Périssé, curé de Ste-Anne-des-Monts, comté de Gaspé, débarquait à son tour à notre Pentecôte. Nous avons été particulièrement heureux de recevoir ce vénéré Pasteur, jadis missionnaire infatigable de La Pointe-aux-Esquimaux et de Moisie, pendant de longues années « Il venait revoir son Labrador tout transformé et donner ses encouragements les plus sympathiques à son modeste « Écho » qui avait retenti par hasard jusqu'aux vallons gaspésiens.

Les 21 et 24 juin, visite pastorale, première communion et confirmation.

Le 20 juin au matin, un télégramme nous annonçait pour l'après-midi, l'arrivée par le yacht « L'Aiglon » de Monseigneur le Préfet Apostolique, du R.P. Colin, prédicateur et du R.P. Conan, curé de Sept-Îles. Aussitôt, comme bien l'on pense, les pavillons furent hissés sur le chemin de l'église et en un instant, toutes les maisons de notre petite cité se trouvèrent pavoisées comme par enchantement. Un air de bonheur et de joie se répandit partout. Pour que la réception plus unanime, le travail du chantier fut interrompu à trois heures et dès lors, chacun se tint prêt. Bientôt, une véritable compagnie de tirailleurs eut pris position sur les rochers avoisinant l'église et de là, surveillait avec sollicitude l'horizon du Fleuve pour y voir apparaître la voile annoncée, pendant que le reste de la population se massait ça et là en groupes agités et bruyants.

La soirée se passa ainsi, mais hélas, l'attente fut vaine... Pas le moindre souffle pour gonfler les voiles et pour comble de malheur, il devenait évident que l'engin à gazoline devait être détraqué. La déception fut grande, surtout pour nos carabiniers. Toutefois, impatients de faire parler la poudre, ils ne battirent en retraite qu'après avoir fait retentir de leurs salves terrifiantes tous les échos du bois. Le lendemain, au point du jour, l'Aiglon se balançait au large de notre port. Il était arrivé là, péniblement dans la nuit; mais le vent venant de terre, il n'avait pu approcher la côte. Une chaloupe partit aussitôt à sa rencontre et une heure après, elle mettait à quai Monseigneur et ses compagnons au milieu des démonstrations les plus sympathiques de la population enthousiasmée. On se rendit sur-le-champ à l'école où le cortège s'organise pour atteindre l'église. À l'entrée du temple, Monseigneur revêtu du surplis, de l'étole et de la chape, se mit à genoux – sur le prie-Dieu préparé, baisa le crucifix qui lui fut présenté, aspergea le peuple et reçut l'encens. Puis, s'étant avancé jusqu'au sanctuaire, il fit au pied de l'autel les prières liturgiques, bénit la foule qui l'avait suivie et dans une courte allocution lui dit ses remerciements pour la manifestation touchante dont il venait d'être l'objet, annonça le but de sa

visite et l'ouverture d'une retraite générale.

(P.57) Trois jours durant, la parole tout apostolique du R.P. Colin réunit, matin et soir, nos fidèles à l'église pendant que le R.P. Conan voulut b préparer avec tout son zèle et tout son cœur nos chers enfants pour le grand jour. Quelles belles réunions au sermon du soir! Quel saisissement irrésistible s'emparait de l'âme lorsque toute cette foule redisait à pleine voix les refrains appris par le missionnaire! Mais surtout, qui ne nous oubliera jamais l'émouvante cérémonie du Jeudi soir pendant laquelle le Très Saint Sacrement fut présenté à l'assistance pour qu'elle implorât le pardon de ses fautes. Non, rien ne fut impressionnant comme le spectacle qu'offrait tout ce peuple disant à Jésus-Christ du fond de son cœur comme de toute sa voix : « Pardon, mon Dieu, pardon; n'es-tu pas un Dieu Bon!»

Le lendemain était le jour si impatiemment attendu de nos enfants l'église avait revêtu ses plus riches parures; des draperies festonnées couraient le long de ses murs, de gracieuses guirlandes semées de fleurs variées s'entrelaçaient artistement sous sa voûte, l'autel resplendissait dans un manteau royal tacheté d'hermines, que surmontait une élégante couronne bordée de rosés. Dès cinq heures, les confessions et les communions ne cessèrent plus et il fut bien consolant pour Monseigneur et ses missionnaires de constater l'empressement avec lequel tous nos paroissiens voulurent s'approcher de la Table Sainte.

À sept heures ce fut le tour de nos chers enfants. Leur dévoué prédicateur, le R.P. Conan célébra pour eux la Sainte Messe, puis dans un dernier entretien tout paternel, il voulut préparer plus immédiatement leur cœur à ce grand acte de la vie chrétienne. Tous désiraient ardemment y prendre part; leurs chants de circonstance et leur piété si recueillie en témoignaient assez; aussi Notre Seigneur ne se fit pas attendre et vint inonder leur âme du plus doux des bonheurs.

À neuf heures et demie, la petite église se remplissait de nouveau pour la grand' messe que devait suivre l'administration du sacrement de confirmation. Monseigneur voulut officier lui-même. Nos enfants chantèrent avec beaucoup d'entrain et de souplesse les parties liturgiques, puis des artistes improvisés nous firent entendre le magnifique cantique de Charles Gounod : « Le Ciel a visité la Terre », qu'une clarinette expérimentée accompagnait à ravir, secondée par notre humble Harmonium. Le Sanctus de la Messe Ste-Cécile du même auteur, trouva aussi sa place toute marquée dans cette circonstance et après la Confirmation, un chœur à trois voix exécuta délicieusement un cantique d'Action de grâces à l'Esprit Saint. Pour une fois, l'on se serait cru assisté à quelque solennité dans une cathédrale.

À midi, monsieur et madame E.H. Têtu, qui en toute occasion, prodiguent leur dévouement aux missionnaires de la Rivière-Pentecôte, recevaient à leur table Monseigneur le Préfet Apostolique et tous les Pères.

Vers trois heures, eut lieu la consécration de la paroisse à la Très Sainte Vierge et dans la soirée, vers cinq heures, le steamer « St-Laurent » emportait à Manicouagan, Monseigneur qui, je n'en doute pas, conservera un excellent souvenir de son passage à la Rivière-Pentecôte.

Le dimanche, 26, sous la présidence du R.P. Conan, nos enfants renouvelèrent solennellement les promesses de leur baptême et le lendemain, le R.P. reprenait le chemin des Sept-Îles en compagnie du R.P. Quélo arrivé le matin même sur l'Aiglon.

J.L

(P.58) UNE VISITE NOCTURNE... LE SALUT DU PETIT LABRODORIEN
(Manicouagan 12 juin 1904)

La Révérende Mère Provinciale des Filles de Jésus a pu enfin venir jusqu'à nous. Ce ne fut pas sans peine, je vous assure. Le jeudi, 9 juin, je recevais 2Le la Rivière-Pentecôte une dépêche ainsi conçue: « Mère Provinciale prendra le « King » vendredi à son passage. » Monsieur le curé étant absent, l'émoi du vicaire fut grand à la lecture de ce message. Après des pourparlers à n'en plus finir, il put enfin trouver, faute de mieux un canot assez sur et l'on partit pour la Baie des Anglais, grand port de mer situé à huit milles de Manicouagan, où les steamers quelquefois viennent essayer de faire entendre leur sirène à l'unique habitant de ces lieux. Quatre heures de traversée dans une frêle nacelle!... et l'on attendit l'arrivée du bateau. « Viendra, viendra pas ». Et les pauvres voyageurs accompagnés de quelques personnages qui, à cause de la dépêche, espéraient s'embarquer, durent revenir en se promettant qu'on ne les reprendrait plus. Et, la Révérende Mère, nous ne l'attendions plus qu'au passage du « St-Laurent », dans une huitaine, quant vers une heure après minuit, j'entends frapper à la porte... C'est elle-même et c'était aussi le Père Nonorgue que je reconnus à peine, tant la végétation printanière, si active en ce moment sur la Côte a suspendu à son menton de puissantes racines, mais que la Révérende Mère avait pris le « King », mais le capitaine, pressé par les affaires et par le temps, avait opposé un refus catégorique de s'arrêter Baie des Anglais. Et voilà pourquoi la « barque » légère fuyait rapide sur les flots du St-Laurent, dans la nuit du 11 au 12 juin, délaissa Godbout, pendant que ses passagers goutaient sur les dures pierres qui lui servaient de lest, les douceurs d'un sommeil lent à venir. Et voilà pourquoi aussi, le vicaire de Manicouagan fut réveillé cette nuit-là par bruit bien connu : « toc toc » . Un malade au poste! Levons-nous vite et courons près de lui! Vous savez le reste...

Autre trait à signaler à propos de l'illustre Visiteuse. Comme elle se rendait, le matin, à l'église, un enfant l'aperçoit et l'aborde d'un air investigateur : « c'est bien vous, la Mère Provinciale? » « Oui, mon enfant, c'est bien moi. Vous me voulez? » « Eh bien, bonjour Mère Provinciale » réplique vivement le petit Labradorien en esquissant un large geste et en faisant une révérence. La Révérende Mère qui nous racontait ce trait en riant e bon cœur, a laissé la meilleure impression parmi nous. Espérons qu'elle gardera bon souvenir de sa trop courte visite sur la Côte-Nord. L'œuvre de la Divine Providence lui a confié de ce côté du Fleuve n'est point une œuvre facile, mais c'est une œuvre méritoire au même titre assurément que la persécution vaillamment supportée ans les écoles libres au pays de Bretagne.

L. Garnier

(P.59) 1er août 1901, N°11

LA BONNE STE ANNE A LA RIVIÈRE PENTECÔTE.

Sans porter envie aux sanctuaires si justement renommés de Ste-Anne de Beaupré et de Ste-Anne de la Pointe-au-Père, nous constatons avec grande joie combien nos paroissiens aiment à fréquenter la petite chapelle élevée à la « Bonne Aïeule », au sommet du promontoire qui domine l'embouchure de la Rivière.

Nous avons eu une preuve irrécusable et bien édifiante de leur dévotion, au cours de la fête de la Sainte Patronne de la Province. Très nombreuses ont été les communions ce matin-là, et le dimanche suivant auquel la solennité se trouve renvoyée, une magnifique procession s'est déroulée sur nos quais jusqu'au reposoir splendide qu'avaient préparé nos travailleurs.

De superbes bannières, don généreux récemment reçu de France, embellissaient ce pieux cortège ainsi qu'un dais dont l'effet somptueux attirait tous les regards. La Bonne Ste-Anne remerciera pour nous nos bienfaiteurs dévoués, et j'en suis sûr, elle nous saura gré dans la suite de l'avoir ainsi honorée de notre mieux qu'elle protège notre chantier et nous préserve de tout accident!

(p. 60) MONSEIGNEUR BLANCHE À SEPT-ÎLES.

Le mercredi, 15 juin, Monseigneur débarqué dans l'obscurité et sous une pluie battante, à dix heures du soir, se rendait le lendemain matin à Moisie avec le RP Hesry de la Rivière-au-Tonnerre, pendant que le R.P. Colin lui, ouvrait la mission aux Sept-Îles. Dire avec quel intérêt grandissant ces exercices furent suivis – et raconter tout le bien accompli, serait vouloir pénétrer les mystères du cœur et les pieux sentiment^l qui l'ont remué à la parole si nette, si entraînante et si persuasive du prédicateur. Ces trois jours de retraite ont passé comme des journées de bonheur où le temps ne compte plus.

Le samedi soir, encore sous l'heureuse impression qu'il rapportait de Moisie, Monseigneur faisait son entrée solennelle dans notre place. Réception sous les larges pylônes d'un arc de triomphe, discours de bienvenue défilé grandiose avec une garde d'honneur entre deux haies de sapins qui donnaient grand air à notre rue de sable; m rien ne fut oublié pour marquer à Monseigneur le respect que lui porte notre population. Du reste, ne fallait-il pas bien le dédommager de l'inclémence du ciel qui, toute l'après-midi, brumeux et glacial, lui déroba les charmes de la longue route de Moisie à Sept-Îles, où, échelonnés de mille en mille, les campements pour la pêche à saumon sont dans leur pleine activité. Rien de ce coup d'œil ravissant à cette saison sur les falaises couvertes de bouleaux au feuillage si frais dans le ton noir des épicéas, ni sur les grandes lies au large, ni sur la vaste ceinture qui forme la Baie. Aussi, la poudre parla-t-elle plus fort au bout des fusils et de puissants vivats lui firent écho.

Mais la note pittoresque était donnée par nos bons Indiens en tête desquels se tenait un capitaine qui n'imposait point à ses hommes la rectitude des lignes ni la simultanéité des feux de salve. À côté du presbytère un chœur de jeunes filles soutenu par les accords de l'Harmonium saluait Monseigneur comme l'envoyé du Bon Dieu parmi nous, pendant que la cloche tintait joyeusement dans son clocher de zinc. Et Monseigneur touché de toutes ces attentions remercia avec cœur la foule en la congédiant jusqu'au lendemain.

À la grand'messe, en effet, notre église ne pouvait suffire. Quarante confirmants, dont vingt-deux de la première Communion. Jamais Sept-Îles n'avait vu un pareil nombre. Et les parents qui avaient été si émus par les exercices de la retraite pratiqués pour la première fois, ressentirent leur joie se renouveler à la parole élevée en même temps que paternelle de Monseigneur expliquant la grandeur du sacrement qu'il allait conférer et par la beauté du spectacle.

(P. 61) Le soir, ces fêtes avaient leur couronnement dans cette imposante et magnifique procession réparatrice du Très Saint Sacrement où bien des larmes coulèrent, je l'ai su depuis.

Pendant l'après-midi, tous les instants ont leur emploi dans une tournée pastorale. Monseigneur tint à rendre la visite des Indiens à leur église et nous avons été émerveillés de l'accueil qu'ils ont su lui faire malgré l'absence de leurs Pères. Rangés en tirailleurs le long du trottoir, ils demandent d'abord la bénédiction, et à genoux sur notre passage, ils y répondent par les plus vibrantes détonations; puis, dans leur chapelle toute transformée par les tapis et les banderoles suspendues à la voûte, on entonne le Magnificat. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre alternent les versets en leur langue montagnaise. Le coup d'œil sur ces figures bronzées et impassibles, sur ces costumes bizarres, dont quelques-uns très élégants, est plein d'intérêt; les yeux surtout ont à jouir. Il est vrai, Monseigneur veut leur adresser la parole. Comme pour les relations diplomatiques dans les lointaines contrées il a recours à un interprète et il leur dit tout l'intérêt qu'il leur porte, les vœux qu'il forme pour une chasse plus abondante, l'espoir de leur donner lui-même, plus tard la confirmation dans leur chapelle... J'ai cru un moment que le truchement trichait un peu, ne disait pas tout; on m'a expliqué que la langue montagnaise est très synthétique et que là aussi, « beaucoup de choses se disent en peu de mots » ...

Le lendemain, les vénérés missionnaires partaient pour Pentecôte, emportés par le joli yacht de Monsieur Côté, jouissant cette fois de tout le panorama des Sept-Îles, ensoleillées des rayons du matin et nos paroissiens les regardaient s'en aller, la joie dans le cœur avec ce léger serrement que l'on éprouve à la séparation de personnes qui ont fait du bien à notre âme.

P. Brochard

UNE SÉANCE DE PRESTIDIGITATION AU LABRADOR CANADIEN

Nous descendîmes tous la côte, ce soir-là et à l'heure fixée, monsieur le vicaire et les Religieuses se trouvaient au rendez-vous, ainsi que toute la population de Manicouagan... Pensez donc! Le RP B... allait exécuter des tours de...magie! et pendant presque deux heures, émerveiller, charmer et tromper les yeux les plus vigilants, grâce à l'agilité de ses doigts et, disons-le aussi, grâce à son éloquence toute de circonstance.

(P. 62) Deux cents personnes avaient répondu à notre invitation et se pressaient dans notre « salle de séance ». Pauvre salle, croyez-le où n'abondent point les décors fastueux et ont les plus beaux ornements sont les cinquante enfants qui y apprennent chaque jour les premiers éléments de la langue française; salle basse, éclairée par trois lampes à pétrole en guise de lustres étincelants et d'électricité.

Cependant, l'opérateur est à son poste et tous les yeux sont fixés de son côté dans une anxieuse attente.

« Mes chers amis », commença-t-il, « je vous remercie d'être venus en aussi grand nombre à notre réunion. J'aurai le plaisir de faire devant vous quelques tours de prestidigitation. Ce mot est peut-être savant pour vous. Je pourrais le remplacer par le mot « magie », mais n'allez pas me mettre au nombre des magiciens ! Tout le secret de mes tours est au bout de mes doigts et dans mes mains. Quelques-uns prétendront que les larges manches de ma soutane sont aussi de la partie. Qu'ils les examinent à leur aise. »

Et après ce petit préambule indispensable que je résume, les tours succédèrent aux tours, tous plus applaudis les uns que les autres.

Tout d'abord, un gros dé carré fut présenté au public ainsi qu'un beau chapeau de cérémonie. Quel tube, messieurs ! « Je connais deux moyens de faire passer ce dé dans le chapeau » dit l'opérateur. Le premier bien simple, consiste à le prendre à la main et à l'y déposer délicatement, comme vous voyez. Le second... Qui aurait pu le prévoir ? Une assiette fut placée au-dessus de l'ouverture du chapeau et le dé, sur l'assiette. Il était bien dessus, tous le constatèrent. Et... au coup de trois, il avait sous l'influence de la baguette magique que l'opérateur tenait dans ses mains, passé dans le chapeau, au travers de l'assiette sans faire la moindre trouée dans celle-ci ?... Comment ? Mystère !

Des explications nombreuses ont été données. Personne n'a encore deviné à l'heure où j'écris ces lignes.

Ne nous laissons pas distraire. L'artiste montre déjà un foulard au public ; il le presse entre ses doigts, fortement et il le change ainsi en un œuf de belle forme !

« Et maintenant, regardez ! C'est le tour merveilleux de la cage... » Un joli petit oiseau prend ses ébats à l'intérieur. Elle est recouverte d'une étoffe quelconque. Un enfant, le plus loustic du groupe, s'il vous plaît, la prend et la tient par les coins. Un geste rapide ! L'étoffe est enlevée et au grand ébahissement de tous, surtout de l'enfant qui reste tout ahuri, la cage a disparu. Cette opération s'appelle, paraît-il « un voyage à travers l'inconnu ». Je ne m'ingénierai pas à lui trouver une autre dénomination n'ayant pu suivre du tout la cage dans sa mystérieuse pérégrination.

Mais, laissons l'idéal et entreprenons des travaux pratiques utiles... Voyez donc !... « Trois foulards du rouge le plus vif, entre par l'une des extrémités d'un rouleau de papier dont tous ont préalablement aperçu la blancheur immaculée, sortent par l'autre, transformés en magnifiques mouchoirs bleus ! Enfoncés, les peintres et plus n'est besoin de leurs pinceaux et de leur peinture !

De même, trois bandes de papier, toutes minces et tous ont l'avantage de toucher les mains du prestidigitateur, et un après, à leur place, des drapeaux tricolores apparaissent innombrables. Il y en avait pour décorer tous les chapeaux et toutes les poitrines... Vive la

France! n'est-ce pas, dont le doux souvenir vient naturellement à l'esprit de l'exilé à la vue des trois couleurs, si minuscule qu'elles soient!

Les ménagères présentes à la veillée m'en voudraient de mentionner la cuisson extraordinaire d'une omelette soufflée comme celle de madame Foulard, au Mont-St Michel...Un œuf est cassé et tombe au fond du chapeau magique lequel fait quelques tours au-dessus d'une bougie allumée, avec une promptitude!... C'est fait! L'omelette à point et excellente, au dire des enfants qui la goûtèrent. Certains prétendirent qu'elle avait auparavant passé par la poêle de S: St Lydie. Allons donc! J'ajouterai, pour être exact que l'omelette n'avait pas terni le fond du chapeau ni des rouleaux de ruban de toutes couleurs et longs à n'en plus finir qui se déployaient, se déployaient des cris de stupéfaction partaient de tous les coins de la salle.

Mais voici une bien autre merveille. « Une poule» (C'est le nom, m'a dit l'opérateur lui-même, de ce bipède phénoménal) une poule enfouie dans un sac vide, je vous l'assure. Je l'ai constaté, pond un, deux, trois, jusqu'à dix et douze œufs de suite.

(P.63) Quelle fécondité, mes amis, par cette dure saison! Le lendemain, un enfant déclara l'avoir vue (le malin) la poule « invisible » .

L'attention fut distraite de la poule pourtant curieuse par le cri: « Des fleurs! Des fleurs! » En effet, un mouchoir enroulé entre les mains de l'opérateur se métamorphosait peu à peu en un magnifique bouquet de fleurs rosés. « Oh, ma chère! Les belles fleurs pour ton chapeau et le mien » . Je citerai aussi, pour mémoire, une fabrication de bonbons succulents avec de la vulgaire sciure de bois. Ce moyen économique de (poli) satisfaire les palais enfantins a été essayé par un écolier, mais, d'après mes renseignements que je crois puisés à bonne source, sans le moindre succès.

(P. 64) Et enfin, je rappellerai encore deux opérations qui m'ont particulièrement intéressé. Une clef véritable ne fut-elle pas introduite dans un petit pain, cuit le jour même par le boulanger de la place, d'une façon plus que prodigieuse.

«Voici deux petits pains, mon ami » , avait suggéré l'artiste. « Faites votre choix. Cette clef que vous voyez va se trouver dans le pain qui vous plaira». Et quand l'enfant eut désigné le pain, on l'ouvrit. Il contenait la clef... J'ai demandé depuis si le boulanger n'avait pas été du complot. Il m'a juré ses grands dieux que les pains étaient sortis de son four, absolument semblables aux autres. Soyons satisfaits et attendons à plus tard à sonder cette énigme étrange.

Terminons par le tour qui m'a le plus impressionné. Est-ce l'effet de la poudre? Peut-être, j'ai horreur du fusil.... Une montre, celle d'un assistant, fut déposée dans un coffret que l'on ferma à clef au su et au vu de tous « Je prie l'un de vous», commanda alors l'opérateur, « de se placer au milieu de la salle avec l'arme que voici. De là, il va viser le milieu de cet écran que je tiendrai moi-même à la main. Un... deux... trois... Tirez. Bien visé!

Je le crois bien! Immédiatement une ouverture se pratiquait au beau milieu de l'écran. Un objet imprécis d'abord, sembla, à travers la fumée, faire demi-tour à droite... C'était la montre elle-même; la montre que tous croyaient encore dans le coffret.

J'en oublie et des meilleurs. Mais la mémoire la mieux ornée ne pourrait les retenir tous. Heureux serais-je si j'ai pu donner une idée de la vision splendide dont j'ai été le témoin enthousiasme « Je ne dirai pas les réflexions entendues au cours de cette veillée mémorable : « Comme il est smatte» (habile et prompt) . « Ça c'est smatte! » « Oh, des fleurs, les belles fleurs».

«Tiens! Il n'y a plus de cage » . « Comme on se distrait mieux ici qu'autour d'une bouteille de whiskey». « Elles sont rares les veillées de ce genre sur la Côte-Nord » . Etc, et...

Charmante veillée en effet, où le bon rire gaulois trouva sa bonne part, joyeusement terminée par une danse sauvage fort réussie et par une danse d'un autre genre, une danse de guignols qu'accompagnait un graphophone dernier modèle. La Chanson du « Petit Grégoire » fut aussi interprétée avec les gestes convenables par... une marionnette! Oh, Botrel! Si tu avais été là!

Soirée utile surtout. Mètre unique but était de trouver quelques ressources pour commencer la voûte de notre pauvre église. Pussions-nous bientôt, grâce aux âmes généreuses qui voudront bien s'intéresser à notre œuvre, donner à Nôtre-Seigneur un abri meilleur, suffisamment chaud pour les hivers rigoureux et surtout plus digne de Lui.

(P.65) LA FÊTE-DIEU AU LABRADOR

«Et nous aussi, nous avons essayé de préparer au Dieu caché de l'Eucharistie une fête le moins possible indigne de Lui! – La veille, les pessimistes, ces êtres aux sombres pensées, ne manquèrent pas, comme toujours, de ralentir l'élan d'une population généreuse et chrétienne qui ne vit point encore de « Fête-Dieu » dans la « place » . – La pluie tombera demain! le vent souffle du nord-est, je gagerais, je ferais même serment, ajoutait un autre, que la procession ne pourrait pas sortir. Quelqu'un ne disait-il pas que rarement le soleil paraissait radieux au jour de la fête du Roi de la Création!

Cependant, sur la Côte, quelques bras vigoureux creusaient le sol et disposaient avec symétrie, suivant les ordres exprès du chef bien connu, les sapins apportés du bois. Les bavards et les prophètes ne font point avancer la besogne; vivent les travailleurs! Ils étaient en petit nombre: ils firent des prodiges! Une longue côte, impraticable jusqu'alors, est montée maintenant sans fatigue par les essoufflés; le travail essentiel des reposoirs fut achevé.

(1) – À cause de l'abondance des matières, cet article n'avait pu être inséré dans les précédents numéros.

(p 66) Le dimanche, hélas, le temps, plus gris et plus sombre que la veille, semblait vouloir le triomphe des prophètes de malheur. Mais « les prières des Pères furent puissantes ». Et quand l'astre du jour eut atteint le milieu de sa course, tous les nuages se dissipèrent aux quatre coins de l'horizon. C'était un spectacle bien nouveau pour nous de voir notre petite cité de dimanche de la Fête Dieu. Cent étendards variés, oriflammes et drapeaux flottaient au vent, mariant de ravissante façon leurs voyantes couleurs. Le drapeau de la France figurait à côté du drapeau de l'Angleterre, et, bien loin de Combes et des ennemis de Jésus-Christ, ils me semblaient, dans les frémissements de leurs plis ondoyants, dire: « Vive la Liberté! »

Dans l'après-midi donc la petite procession descendit pieusement la côte pour se rendre à la dernière maison de la « place » où avait été dressé l'un des deux reposoirs.

Ne parlons point des longues théories de jeunes filles et d'enfants, ni des milliers d'étrangers accourus à la fête. D'où seraient-ils venus?

Mais, toutes les jeunes filles étaient vêtues de blanc et portaient tour à tour une statue de la Vierge que des mains ingénieuses avaient dressée sur un brancard artistement décoré. Plusieurs garçons portaient de magnifiques costumes, et ce petit groupe de frais bambins suivant le petit Jésus chargé de sa croix et couronné d'épines, rappelait à s'y méprendre les ravissantes processions organisées par le Père B... aux fêtes de la Ste-Enfance, dans les bosquets de l'École St-Jean. Le dais, porté par quatre de nos hommes les plus méritants, était suivi par tous nos travailleurs, hommes et femmes.

C'était bien la fête si touchante du Dieu de l'Eucharistie que les catholiques aiment à célébrer chaque année à pareille époque. Ce jour-là, « ce Dieu redoutable va se reposer sous des tîntes de lin, sous des arches de feuillages. » Il reçoit les hommages et les louanges des enfants, des humbles et des pauvres.-dont il bénit des demeures. Les grands que l'orgueil, la passion ou l'ignorance n'ont point égarés, s'associent de grand cœur à son triomphe. C'est la fête de tous « la fête du nouveau-né qui tend ses bras au Jésus de la montagne, de l'enfant qui ne se sent plus de joie sous ses vêtements de fête qu'il ne revêt qu'en ce beau jour; c'est la fête de l'homme mûr qui éprouve le besoin d'adresser à Dieu une plus fervente prière, du vieillard enfin qui penché vers la tombe se sent tout à coup délivré de ses craintes en présence de son Dieu. » Mais aussi c'est la fête du catholique seulement qui n'a point oublié la parole du divin Maître: « Je suis le pain de vie descendu du ciel pour vous, et ce pain sera votre nourriture jusqu'à la fin des siècles. »

L. Garnier

Nous apprenons avec plaisir la venue sur la Côte-Nord du R.P. G Blondel, en qualité de curé de Natashquan. – la retraite des Missionnaires du Golfe aura lieu aux Sept-Îles. –

(p 67) CHRONIQUE PENTECOSTIENNE

Joyeux Excursionnistes; – Soirée récréative; Aimables Visiteurs;

Vers le progrès

Le samedi 6 août, une jolie goélette portant pavillon français, apparaissait de bon matin en face de notre promontoire. Annoncée dès l'avant-veille par un télégramme daté des Sept-Îles, nous l'attendions dans l'impatience bien naturelle de revoir les six confrères professeurs au Collège de Caraquet, qui l'avaient fêtés à destination de la Côte-Nord.

La brise était favorable : aussi le vaisseau se présenta sans tarder pour prendre l'entrée de la Rivière. Au même moment, une fanfare imprévue fit retentir sur le pont l'hymne national français. Aussitôt nos bons paroissiens se précipitent sur leurs armes... Des salves répondirent de toutes parts, pendant que chaque maison pavoisait aux trois couleurs. L'arrivée fut enthousiaste et, au débarcadère nous serrâmes chaleureusement la main des intrépides excursionnistes qui avaient eu la pensée hardie autant que délicate de faire cet aventureux voyage pour venir nous visiter.

Le lendemain dimanche, grâce au concours de ces aimables confrères, la petite Église de Pentecôte revit l'un des jours de ses plus belles solennités. Le R. P. Quélo qui avait accompagné les excursionnistes depuis Sept-Îles, voulut bien officier à la Grand' Messe; les R.R. P.P. Renac et Le Strat fièrent fonction de diacre et de sous-diacre, et le R.P. **Hesry** donna le sermon. Au jubé les R.R. P.P. de la Cotardière, Colard et Courtois, auxquels s'adjoignirent les Missionnaires du lieu, prirent à tâche de faire entendre des chants magnifiques et goûter de la musique délicieuse.

Le jour suivant fut consacré à la visite du chantier et des paysages ravissants qui entourent la petite cité. A l'encontre des Sept-Îles où l'on ne voit que la grève immense bordée invariablement d'épinettes, Pentecôte offre au touriste les aspects les plus variés : rochers abrupts battus constamment par les vagues, vallées verdoyantes ombragées de bouleaux et de trembles au feuillage léger et bruissant, ruisseaux limpides coulant nonchalamment sur un doux lit de sable, torrents impétueux formant des cascades sans nombre, panorama splendides, embrassant un horizon merveilleux limité seulement par l'immensité de la mer toujours agitée et celle de la forêt toujours silencieuse. Pentecôte a tout cela, et c'est ce qui en fait l'un des sites les plus pittoresques des bords du St-Laurent. S'est aussi ce qui fait naître de sincères regrets, n'est-ce pas, chers Confrères de 'Caraquet, lorsqu'il faut s'arracher aux charmes reposants et insoupçonnés de cette côte Labradorienne...

Le mardi 9 au matin, l'Espérance remettait à la voile par bon vent d; nord-est au son d'une marche entraînante que couronne la « Marseillaise » , pendant que, sur le rivage, les salves d'adieux retentissaient et que les pavillons transmettaient le dernier « au revoir » .

(P. 68) 11 août – Après la visite des Confrères de Caraquet, une autre joie était réservée, celle d'une « Soirée de Prestidigitation » donnée par l'incomparable Père Brézel, missionnaire à Manicouagan. – Pour la circonstance, la Compagnie d'Exploitation voulut mettre aimablement à notre disposition une salle immense dans l'une de ses constructions nouvelles. Des bancs, une estrade, y furent dressés en un clin des chants, des chœurs, des monologues furent préparée avec goût à l'heure dite, 150 personnes assiégeaient la porte d'entrée.

Inutile d'essayer de rendre compte de l'enthousiasme extraordinaire que l'habile magicien sut exciter chez tous les spectateurs : trois heures durant, ses tours de plus en plus merveilleux prirent en défaut la vigilance des yeux les plus attentifs, et, pendant trois heures, les applaudissements et les rires témoignèrent de leur incompréhensible succès. – Entre temps, les chansonnettes vinrent reposer nos yeux et charmer nos oreilles. Toutes aussi eurent le meilleur accueil de l'auditoire. Cependant, une sympathie plus chaleureuse il me semble fut accordée au groupe enfantin qui interpréta si gentiment le « Mariage d'oiseaux », – à la gracieuse soliste qui nous fit le « Vœu à St-Yves », – et aux jeunes artistes exécutèrent avec tant de grâce, au son des grelots indispensables, le joli duo des « Brésiliennes » et le chœur si mélodieux et si entraînant des « Montagnards ».

Un chant en anglais, « At Noontide », trouva particulièrement faveur auprès de Mme Wilkinson et des administrateurs de la Compagnie qui avaient bien voulu honorer de leur présence cette soirée récréative.

Ce fut en un mot un régal pour les yeux et pour les oreilles que cette charmante séance destinée à venir en aide à la construction du nouveau presbytère, et, tous les heureux spectateurs n'ont eu qu'un regret, celui d'être privés, par le retour trop brusque du bateau, d'une seconde soirée dont l'aimable magicien eût voulu nous gratifier.

12-17 août – Depuis son départ, nous avons eu le plaisir de posséder pendant quelques jours le R.P. Brochard, ex-missionnaire des Sept-Îles, qui s'en va demander à la Nouvelle-Écosse un climat moins rigoureux; – le R.P. Quélo, tout nouvellement promu professeur de philosophie au Séminaire de Rimouski.

Dans le même temps, nous avons eu l'avantage de voir à Pentecôte, M le Député - Ministre Gobeil, du département des Travaux publics, en tournée d'inspection dans le Golfe. – M. Taylor président des Actionnaires de la Compagnie de Pulpe, qui a bien voulu nous redire sa satisfaction personnelle et nous donner une nouvelle preuve de la bienveillance de la Cie à notre égard, en nous offrant une bonne partie du bois nécessaire à la construction du nouveau presbytère.

Le 17 août, – fête du Vénérable Père Eudes, l'arrivée du yacht L' « Aiglon » augmentera notre joie en nous procurant l'aimable visite du R.P. Coran et du R.P. Divet son nouveau collaborateur aux Sept-Îles.

(p 69)

TABLE DES MATIERES

1ère année

No 1 Octobre 1903

Aux Révérends Pères de la Préfecture, à ceux des Amériques, à ceux de France et d'Europe; – À travers la préfecture : l'arrivée à la Rivière-Pentecôte (J. Laize) ; – À Natashquan!... (A. Divet) .

No 2 Novembre

Lettre d'approbation du Révérend Père Préfet Apostolique; – À travers la préfecture; À la Pointe-aux-Esquimaux (A Pottier) ; – À la Rivière-au-Tonnerre, (C Hery) ; – Manicouagan, les Outardes, (L Garnier) ; -Par fil spécial; – Accueil fait à l'« Écho». –

No 3. Décembre

Première visite préfectorale des Très Révérend Père Elancé sur la Côte-Nord (J. Laize) ; – À travers la Préfecture: Une grâce de St-Antoine aux Sept-Îles, (P. Brochard) ; – Une alarme à Manicouagan (L. Garnier)

No 4 Janvier 1904

À nos chers abonnés, (la Rédaction) ; – À travers la Préfecture : Noël à la Rivière-Pentecôte, (J. Laize) ; – À Natashquan, (A. Divet) ; - Coup d'oeil sur le Canada nord-est.-

No. 5 – Février. –

Vœux à l'«Écho Labradorien » , poésie (J Hoellard) ; – Les habitants de la Côte-Nord, (abbé V Huard) ; – Carte

No 6 – Mars

La Fête de Famille, (Y Laize) ; – Mission d'hiver (L. Garnier) ; -Chronique de la Pointe-aux-Esquimaux (Pottier)

No. 7 – Avril

Conférence..., – Rivière-Pentecôte, (Y Laize) ; – Un funiculaire sur la Côte-Nord, (L. Garnier)

No. 8 – mai

Chronique Pentecôtienne, (Y. Laize) ; – Une visite à Mingan (Y. Gallix) Le « King Edward» aux Sept-Îles, (Brochard) Aux Fourches.... (L. Garnier)

No. 9 – Juin

Visite Préfectorale et Confirmation; – Pour la « Bonne Ste-Anne» (J. Dréan) ; – Natashquan : un enterrement, quatre morts... (A. Divet) ; – À Travers la Préfecture; – Aux Fourches! suite et fin, (L. Garnier)

No. 10 – Juillet

Visite Préfectorale à Anticosti, Magpie, etc., Chronique Pentecôtienne (Y. Laize) ;
Salut du petit Labradorien (L. Garnier)

No. 11 Août

La « Bonne Ste-Anne» à la Rivière Pentecôte; – Mgr. Blanche aux Sept-Îles (P. Brochard) ; – Une séance de prestidigitation. –

No. 12 – Septembre (ut vides)
Imprimerie de la Rivière Pentecôte

Le soir, un salut solennel du Très St-Sacrement fut donné pendant lequel la magnifique voix de basse du R. P. Divet fit retentir l'expressif « Tantum Ergo » de Haendel; puis, le lendemain, au passage du St-Laurent, nos sympathiques visiteurs se rembarquaient pour les Sept-Îles où l'approche du dimanche les réclamaient impérieusement.

Enfin, en terminant, cette longue chronique, qu'on me laisse signaler les nouveaux élans de notre petite cité vers le progrès. Depuis un mois, un large quai se construit à l'entrée de la Rivière, et en ce moment, une drague monumentale, tout récemment arrivée, escortée de ses chalands et de son remorqueur, prépare un chenal plus profond et plus sûr pour faciliter l'accès de navires.

N'est-ce pas le développement et la prospérité qui s'affirment de plus en plus pour notre chantier déjà en si bonne renommée?

J. Laize

DERNIERES NOUVELLES

Nous recevons de Caraquet la lettre suivante datée du 13 avril

Bien chers Confrères. – Je viens vous remercier, au nom de tous les voyageurs de l'accueil si fraternel que nous avons trouvé à la Rivière Pentecôte. Soyez certains que nous sommes revenus tous enchantés de notre voyage, y compris les braves gens qui formaient notre équipage. Notre retour à Caraquet s'est effectué dans les meilleures conditions possible. Partis le mardi vers 8 hre 1/2 du matin, par un bon vent de nord, nous avons trouvé vers une grosse brise du nord-ouest qui nous a fait descendre le St-Laurent avec deux ris dans la grande voile et un dans la misaine. Le mercredi matin, à 7h3ures, nous sortions du Fleuve, et, jeudi matin à nous jetions l'ancre à Caraquet.

Les Confrères ont paru très intéressés aux différents récits des voyageurs, et, je ne doute pas que notre expédition ait pour résultat de diminuer les appréhensions de quelques-uns au sujet de nos missionnaires Labradoriennes.

De nouveau, Chers Confrères, merci au nom de tous et « oremus pro invium »
te

C. de la Cotardière, ptre Eud.

À NOS CHERS ABONNÉS ET AMIS

Le petit « Écho du Labrador Canadien » achève, avec ce numéro, sa première année d'existence. Un merci bien reconnaissant à tous ses nombreux et fidèle amis qui ont pendant tout ce temps, entretenu sa vie chétive et son courage. Qu'ils lui conservent encore leurs précieuses et le faible « Écho » grandira! –

(P. 71)

BULLETIN D'ABONNEMENT 2e année

Je déclare prendre Abonnement à la 2ième année

de l'«Écho du Labrador Canadien»

Ci-joint la somme de _____ pour solde

_____ à _____ le _____ Septembre 1904

Signature _____

N.B.- Prière de remplir cette feuille et de la retourner au plus vite avec le montant, aux R.R. P. P. Missionnaires, Rivière-Pentecôte, P.Q. Canada Prière aux abonnés d'Europe de vouloir bien se servir du mandat-poste international et de le faire adresser comme suit :

Payable par le bureau de Québec, Canada, au R.P. Laize, Mission

à Rivière-Pentecôte, P.Q. la somme de..... etc.....

L'«Écho», contribuant pour sa petite part à trouver des fonds pour la contribution absolument nécessaire du presbytère de Pentecôte, implore en même temps la générosité de ses nombreux amis et leur demande de vouloir bien joindre une petite obole à la souscription de leur abonnement,

Dieu récompensera au centuple!

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir er.cor, pour la dernière fois,
Ce soleil palissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais ...

L'«Écho», notre cher nourrisson labradorien entre donc avec ce numéro, dans sa deuxième année. Qui l'eut dit? Qui l'eut crû?...

Il naquit bien chétif l'an dernier, et nous nous demandions anxieusement si, loin de lui être favorable, l'on n'aurait pas plutôt un sourire de dédain pour ce pauvre à l'aspect si miséreux. Il n'en fut rien, grâce à Dieu! La Préfecture, étonnée et fière, applaudit unanime à ses premiers bégayement; bientôt sa faible voix se répercutant de montagne en montagne retentit plus forte sur tout le sol canadien, d'où le vent de la fortune l'a transmise de plus en plus vibrante, à tous les échos des Amériques et de la vieille Europe.

Ce furent dès lors quatre-vingts petits courriers qui partirent chaque mois pour tous les pays du monde, porter à nos confrères, amis et bienfaiteurs les nouvelles de nos humbles missions. On remarqua sans doute l'humeur toujours enjouée qu'ils manifestèrent, heureux de n'avoir à présenter que des récits consolants et des aperçus pleins d'espérance touchant notre Côte si ignorée. Pourtant, quelques lecteurs ont pu soupçonner déjà que ces émissaires du joyeux « Écho » avaient peine à dissimuler parfois quelques sujets de souffrance et d'inquiétude pour les missionnaires labradoriens. Oui, il en est qui nous navrent le cœur; la pauvreté de nos églises surtout et le manque de ressources pour les rendre convenables et les fournir des choses les plus nécessaires, nous causent la plus vive peine. Le Très Révérend Père Préfet Apostolique a déjà fait appel à la charité publique, en leur faveur. Quelques âmes dévouées y ont répondu. Mais nous ne saurions trop insister : tant les besoins sont grands; aussi, nos chers abonnés ne nous en voudront pas de leur faire entendre plus loin un nouveau cri de désolation que leur adresse l'un de nos confrères pour solliciter leur générosité. L'«Écho» se fait un devoir de le transmettre comme il se fera un plaisir de faire parvenir les aumônes qui pourront lui être adressées à cette fin.

Puisse-t-il pendant cette seconde année, avoir fréquemment à signaler dans nos divers postes, des améliorations notables à cet égard, dues à la charité de tous, que nous implorons très instamment, en même temps qu'il aura la joie de proclamer la reconnaissance des missionnaires de la Préfecture du Golfe St-Laurent,

Prière à ceux qui le désireraient, de s'abonner sans retard à la deuxième année de l'«Écho», parce que, en raison de son tirage restreint, les numéros parus ne pourront être envoyés à ceux qui s'abonnent dans la suite.

VERS LES COEURS GÉNÉREUX

Y a-t'il, de par le monde, une Église aussi pauvre que la nôtre? Peut-être dans quelque coin reculé de la Chine, du vaste empire de l'Inde ou de l'Afrique, les missionnaires n'ont-ils pas pu mieux faire que nous!

Assurément, elles sont en tout petit nombre, les églises catholiques qui présentent un dénuement aussi complet que notre petite chapelle de bois. De plus, le froid rigoureux qui va bientôt sévir et l'état plus que précaire de nos finances me donnent le droit, s'ils ne me font pas un devoir, d'adresser un chaleureux appel à la charité des lecteurs de l'«Écho».

Ils sont peu nombreux encore, mais la voix de l'«Écho» répercute au loin et rien n'est beau, ici dans la forêt où l'on admire si bien les merveilles de la nature, comme de l'entendre encore, quelques minutes après le dernier sifflement du moulina appelant les travailleurs à la besogne, redire bien loin que l'heure du repos a cessé.

La voix de l'«Écho du Labrador Canadien» sera plus puissante encore! Elle résonnera vivement au cœur de tous ses lecteurs; elle résonnera plus doucement mais non moins pressante au cœur de leurs parents et de leurs amis et suggérera à tous l'idée généreuse de venir en aide aux missionnaires les moins privilégiés de la Côte-Nord du St-Laurent.

Depuis cinq ans déjà, un moulin à vapeur sciait le bois, au poste retiré que nous habitons; peu à peu quelques familles s'étaient groupées autour, dans l'espoir de trouver des moyens d'existence dans les différentes occupations que créent la coupe des «billots» à l'hiver, dans la forêt, et de leur sciage à la belle saison. Un missionnaire les visitait deux ou trois fois l'an. Mais leur foi et leur piété étaient loin d'être satisfaites.

Un prêtre résidant leur fut accordé il y a deux ans. Sans ressources, avec le seul appui des vingt familles du chantier et de la Compagnie d'entreprise qui promet le bois nécessaire, ce missionnaire zélé, dont le souvenir vivra longtemps parmi nous, entreprit la construction d'une chapelle et d'un presbytère. Le presbytère est presque terminé. Construit avec du bois qui n'avait pas assez subi l'heureuse influence du soleil, il est froid, je l'avoue, et je connais une chambre, deux chambres même, qui offraient souvent le matin, l'hiver dernier 15 degrés centigrades au-dessous de zéro, plus une épaisse couche de glace en guise d'eau fraîche à leur heureux possesseurs!

Mais, que dire de l'église? Rien n'est achevé à l'intérieur. Une voûte est nécessaire pour amortir les rigueurs du froid et lui ôter cet aspect de grange qui fait peine à voir! Nous avons pu cependant, y dire la messe, l'hiver dernier, tous les dimanches. Le poêle était allumé dès cinq heures et à dix heures, l'atmosphère était à peine supportable.

(P. 75) Les jours ordinaires, nous étions réduits à célébrer les saints mystères dans la petite sacristie. Là, l'eau et le vin gelaient régulièrement et plusieurs fois nous dûmes avoir recours à la chaleur du poêle pour déglacer le Précieux-Sang.

Allons-nous pouvoir remédier à ces inconvénients l'hiver prochain? Je voudrais l'espérer... Mais, notre caisse compte déjà un déficit de 500 piastres (2 500 francs) et il faudrait une somme au moins équivalente pour mener à bonne fin les travaux indispensables. Hélas! nous ne l'avons pas et ne pouvons l'avoir!

Et voilà pourquoi, le missionnaire se permet d'emprunter la voix de l'«Écho» pour crier bien haut aux âmes charitables de dilater leurs cœurs et de délier leurs bourses pour aider à l'achèvement d'un temple non pas somptueux, mais convenable pour l'hôte divin de nos tabernacles.

Puisse-il être entendu! Une prière sera récitée publiquement chaque dimanche pour les généreux donateurs et les missionnaires se feront une douce obligation d'avoir un souvenir spécial pour eux au Saint Sacrifice chaque matin.

L.Garnier

N.B: Adresser les offrandes aux Missionnaires de Manicouagan, P.Q. Canada, ou à L'«Écho». Pour l'Europe, envoyer un mandat international payable par le bureau de Québec.

CHASSE AUX NOUVELLES

À son plus grand regret et au nôtre, le Père Supérieur Général, le Père Le Doré, n'a pu venir visiter la Préfecture.

Le Père Brézel de Manicouagan, le Père Pihan de Natashquan, et le Père Robin de la Pointe-aux-Esquimaux sont venus passer quelques jours à la Rivière-Pentecôte,, Le Père F Hesry, de la Rivière-aux-Tonnerre est aussi débarqué pour nous offrir ses salutations. Merci à tous ces aimables confrères de leur bonne visite et de leurs amitiés. Ils ont pu constater les travaux rapides du nouveau presbytère pour la solde duquel nous ne cessons d'implorer aide et secours.

Deux Révérends Pères viennent de prendre un nouveau poste dans la Préfecture; celui de l'Ile d'Anticosti, laissée vacante par le départ de Mgr Ch. Guay. Les Pères Ed. Fravert et Le Strat y ont pris possession le dimanche 11 septembre.

Croira-t-on que dès le 20 septembre la neige est tombée ici en abondance une partie de la journée? L'hiver s'annonce de bonne heure et ne semble pas devoir être moins rigoureux que le dernier.

La pêche dans le Golfe étant presque nulle, les chantiers regorgent de travailleurs.

(P.76) CE QUE L'ON BOIT ET CE QUE L'ON MANGE AU LABRADOR

1er octobre 1904

Au Labrador, en toute circonstance et pour toute boisson, on sert le thé. Lorsque, dans ce pays on souffre du froid, quand on est fatigué, on prend un bol de thé bien chaud, d'une force « terrible » et tout est dit.

La vigueur et la douce chaleur vitale s'en reviennent à l'instant, incapables de résister à un appel si énergique et qui se renouvelle fréquemment. Quand même l'on cesserait partout ailleurs de boire du thé, je crois que la clientèle de nos pêcheurs suffirait encore à procurer des profits raisonnables aux Chinois de Hong-Kong. Il est vrai que si l'hygiène apprenait que là-bas on boit tant de thé, elle ferait beau tapage, elle qui n'est jamais contente de rien, elle qui trouve en tout matière à gourmander les gens; mais nous ne lui en parlons pas.

On a dit, – pourvu que ceci ne soit pas encore un tour de cette hygiène qui nous poursuit sans cesse –, on a dit que, depuis le sixième jour de la création, la table a tué plus de gens que la guerre. C'est peut-être vrai ailleurs, mais bien peu sur la Côte-Nord, où l'on ne meurt guère que de vieillesse.

Il faut reconnaître que la cuisine y diffère beaucoup de celle des villes. On n'y trouve pas tout ce qu'il faut pour confectionner les menus auxquels les citadins sont habitués. Sans doute, pas un Vatel ne s'y est encore suicidé à cause du retard de la marée, qui est bien ce qui manque le moins en ce pays; mais il y manque bien d'autres choses. Vous partez pour vous établir au Labrador? Faites vos adieux au sanglant rosbif, au tendre bifteck, à la côtelette légère, à l'appétissante cuisse de poulet, à la grasse saucisse, à l'œuf à la coque, à la crème douce! Vous ne verrez de tout cela que loin en loir, en un pays où les races bovine, ovine, porcine, n'ont ainsi que les oiseaux de basse-cour que de très rares représentants.

On ferait donc bien maigre chère sur la Côte, si l'on n'y recourait beaucoup aux conserves de viandes diverses. Et encore ce palliatif n'est pas du goût de tout le monde. Il y a bien les divers gibiers de plumes; outardes, canards, moyacs, etc., mais ce n'est pas une ressource sur laquelle on puisse toujours compter; et sur ce chapitre aussi, il y a des estomacs récalcitrants. L'hiver, on voit plus souvent de la viande fraîche, grâce au lièvre et à la perdrix qui abondent généralement.

(P. 77) Parfois, une chasse plus heureuse, où l'on aura abattu un ours, un caribou, un porc-épic, permettra de varier davantage le menu ordinaire.

C'est durant l'été que le démon de la gourmandise fait le plus d'affaires au Labrador. C'est alors que l'on fait bombance sur toute la Côte-Nord, d'une inimaginable façon; on y est aux noces tous les jours. Cela veut dire que l'on a alors du poisson frais tant que l'on veut. Et la sage et bonne Providence, ayant ainsi arrangé les choses, que les espèces diverses de poisson viennent successivement s'offrir à l'industrie des pêcheurs, il en résulte que, non seulement l'on a à s'occuper de la pêche et de la préparation que d'une sorte de poisson à la fois, mais encore que de mois en mois, ces mets succulents viennent l'un après l'autre former le fond du festin. Cela commence au printemps par le hareng; ensuite vient le saumon et enfin la morue qui reste jusqu'à l'automne, alors que le hareng fait une seconde apparition. Mortels, qui que vous soyez, grands ou petits, riches ou pauvres, si vous n'avez jamais goûté ces délicieux poissons cuits dans les premières heures qui ont suivi leur capture, vous ignorez encore ce que c'est qu'un plat exquis! Si vous en avez déjà fait l'expérience, c'est tant pis; car alors, pendant le reste de vos jours, chaque fois que vous y penserez seulement, l'eau vous en viendra à la bouche.

Voilà les délices gastronomiques que l'on peut savourer au Labrador!

(Abbé J.A.Huard, Labrador et Anticosti, 1897)

À NOS LECTEURS

Grâce à l'obligeance aimable de monsieur l'abbé Huard, le spirituel auteur du livre « Labrador et Anticosti » dont vous venez de lire un extrait, l'«Écho», en faveur surtout de ses abonnés de l'étranger, a le plaisir de vous annoncer qu'il empruntera à ce charmant conteur les notices historiques des divers postes des missionnaires de la Préfecture, qu'il a rédigées soigneusement lors de son voyage sur la Côte en 1895. Ceux d'entre vous qui, malgré cela, seraient désireux de se procurer ce très intéressant volume, sont instamment priés de s'adresser au plus tôt à l'auteur lui-même, à l'archevêché de Québec, car cette édition est près de l'épuisement.

L'ouvrage, grand in-octavo illustré, de plus de 560 pages, imprimé sur beau papier glacé sera envoyé franco en tout pays contre un mandat-poste de \$1.20 ou 6 francs.

Imprimerie de la Rivière-Pentecôte

(P.78) Deuxième Année N° 2, 1er novembre 1904

Abonnements : La Préfecture : \$0.0

Les Amériques : \$1.00

L'Europe: 6 fr.

LES ÉRABLES

Sous les feux empourprés du couchant à l'automne,
Les grands érables roux sont beaux dans les grands bois,
Les grands érables roux sont beaux comme des rois
Qui, devant Dieu leur maître, inclinent leur couronne!

Sous la grise clarté qui tombe des cieux froids,
L'hiver, lorsque la neige en dansant, tourbillonne
Les grands érables blancs, tristes, restent bien droits!

J'aime en toutes saisons, Canadiens, vos érables
Si verdoyants, l'été, l'hiver si vénérables!
Mais, je les aime mieux à l'heure où tout s'endort.

Lorsque l'été s'enfuit et que s'en vient novembre,
Quel plaisir d'admirer, tout là-bas, de sa chambre,
Sur le fond bleu du soir, leur chevelure d'or!

J.Hoellard, Valleyfield,

UN NAVIRE EN DÉTRESSE-TRAVAUX CYCLOPÉENS-USAGES DU PAPIER

Le dimanche 9 octobre, une rumeur étrange se répandait de grand matin dans notre place: le « St-Laurent » est échoué à la Pointe-aux-Anglais. On questionne, on s'enquiert, on regarde et en effet à l'extrême pointe qui s'avance à neuf milles de Pentecôte en remontant le Fleuve, on aperçoit le bâtiment engagé sur la batture d'énormes roches, déjà tristement célèbres sur lesquelles le flot de la mer cherche à le broyer.

Le St-Laurent était le vapeur qui faisait le service de la postée sur notre Côte. Parti de la Rivière Pentecôte la veille à onze heures du soir, c'est sur un télégramme venu de la Pointe-aux-Anglais que le capitaine dirigea son vaisseau vers cet endroit où il n'avait pas coutume d'arrêter. Il voulut, pour faciliter à deux pêcheurs l'embarquement de six barils de morue, s'approcher aussi près que possible du rivage. C'est alors que le vaisseau donna sur la pointe de rochers, brisant son gouvernail et trois palettes de son hélice et resta échoué. Quinze pieds plus au large, et l'écueil était évité. Les passagers très nombreux à bord, ont été accueillis avec empressement dans les maisons de la localité et y ont reçu l'hospitalité la plus bienveillante jusqu'à l'arrivée du steamer « Aberdeen »(?), Mais, la cargaison du St-Laurent qui se composait d'environ six cents barils de morue, se trouve presque complètement perdue, au grand détriment des pêcheurs du bas du Fleuve qui se voient ainsi menacés de la plus grande misère pendant la dure saison.

Le service de la poste est actuellement confié au vapeur King Edward.

Pentecôte, pendant ce mois, a vu se faire de gigantesques travaux tendant à assurer sa prospérité et son avenir.

Tout d'abord, une drague puissante a creusé pendant plus d'un mois l'entrée de sa rivière et son port pour les rendre accessibles aux bateaux à fort tonnage. Dans le même temps, une trentaine d'ouvriers ont construit un magnifique quai long de trois cents pieds, au bas des rochers sur lesquels est située l'église. Ce travail qui fait l'admiration de tous, embellit très utilement le pittoresque petit havre que forme la rivière et fait en sorte que Pentecôte est désormais l'un des meilleurs points de relâche pour les bateaux desservant la Côte-Nord.

Son chantier est aussi de plus en plus fréquenté, grâce aux conditions avantageuses de salaire, de logement et de nourriture que la Compagnie garantit à ses ouvriers. Cet hiver, plus de 200 hommes, venus de tous les points du Labrador et de la Gaspésie, seront employés à l'abattage du bois en forêt.

(p 80) Sept camps sont déjà pourvus; de nouveaux pourront être aménagés, pendant qu'au moulin, une équipe également très nombreuse achève, avant les grands froids, de scier et d'écorcer la provision de troncs d'arbres à ce destinés. Plus de 2 000 cordes de billots ont été ainsi, pendant l'été, coupés à la longueur de deux pieds et présentés aux dents impitoyables des écorceurs. Aujourd'hui, ces jolis rondins bien appropriés forment une montagne énorme attendant les bateaux qui les transporteront à la pulperie.

Car, personne ne l'ignore, tout ce bois sert à faire du papier et Dieu sait si les usages de papier sont maintenant innombrables. À Springfield, une usine fabrique des bouteilles en papier; à Dessau, on fabrique des pantoufles en papier. On produit également un drap très économique en papier pour les billards. On connaît la fameuse maison en papier, bâtie par un Russe à New York. Selon l'architecte, cette maison résistera mieux que celles en pierre aux injures du temps. Enfin, en Norvège, on a élevé une église en papier; le clocher lui-même est en papier. Seules cloches ne sont pas en papier, vous vous en doutiez d'ailleurs!...

SOUVENIRS DE RETRAITE

La retraite des missionnaires du Labrador devait avoir lieu aux Sept-Îles, et le prédicateur était le Très Révérend Père Le Doré lui-même. Profitant des quelques jours de liberté que lui laissaient les retraités ecclésiastiques de Québec et de Chicoutimi, il se faisait un bonheur de visiter la Côte-Nord et de revenir quelques-uns de ses fils, si dispersés par la persécution. Et quelle joie aussi pour les seize missionnaires du Golfe de retrouver leur Père commun, de lui parler, d'écouter ses avis, d'entendre le récit de ses dernières batailles pour la liberté... Pour moi, je n'étais pas encore sorti de ma solitude, et l'espoir de revivre, même trois jours, la vie de famille comme autrefois en France, me remplissait d'une joie bien naturelle au cœur de l'exilé.

Ordre avait été donné aux missionnaires de se trouver aux Sept-Îles pour le 6 ou 7 septembre. C'était pour nous une bien grosse difficulté, aucun bateau ne s'annonçant à l'horizon pour cette époque. Comment faire? Attendre et patienter! C'est ma devise depuis que j'habite les bords du Fleuve.

Comme la bonne Providence veille bien sur toutes choses! Le King Edward, steamer qui amènerait notre Père, ne partait que le 12 de Québec; je le sus par dépêche, et le 10, un yacht de belle apparence, L'Aiglon, pour ne pas le nommer, qui nous apporte de temps à autre les provisions indispensables à la vie de chaque jour, mouillait dans les flots bleus du Manicouagan, tout près de nos quais.

(p 81) « Nous embarquons, cher confrère! N'oublions rien. Surtout emportons l'intéressante valise où sont renfermés tant de mystères pour les non-initiés, comme moi et bien d'autres, aux merveilleux stratagèmes de la prestidigitation». « Il le faut bien, et l'heure semble venue de faire un grand sacrifice de plus; voyez comme les flots sont tachetés de points blancs de mauvais augure! On dirait des nuées de goélands répandus de toutes parts». Le vent en effet, soufflait en tempête et quand L'Aiglon eut étendu sa grande voile, il partit comme une flèche dans la direction du nord.

Si, dans notre siècle de progrès, un peuple veut la guerre, il propose à tous les autres le désarmement et la conciliation. Souvenez-vous des conférences de La Haye. Et moi aussi, voyant la mer furieuse, j'allumai le calumet de paix. Puis, m'asseyant sur le pont du navire, comme je pus, les sièges y faisant complètement défaut, je m'entretins avec de charmants jeunes gens, partis de la Baie des Chaleurs et allant au chantier de la Rivière Pentecôte, mener la rude vie du labeur quotidien dans les bois... Rien n'y fit... La mer grondait toujours. Mon confrère était aux prises avec le mal qu'elle engendre et déclarait catégoriquement que jamais il n'irait jusqu'aux Sept-Îles. « Allons donc», lui répondis-je., « On souffre un instant, mais l'on se remet vite. Prenons les choses gaiment et restons au grand air. Vous voyez bien; ma bonne tenue m'a valu d'en être quitte pour cinq minutes d'humiliation, le temps de saluer les loups-marins et autres monstres aquatiques».Cependant, après une traversée de six heures, nous arrivions à Godbout, la première station de cette Côte inhabitée.

«L'Aiglon », par exception, arrêtait au poste. Le confrère en profita pour faire un tour de grève. Et quelle ne fut pas sa surprise (si du moins il pouvait encore éprouver quelque sentiment, tellement il souffrait) de rencontrer l'un des retraitants, un missionnaire de la Côtes l'aimable et toujours bien renseigné Père Laize qui arrivait de Québec.

Nous apprîmes de lui des nouvelles extraordinaires et en particulier celle-ci : La retraite n'aurait pas lieu. Elle devenait impossible à cause des retards imprévus des bateaux.

La retraite n'aurait pas lieu! Et alors, qu'allions-nous devenir à dix lieues du troupeau qui avait perdu ses pasteurs, sans un seul canot pour le rejoindre?

(À suivre) L.Garnier.

À Moisie : Une trouvaille; – la guerre aux cétacés; le Député de la Côte-Nord.

L'autre semaine, étant de passage à Moisie, joli poste desservi, vous le savez, par nos aimables confrères les Missionnaires de Sept-Îles, j'y prouvai la population tout en émoi. Intrigué par le va-et-vient des uns et des autres, je finis par en demander la cause. La bonne fortune voulut que je m'adresse au mieux renseigné qui me conta le plus complaisamment du monde, dans son langage tout labradorien, le fait du jour et ses mille détails circonstanciels. – « Nous étions deux hommes à faucher du foin sur le « plain » (bord de la grève) , quand mon « associé » (compagnon) qui s'était redressé pour affiler sa faux me dit tout d'un coup. – Regarde donc, Johnny, là-bas au large, c'tte grosse masse qui flotte; on dirait-y pas une carcasse de bateau ou une barge chavirée? « Cré-tu que j'y fais en examinant à mon tour; penses-tu pas qu'est plutôt un marsouin ou un souffleur (sorte de dauphin) à la dérive? – Ah pour le coup, faut aller voir! Allons qu'ri nos canots.– Nous sommes partis, Monsieur, et c'est... une baleine de soixante et seize pieds de long que nous avons ramenée à terre. La voilà sur le « plain »; ils sont là à la travailler! –

Je regarde du côté indiqué et je vois en effet tout un groupe de pêcheurs armés de coutelas et de haches, occupés à dépecer l'énorme bête, pendant que d'autres préparent d'immenses brasiers sous des marmites incommensurables dans lesquelles on fera fondre tout à l'heure la graisse du cétacé pour en retirer l'huile.

Pensez si c'était un événement pour tous ces braves gens! Les baleines ne sont pourtant pas rares dans le grand fleuve, si bien que l'on songe très sérieusement (il faut que je vous le dise) à en faire une pêche désormais régulière. C'est présentement dans la « Baie des Sept-Îles » que le poste d'organisation à cette pêche spéciale a été choisi. Vingt à trente ouvriers travaillent déjà à édifier les premières constructions sur le bord d'une petite anse qu'on a appelée « Thin Cove » ou « Sun Cove », à un mille environ du quai de la Pointe Moire ou de « Clarke City ». La Compagnie d'entreprise de cette pêche veut y employer l'an prochain de 150 à 200 hommes Avis aux baleines, baleineaux et souffleurs; ils n'ont qu'à bien se tenir!... Les gens de la Côte se réjouissent d'avance du résultat espéré, car la pêche à la morue qui est toute leur richesse, n'en sera que meilleure bien loin de diminuer comme ces dernières années, à cause de la trop grande abondance de baleines et de marsouins dans le fleuve.

(P. 83) Enfin, il faut que je vous signale aussi le passage à Sept-Îles de M. le député Jos Girard, rentrant de la Pointe-aux-Esquimaux, accompagné de deux avocats et de plusieurs amis de Chicoutimi.

Vous savez que Sept-Îles possède depuis quelques mois une municipalité et que ses habitants sont par le fait, devenus électeurs.

Monsieur le député les a donc réunis chez monsieur le Dr Ross, gardien du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson et leur a dit son contentement, de voir la population s'accroître de plus en plus et la place prendre de l'importance, Il les a loués d'avoir mené à bonne fin le projet d'érection d'une municipalité et leur a promis plus que jamais, l'appui de son crédit près du gouvernement.

Monsieur le maire Paul-Édouard Vigneault l'a remercié comme il convenait au nom de tous, et chacun s'est montré très satisfait (de cette entrevue) affable et simple avec le député de la Côte-Nord.

Un ami de l'«Écho»

DE TOUT UN PEU

Le Très Révérend Père Préfet Apostolique, profitant d'un voyage du vaisseau « La Canadienne» avec la bienveillante autorisation du Gouvernement, vient de visiter récemment les postes du Bas-Golfe : Natashquan, La Tabatière, St-Augustin et Blanc-Sablon. Il est rentré par l'Ile d'Anticosti et la Côte sud. Il passera l'hiver à Chicoutimi.

Nous apprenons le départ de la Côte-Nord du Révérend Père J. Pihan, missionnaire à Natashquan. Il se rend à la résidence de Rogersville au Nouveau-Brunswick. Le Révérend Père Jauffret, de la même résidence, vient le remplacer à Natashquan.

Sa Majesté le Roi Édouard VII vient de prescrire un jour d'Action de grâce, le jeudi 17 novembre, pour remercier Dieu d'avoir accordé d'abondantes moissons et autres bienfaits durant cette année, au Canada.

Le jeudi 20 octobre, une grande messe a été chantée à 8 hres en l'honneur du Sacré-Cœur. Bon nombre de personnes y assistaient ainsi que tous les enfants de l'école. — Notre nouveau presbytère est avancé: l'extérieur est achevé, le toit est peint, les fenêtres sont placées, mais tout l'intérieur est à faire..., et l'argent à trouver. Nous espérons cependant y passer l'hiver tant bien que mal.-

Le dernier numéro de l'«Écho» a dû parvenir très tard à ses destinataires à cause du naufrage du « St-Laurent». Peut-être qu'au cours de l'hiver, notre petit courrier subira-t-il d'autres retards (qu'on ne nous en veuille pas et que l'on songe aux difficultés du transport de la poste qui, durant ce temps, ne peut s'effectuer qu'au moyen des traîneaux à chiens.

SOUVENIRS DE RETRAITE (suite et fin)

Songez que la route par terre n'est pas plus carrossable qu'une forêt inextricable, accessible seulement aux animaux sauvages qui y ont élu domicile!

Tout en déplorant mon malheur et en me disant que le télégraphe avait été bien méchant de ne pas m'avertir de garder la résidence, je sus par la renommée qu'une barque conduisait chez-nous un agent du Gouvernement précisément employé en ce moment à la construction d'une ligne télégraphique. – Encore un bienfait de la Providence! Je demandais une place à bord et le lendemain j'essayais de rebrousser chemin. Cette fois la mer était calme et le vent contraire! Après mille bordées inutiles nous partîmes à la tombée de la nuit, nous mettre à l'abri dans une baie sûre, à quelques milles seulement du point de départ. . .

(p 85) Nous récitâmes le chapelet en commun, suppliant l'«Étoile de la mer» de nous favoriser le lendemain, puis, les deux voyageurs, le missionnaire et l'homme du Gouvernement s'étendirent de leur mieux au fond de la cale. De la place pour deux, bien juste! Et cependant le matin, je crus m'apercevoir que nous avions été trois à partager la cabine. Les matelots aussi ont droit au repos!...

Les doux Zéphirs, encore impuissants à enfler nos voiles, me procurèrent la faveur de visiter un solitaire qui habite ces lieux ne sachant point encore, paraît-il, s'il est paroissien de la Rivière-Pentecôte ou de Manicouagan! Ce dernier point me rendit circonspect; mais, je lui fis savoir que l'ambition ou la jalousie ne pouvaient naître entre deux paroissiens aux limites si spacieuses, et que je me ferais le plus grand plaisir de lui donner occasion de faire ses Pâques au printemps, si toutefois j'arrivais à temps. Il nous reçut cordialement, nous fit partager son frugal repas. Nous admirâmes sa petite, mais coquette demeure, bien plantée au fond d'une baie rocailleuse où se jouent à mer haute mille saumons de toute taille, avant de remonter la rivière dont notre hôte est le gardien.

La pêche au saumon, sur la côte, appartient au Gouvernement ou à de riches particuliers qui viennent à la belle saison, passer quelques jours à tromper le précieux poisson. « Que diriez-vous, monsieur le gardien, du hardi pêcheur qui vous jouerait le vilain tour de harponner dix-neuf de vos protégés en quelques minutes, pendant votre sommeil? » – Cette histoire que mon compagnon de route jugea à propos de raconter à notre hôte, n'était pas pour lui plaire. Il fallut bien se résigner et mettre un terme à ses vains soupçons : ils auraient pu être téméraires!

Le reste de cette journée intéressante se passa à louvoyer et à suivre les caprices du vent, puis, à visiter les travailleurs de la ligne. Ils étaient au complet et connaient dru dans les épinettes. Cette sortie nous valut sept perdrix magnifiques. Dans l'espace de cinq minutes, et le lendemain un festin de roi au presbytère de la mission. Encore une fois l'employé gouvernemental et le ministre du Culte choquèrent leurs verres... oh! Douce liberté!... Car le vent enfin avait été de notre côté et en deux heures, il nous avait fait faire un parcours de plusieurs lieues.

Quant à mon Confrère, dédaignant ma frêle embarcation, il avait préféré se rendre jusqu'à Pentecôte attendre le steamer « St-Laurent ».

Depuis, j'ai appris qu'il a manqué ce bateau la première fois. – En dernières nouvelles, deux télégrammes mentionnent que le « St-Laurent » a fait naufrage et qu'il est perdu. Grâce à Dieu, tous les passagers, parmi lesquels le P.B..., sont tous sains et saufs. Un autre vapeur est venu les chercher et mon confrère est maintenant à Québec. Que Dieu le ramène au plus tôt. Un mois et demi de solitude et de séparation! C'est dur pour quelqu'un qui a voulu mener la vie de communauté et n'a point fait son apprentissage aux affaires!

Doux et pénibles souvenirs d'une retraite que j'ai voulu réparer à mon retour, hélas! Sans grand succès apparent. Il manquait... le prédicateur et même le directeur!...

L. Garnier

(p 86) CHRONIQUE PENTECOSTIENNE

Jeudi 3 novembre.- Un énorme vapeur mesurant 20 pieds de long et habilement piloté jusqu'à notre nouveau quai, est venu engouffrer dans ses vastes cales environ 120 cordes de bois de pulpe pour les transporter, par voie du Fleuve, jusqu'à l'entrée du Lac Ontario. Il vient de sortir de la rivière, aussi majestueusement qu'il y était entré démontrant ainsi de la façon la plus irrévocable que tous les steamers labradoriens peuvent désormais venir accoster le quai de la Pentecôte.

Jeudi 10 novembre – - C'est sans doute grâce à cet exemple que nous devons aujourd'hui de voir nos vœux exaucer Le vapeur « Havana » remplaçant l'infortune « St-Laurent » reste cloué sur son fatal rocher, vient de franchir la passe et met à quai avec les « malles » plus 100 tonnes de marchandises tant pour la Compagnie que pour les particuliers. Quelle commodité de n'avoir plus à se préoccuper d'une embarcation pour aller prendre le large le moindre colis que le bateau vous apporte!

Vendredi 25 novembre. – Un dernier progrès, et non pas es moindres, est encore à signaler pour notre place : c'est la permanence d'un médecin pendant la saison d'hiver que nous commençons M. le Dr. Danis, français, récemment établi au Sept-Îles, consentit sur demande de M. l'Ingénieur gérant de la Compagnie, à venir résider parmi nous. Il vient d'arriver par le retour du Havana. Plus e doute que les miasmes morbifiques vont s'enfuir au pus tôt loin de nous.

(P. 87) Mission de la Rivière-au-Tonnerre (Rivière-aux-Graines)

Je viens de passer quatre jours dans notre desserte qui porte le nom de Rivière-aux-Graines ou encore Petite Rivière.

Elle est bien petite en effet cette rivière. C'est plutôt un ruisseau qui arrive à la mer par un étroit chenal; une barge y passe tout juste, encore faut-il que la marée ne soit pas trop basse.

La localité n'est pas grande non plus; elle compte une vingtaine de familles qui vivent à peu près exclusivement de la pêche à la morue. Quelques hommes pratiquent la chasse aux fourrures en hiver. Cette année, la pêche ayant été petite, la population de la « Petite Rivière» est très restreinte. Bon nombre de ses habitants ont gagné les chantiers.

L'aspect du pays n'a rien d'attrayant ni de pittoresque. Il paraît dénudé et l'est en effet. La forêt a été reculée par les incendies impitoyables et les coupes fréquentes.

(Rivière Chaloupe)

Mieux que la Rivière-aux-Graines, La Chaloupe mérite le nom de Rivière. Elle est plus large; ses bords sont agréables et plus beaux. Le village est aussi d'aspect plus riant que le premier. La forêt arrive jusqu'aux maisons; le bois est de belle venue, mais comme partout ailleurs, les essences qui dominent sont le sapin, l'épinette et le bouleau.

Cette desserte est toute petite; elle ne compte en ce moment que cinq familles. La petite chapelle n'est pas très encombrée aux exercices de la mission. Tous les jeunes gens sont partis eux aussi aux chantiers, principalement à la Rivière-Pentecôte.

Il y a à peu près vingt milles de la Rivière-aux-Graines à la Rivière-au-Tonnerre. Trois milles seulement séparent la Chaloupe de la Petite Rivière.

L.Héry

Nous avons appris incidemment, que le R.P.Fravert, missionnaire à l'Ile d'Anticosti, avait prêché avec grand succès une retraite à la Pointe-aux-Esquimaux, au cours du mois dernier.

Messe Pontificale. Du latin à la montagnaise. Les R.P. Oblats sur la Côte-Nord.

Le village de Betsiamites, le premier poste de la Préfecture vers Québec, est bâti au fond d'une large et profonde baie, située presque en face de Rimouski sur l'autre rive.

En arrivant à terre, Monseigneur est reçu par la bourgade entière ayant à sa tête les RR PP Arnaud et Lenoine(?). L'entrée de l'évêque qui est le commencement de la mission fut une cérémonie fort solennelle. La procession se déroula du presbytère à la chapelle au chant de l'hymne « Isté Confessor ». À la suite de la crois, escortée d'acolytes en soutane rouge et cotta, venaient les enfants de la tribu, deux à deux; les hommes marchaient en arrière du dais et fermaient la marche.

Le lendemain, l'Église célébrait la solennité de la fête de Ste-Anne et à cette occasion, Monseigneur officia pontificalement, à six heures du matin. De jeunes Montagnais en soutane rouge, coiffés d'une calotte de même couleur, remplissaient les divers offices de servant. À certain moment, j'eux l'occasion de leur donner quelque avis concernant leur fonction; mais j'en fus pour mes frais, car ces enfants ne savaient pas un mot de français.

Il n'y avait pas de chantres au chœur. Tout le peuple de la nef, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, chantait les diverses parties de la messe, non pas en latin, mais en langue montagnaise. Il a fallu une permission spéciale de Rome pour autoriser ces chants liturgiques en langue vulgaire. Cette permission est d'ailleurs bien justifiée. Il faut déjà assez d'efforts, disent les Oblats, pour apprendre aux Indiens les réponses de la messe en latin, et encore, on n'y réussit qu'en modifiant en une certaine mesure les mots latins, autant que peut le requérir l'inaptitude des Indiens à prononcer quelques lettres de notre alphabet.

(P. 89) Il n'y a pas de meilleure leçon de prouver ce que je viens de dire, que de citer tout au long le texte du Confiteor tel que le récitent les Montagnais: « Konpitior Téó omnipotenti, Péaté Marie semper Pirgini, Péato Mikaeli Arkanjelo, Peato Joani Patisté, sanktis Apostolis Petro et Polo, omnibus sanktis et tipi Pater, Kuia pekapi ninus Kojitasion perpo et opere, mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Iteó prekor Peatam Mariam semper pirginem, Peatum Mikaelem arkenjelum, peatum Joanem Patistam, sanktes apostoles Petrum et Polum, omnes sanktus et te Pater, orare pro me at Tominum. Teum nostrum » .

Monseigneur Labrecque fit le sermon qu'un interprète traduisait à mesure à l'assistance. Cet interprète est un vieux Huron nommé Picard, qui réside à Godbout et que l'on a fait venir précisément pour remplir cette fonction. C'est un homme très intelligent et il s'acquitte très bien de son rôle, ne négligeant pas de prendre le ton oratoire quand il le faut. Les Pères qui entendent le montagnais nous disent que la traduction telle qu'il l'improvise ne laisse rien à désirer.

La chapelle de Betsiamites est longue de cent vingt pieds en y comptant la sacristie. Sa construction a été commencée à l'automne de 1853. Elle est parfaitement décorée à l'intérieur comme à l'extérieur. Peinte en blanc et entourée d'un bouquet d'arbres au vert feuillage, elle s'est de l'aspect le plus coquet. Il n'y manque rien, non seulement des objets nécessaires au culte, mais même de tout ce qui peut donner de l'éclat aux cérémonies religieuses. Aussi, les Indiens en font grand cas et Betsiamites est comme une cité sainte que tout Montagnais souhaite de visiter au moins une fois dans sa vie, quelle que soit la distance à parcourir pour s'y rendre. Pour ces enfants des bois, dont presque personne n'a vu les grandes cités des blancs, la chapelle de Betsiamites est évidemment ce qu'il y a de plus beau dans l'univers.

Un jour, un Indien encore païen de la tribu des Naskapis, qui habite bien loin dans le nord, vers la Baie d'Ungava, vient à Betsiamites. En entrant dans la chapelle, il éprouve une sorte d'éblouissement à la vue de magnificences si nouvelles pour lui. « C'est donc cela le beau ciel dont j'ai entendu parler? » s'écrit-il en fondant en larmes. « Oui, je veux me faire chrétien ».

(À suivre)

Nota:-La navigation est encore une fois fermée sur le grand Fleuve et le service de la poste au Labrador par le moyen des « traîneaux à chiens » vient d'être repris. Que nos lecteurs nous pardonnent donc si l'« Écho » leur arrive quelquefois en retard désormais et qu'ils songent que notre petit courrier à 200 lieues à faire pour se rendre à Québec prendre les moyens rapides de communication dont le progrès moderne ne nous a pas encore gratifiés.

(p 90) 1er janvier 1905, deuxième année, numéro 4

Souhais de Nouvel An

L'«Écho du Labrador» est heureux d'offrir à tous ses lecteurs, aux Bienfaiteurs dévoués de missions de la Préfecture et aux nombreux Amis des Missionnaires ses souhaits les plus reconnaissants et les plus empressés pour la nouvelle année. Dieu veuille exaucer tous ses vœux.-

(p. 91) LA FÊTE DU 8 DECEMBRE AUX ILETS CARIBOU

Les lecteurs de l'«Écho» ne connaissent point encore le charmant petit poste des Ilets Caribou, l'une des principales dessertes de la mission de Rivière Pentecôte. Plus tard, sans doute, ils seront amplement renseignés sur l'histoire de ce village, lorsque son tour viendra dans la série des notes sur les « places » de la Préfecture. Qu'il me suffise de leur donner pour le moment, l'explication de son nom.

À chaque extrémité du petit village, se trouve un îlot de rochers en grande partie dénudés et reliés à la terre ferme par une dune de sable au-dessus de laquelle passent les vagues de la mer lorsque le vent est très fort. Entre les deux îlots, est un bon havre protégé contre les vents d'ouest. C'est au bord de cette anse que sont alignées les dix-huit ou vingt maisons que compte cette desserte. Les îlots étaient autrefois couverts d'arbres et l'on y tuait, ainsi qu'à terre, beaucoup de caribous; d'où le nom donné à la localité.

Je me trouvais donc aux Ilets Caribou pour la clôture des fêtes jubilaires. En pareil jour, il fallait bien s'unir au concert universel de prières et de louanges qui s'élevait de tous les points de la terre à la gloire de la Reine du ciel... hélas, nous n'avions point, comme Pie X à Rome, à placer une auréole de brillants autour d'une Madone vénérable. L'humble chapelle ne possédait pas même une statue de l'«Immaculée». Point de foule immense non plus. Accourue de toutes parts, comme à Lourdes; les trains sont plus que rares au Labrador et en ce moment, la neige et la glace y entravent pour six mois les voies de communication rudimentaires que nous nous efforçons de temps à autre d'utiliser de notre mieux.

Partout, la fête fut belle dans sa simplicité touchante. J'oserais même dire que si Marie fût aussi bien honorée ce jour-là dans les autres postes labradoriens, elle ne le fut assurément pas mieux que par nos braves gens des Ilets Caribou.

Les exercices de la mission mensuelle avaient, dès la veille, préparé les âmes avec plus de soin que de coutume, semblait-il; pendant que des mains ingénieuses disposaient avec goût un trône nouveau pour une statue nouvelle et paraient le sanctuaire de décorations de toutes sortes. L'aurore du lendemain trouva tout prêt pour fêter dignement Notre-Dame. Au son retentissant d'une belle cloche qui attend impatiemment son baptême, tout le peuple accourt avec empressement. L'autel de bois doré, vénérable relique de la première église bâtie à St-Jean de l'Ile d'Orléans, resplendit de lumières, montrant en son milieu une magnifique statue de l'Immaculée Conception avec sa blanche robe et son manteau d'azur semé d'étoiles d'argent.

(P. 92) C'est là l'offrande bien pensée d'un généreux paroissien; et c'est par la bénédiction et l'intronisation de cette statue opportune que va s'ouvrir cette journée mémorable.

Pour cette cérémonie, nous eussions souhaité certes entendre l'œuvre nouvelle, si merveilleusement mélodique, dit-on, qu'a dû faire exécuter ce jour-là, sous la coupole de St-Pierre, le célèbre maestro Perosi; mais pour cela, il n'eut pas fallu songer être au Labrador. Cependant, un chœur improvisé, auquel nos chers enfants de la Première Communion avaient voulu joindre leurs voix pures et vibrantes, chanta les louanges de Marie dans plusieurs cantiques populaires dont la foule reprenait les refrains avec tout l'entrain que lui suggérait son amour pour la Mère de Dieu. La grand'messe suivit, d'autant plus belle pour tout ce peuple qu'il l'entendait chanter pour la quatrième ou cinquième fois seulement dans sa petite chapelle. A la Communion, chacun vint à son tour recevoir, à la Table Sainte, Jésus, fils de la Vierge Immaculée, assuré qu'on ne pouvait faire plus de plaisir à la Mère au jour d'une de ses fêtes les plus chères, qu'en recherchant l'amitié de son Fils. L'action de grâces se fit en commun devant la statue nouvelle. Elle nous tendait si aimablement les mains que nous prîmes tout naturellement un redoublement de confiance à prier la toute puissante Reine qu'elle représentait, jusqu'à ce que des chants nouveaux missent fin à cette réunion familiale.

Quel ne fut pas le contentement de tous, au sortir de l'église de voir flotter les pavillons en signe de réjouissance, à tous les mâts du village! C'était la consigne donnée; et lorsque vint midi, il fut vraiment beau de voir tous ces drapeaux saluer simultanément, au son de l'«Angélus», l'Étoile de la mer et la Vierge sans tache, pendant que des salves de fusil retentissaient de toutes parts et qu'au sein des maisons on redisait la salutation de l'Archange.

Le soir, une dernière réunion nous ramena aux pieds de Notre-Dame. On déroula sous ses yeux la couronne du rosaire qu'elle aime tant; à chaque invocation de ses litanies, on répéta avec plus de ferveur « Priez pour nous »; on s'entretint un instant de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire, puis après avoir reçu la bénédiction de Jésus-Hostie et jeté un dernier cri de confiance à sa bienheureuse Mère, chacun emporta dans son cœur, avec la joie et la paix que dût y laisser un si beau jour, le souvenir impérissable de cette fête.

Nouvelle: Le TRP Le Doré a récemment fait le voyage de Rome et a eu l'insigne honneur d'être reçu en audience par le Pape.

Était-il possible de jouir d'un temps plus favorable pour la solennité de la Noël? Température douce s'il en fut pour la saison impitoyable; nuit brillante comme le jour, sous les pleines clartés de la lune; chemins agréables et faciles sous leur mince tapis de neige. Pour une fois, Noël s'est montré plein de complaisance pour ses adorateurs. Aussi, avec quelle magnificence inouïe la minuit a-t-elle été célébrée partout au Labrador.

Cloches tinte, c'est la Noël:
Qu'à vos voix les âmes s'éveillent.
Cloches tinte vers l'Eternel,
Appelez les cœurs qui sommeillent.
Cloches tinte: Noël, Noël!!

Elles ont tinté en cette veillée bénie les petites cloches de nos pauvres chapelles, et les âmes sont venues nombreuses, s'humilier aux pieds des missionnaires pour se retremper dans l'amour du Jésus de la Crèche, leur Sauveur et leur Roi.

Des cœurs qui sommeillaient depuis longtemps déjà, ont entendu aussi leurs carillons irrésistibles et sont venus recouvrer la paix promise à tous ceux qui ont bonne volonté. Que Jésus bénisse les résolutions des uns et des autres. Qu'il les rende de plus en plus fécondes comme aussi les fatigues de leurs divers Pasteurs!

À la Rivière Pentecôte, l'office de la nuit présentait un éclat tout particulier; l'autel entouré d'auréoles de lumières, resplendissait sous les garnitures fines brodées d'or et sous les frais bouquets récemment reçus de France. Les ornements du jour servaient aussi pour la première fois, depuis l'aube à larges mailles, faite au crochet, jusqu'à la chasuble en tapisserie délicate sur fond de satin moiré, et à la splendide chape blanche aux sujets artistement peints à la main, dont l'effet est merveilleusement rehaussé par la large frange d'or. Je ne parle pas d'une magnifique étole en drap d'or ni d'un très riche voile de ciboire orné de pierres et de brillants, dons personnels très appréciés, de communautés particulièrement chères. Toutes ces beautés et toutes ces richesses convenaient en ce grand jour; et nos généreux bienfaiteurs nous sauront gré, et je l'espère, d'en avoir offert les prémices à Jésus Enfant. Que ce bon Sauveur les remercie libéralement pour nous et les comble en retour de ses plus précieuses faveurs.

(P.94) Telle a été la prière cordiale et unanime des paroissiens et des missionnaires de Pentecôte, pressés autour de la Crèche pour charger l'Enfant -Dieu de leurs mercis à leurs bienfaiteurs. Cette crèche! Mais, n'est 'elle pas elle-même un don de la charité et ne vient-elle pas elle aussi de la douce et chère France? Que de cris d'admiration n'avons-nous pas entendus devant l'œuvre vraiment artistique de la maison E. Ferry de Nancy; et que sera-ce lorsqu'à l'Épiphanie, apparaîtront les Mages avec leurs montures richement équipées et leur suite majestueuse? Car, cette crèche, il faut le dire à la louange de l'éditeur, comporte le joli nombre de vingt-quatre personnages mesurant quarante centimètres de hauteur, sans parler de la bergerie dont les sujets sont presque innombrables. Qu'on juge, d'après cela, si les visiteurs y ont afflué nombreux et si leurs yeux avaient peine à se rassasier devant ce petit chef-d' œuvre!

L'église elle aussi se ressentait de la générosité des cœurs français; entièrement enguirlandée de tarlatane(?) jaune clair coupée de nœuds rouge grenat, elle offrait le plus gracieux aspect avec ses faisceaux de pavillons et ses longues lanternes japonaises. Plus d'un amateur photographe eut été certainement tente par le coup d'œil. Mais, que dis-je? N'ai-je pas cru voir, après l'office de la nuit, un appareil discret essayer, avec l'aide du précieux magnésium, de nous conserver des vestiges de la splendide cérémonie?

Tout cela était à l'honneur de petit Noël et n'en n'a pas moins réjoui le cœur des yeux des heureux témoins. Maintenant, petit Noel: prépare ses étrennes pour tous les enfants du Labrador. Serait-ce une calomnie ou simplement une indiscretion de dire que les nôtres s'en montrent les plus avides. Écoutez plutôt! De ma chambre j'entends déjà l'un d'eux chanter ses espérances:

Petit Noël! C'est aujourd'hui ta fête!
Du haut des cieux, réponds à notre appel,
Apporte-nous des joujoux en cachette,
De quoi remplir une grosse charrette!
Petit Noël! Petit Noël!
Petit Noël! En faisant ta tournée
Achète-nous, dans les bazars du ciel,
De beaux cadeaux que, la nuit terminée,
Nous trouverons dedans la cheminée.
Petit Noël! Petit Noël!

Souhaitons qu'il sera pleinement satisfait, et... les autres aussi, n'est-ce pas? Car, en cette circonstance, il importe surtout qu'il n'y ait pas de mécontents; c'est à cette condition que les papas et les mamans peuvent espérer échapper à un déluge nouveau. Aussi, croyez bien qu'ils redoutent et qu'ils songent à le conjurer!...

J.L

Les dessertes de Moisie et Rivière-aux Graines ont eu, cette année, la messe de minuit.

(p 95) LES POSTES DE LA PREFECTURE DU GOLFE ST LAURENT

(Betsiamites, suite)

Les courses évangéliques des Pères Oblats.

Dès le commencement, c'est-à-dire en 1850 ou à peu près, il n'y avait presque pas de Blancs sur la Côte-Nord. Il n'en venait même pas l'été, dans le temps de la pêche, comme aujourd'hui où les gens de Terre-Neuve et de la Gaspésie vont en grand nombre, chaque année, y chercher fortune à la surface ou dans les profondeurs de la mer. En tout cas, à cette époque, les Oblats avaient charge du ministère religieux de toute la Côte depuis le Saguenay jusqu'au détroit de Belle-Isle. Du côté nord-est les Indiens constituaient alors presque exclusivement le peuple soumis à leur juridiction.

Chaque printemps, dès l'ouverture de la navigation, les Pères montaient à Québec pour s'y embarquer sur quelque goélette à destination du Labrador, qui les déposait à l'extrémité de leur territoire de mission. À la chapelle d'Itamamiu (en bas de Natashquan) que nous venions de bâtir, rapporte le Père Babel, nous trouvions environ soixante familles indiennes et quelques familles canadiennes. Au bout de quinze jours, il fallait quitter cette mission pour nous transporter à celle de Mingan. Nos indiens ne voulaient pas nous quitter sitôt; et avant même que nous fussions installés sur notre barge, toutes les cabanes étaient brisées et toutes les familles étaient déjà montées sur de grandes barges de pêche que l'on se procurait chez les pêcheurs amis américains, attendant le signal du départ pour nous accompagner jusqu'à Mingan, 180 milles au sud-ouest.

Toute la flottille composée d'une vingtaine d'embarcations saluaient la chapelle d'une salve de coups de fusil et s'ébranlais pour voguer à travers les ilots parsemés tout le long du rivage. Nous mettions ordinairement huit jours pour faire ce trajet. C'étaient pour nous des jours de repos qui nous délaissaient des fatigues de la mission précédente et nous préparaient à celle qui nous attendait à Mingan. Comme il n'y avait sur la terre ferme entre Itamamiu et Mingan que trois familles canadiennes à desservir, nous campions ordinairement sur les îles où le gibier, les œufs, les homards et le loup-marin fournissaient une nourriture abondante. Durant le voyage, nous voyions de temps en temps quelques nouvelles barges indiennes qui attenaient notre passage, détacher de la Côte et se joindre à la flottille. C'est ainsi qu'une fois nous sommes arrivés ensemble vingt-huit barges, dont chacune habituellement portait trois familles.

Lorsque nous n'étions qu'à deux ou trois arpents de mouillage, les fusils préparés d'avance, faisaient une décharge générale à laquelle répondaient, par une fusillade bien nourrie, les nombreux Indiens accourus sur la grève. On aurait dit une flottille de guerre attaquant un poste ennemi.

(À suivre)

(P.96)

Deuxième année, No 5,
1er février 1905.
LA VIERGE ET LES ANGES

L'Enfant sur les bras de sa Mère
Dormait; trois anges sont venus.
Grandes ailes, fronts ingénus
Du ciel pour le regarder faire,
Pour voir dormir l'Enfant-Jésus.

Harpe, viole ou mandoline,
Pour accompagner le morceau
Que chacun veut dire en solo,
Déjà préludent en sourdine;
Do, ré, mi, fa, sol, do.

Le troisième sut mieux s'y prendre,
Mieux à son goût s'appropriä
En chantant Ave! Maria
Sur un ton si doux et tendre
Qu'aussitôt l'enfant s'écria:

L'Enfant se réveillant, un ange,
La voix solennelle, entonna
Un majestueux Hosanna,
Chant de gloire, altière louange
Dont Jésus ne s'étonna

Le second changeant de méthode
Sur la note gaie appuya
Dans un joyeux Alléluia;
Mais, l'Enfant Jésus, de ce monde
Comme de l'autre, s'ennuya

Bravo! bien chanté! je vous prie
Bravo! Bel ange! C'est bien ça;
Et se retournant vers Marie,
Il lui sourit et l'embrassa.

(Suite au verso)

(p 97) HEURES D'ANGOISSE (Novembre, décembre 1904,
(Gloire à Ste-Anne)

L'une de nos missions vient d'être visitée par la terrible maladie du croup. Au premier appel, le missionnaire se rend près des familles éplorées qui réclament son secours. La saison est avancée, la neige recouvre la terre, la glace commence à prendre la rivière et en occupe les bords. Il sera difficile de se frayer une voie avec la frêle coque de notre petit canot, non muni du brise-glace moderne. Prenons nos précautions; cette surface luisante, encore inaffermie, cache des abîmes profonds. En outre des glaçons sans nombre, poussés par la marée, ont échoué sur la grève interminable et rendront la marche pénible.

Mais, qu'est-ce donc que ces inconvénients comparés à la tristesse qui s'empare de vous, quand les sept lieues de route parcourues, vous constatez que le fléau funeste a déjà établi son siège dans toutes les maisons. Vous entrez dans l'une d'elles, la première qui se trouve. Le père et la mère de l'enfant malade sont là, en pleurs, heureux en vous voyant parce qu'ils comptent sur vous pour sauver le petit être dont la souffrance les affole. Ils vous supplient à genoux, avec une instance et des prières qui vous saignent le cœur, de le délivrer du mal qui l'étrangle et l'étouffe déjà. Et vous, vous songez à votre impuissance devant un mal dont vous connaissez l'impitoyable rigueur. Au moins, un médecin pourrait être appelé. Hélas! le plus rapproché habite à vingt lieues de là... Que faire? Mettre en œuvre tous pauvres moyens qui sont suggérés par (p 98) quelques lectures et quelques souvenirs trop vagues et surtout, compter sur Dieu et la bonne Ste-Anne. Sa dévotion est en honneur ici, et les gens, vrais Bretons de Bretagne ont mis toute leur confiance en sa protection.

(P. 98) Jamais je n'oublierai ces moments d'angoisse qui se renouvelèrent le jour et la nuit, pendant trois longues semaines, et rien ne me fera mieux comprendre les vers du poète sur le prêtre catholique compatissant aux douleurs de ses ouailles:

Mes larmes « tomberont du cœur avec les vôtres

Je n'en ai pas pour moi, mais j'en ai pour les autres.

Nos souffrances ne devaient cependant pas rester sans consolation. Deux nuits de suite, on m'avait appelé auprès d'une petite malade qui se mourait. Aucun remède n'amenait la moindre amélioration à son état; elle nous paraissait désespérée. Nous nous adressâmes à la bonne Ste-Anne. Dix fois, nous redîmes ses belles litanies. L'Enfant qui, selon toute apparence et, étant donné la marche si rapide du terrible mal, ne devait vivre que quelques heures, nous fut conservée jusqu'à l'arrivée d'un remède impatientement attendu deux longs jours. Puis, comme personne ne voulait le faire prendre à cause des résistances de l'enfant et de la faiblesse, notre aimable Protectrice que nous consultâmes dans une fervente prière donna au père lui-même, le plus hésitant jusque-là, le courage nécessaire. Les couennes malignes qui obstruaient la petite gorge se détachèrent comme par enchantement et nous avons contracté une dette de reconnaissance de plus envers la bonne Ste-Anne. Merci et gloire à notre Patronne!

Une autre fois, c'était un soir entre neuf et dix heures. Le troisième berceau venait de se vider...Tristement je gagnais la maison du missionnaire accompagné de la personne qui avait enseveli la petite morte. Le vent soufflait du large et une poudrierie aveuglante nous cinglait le visage. Tout à coup, une lumière, rapide comme un éclair mais moins brillante et de moindre dimension, vint frapper nos regards à deux pas de nous. Chose curieuse, le père et le frère de l'enfant virent la même lumière, au même instant, d'après nos calculs, derrière leur demeure, pendant qu'ils dételaient le cheval qui nous avait conduits sur la route. Nous étions séparés par la distance d'un demi-mille, par plusieurs habitations et en particulier par celle où reposait la petite morte; la clarté paraissait à la hauteur des yeux. Le père, dans son indicible douleur, avait supplié sa petite fille de venir lui faire comprendre qu'elle était heureuse, et il vit dans ce signe le message céleste attendu!

Quelques-uns prétendront qu'un épar vulgaire nous avait, par hasard croisés sur la route. Par cette froide nuit de décembre? Peut-être? Mais je pensais et je disais tout haut: N'est-ce pas l'âme de la chère petite qui vient nous apporter son merci et nous faire entendre notre faute de l'avoir tant disputée à Dieu! Et cette pensée hante continuellement mon esprit désormais, me remplissant d'une douce consolation pendant mes tristes pérégrinations d'une demeure à l'autre.

Ne sont-ils pas bienheureux ceux que tu ravis, O mort, avant qu'ils aient souillé la robe de leur innocence baptismale! Tu n'anéantis pas, nous le savons nous autres chrétiens, tu délivres;

«Et l'espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,

Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.»

L. Garnier

(p 99) LES POSTES DE LA PRÉFECTURE DU GOLFE ST-LAURENT

Manicouagan : origine du chantier; – la mission; – les possibilités de l'avenir

Avant 1898, Manicouagan n'était pas. – « Sur la rive opposée au poste actuel, on pouvait voir deux maisons seulement dont les habitants se livraient à la culture, à la chasse et à la pêche.- Les frères Jalbert canadiens du Lac St-Jean, sont les fondateurs de ce village.

En 1898, ils achetèrent du Gouvernement une étendue considérable de terrain aux environs de la rivière qui a donné son nom au poste, dans le but d'y exploiter le bois propre au sciage, et dès l'automne, ils y firent chantier. Un nombre bien restreint d'hommes, une soixante je crois, composèrent, la première colonie. On ne mentionne pas qu'il y eut de femmes, et si mes souvenirs sont exacts, pas une « créature » ne fut admise à ce chantier improvisé : elles y auraient fait bien triste figure !

On eut recours, pour cette fois, aux plus primitives installations. Un simple « camp » fut bâti à la hâte, tout à fait semblable à ceux que l'on rencontre maintenant depuis la Baie des Anglais jusqu'au Fourches, c'est-à-dire sur une distance de plus de vingt lieues, disséminées un peu partout sur les bords de toutes les rivières qui peuvent au printemps, servir de véhicule aux « billots » . Des épinettes équarries dans toute leur longueur furent disposées les unes sur les autres. On forma ainsi une sorte de rectangle plus ou moins régulier, et quand cette charpente eut atteint deux ou trois mètres de hauteur, on la recouvrit d'épinettes semblables aux premières. Une épaisse couche de terre sur ce toit plat, quelques arbres encore et la première maison de Manicouagan était terminée. Ajoutons-y un plancher aussi rustique que le reste, une ou deux séparations, quelques poteaux pour soutenir les lits peu moelleux des hommes; voici la « cookerie » où le cuisinier de céans cuites à point le pain, le lard, le bœuf et surtout les haricots vulgairement nommés les « binnes » ce mets fortifiant entre tous.

(p 100) À côté, la salle à manger; – plus loin, la chambre commune et enfin l'écurie. Deux camps semblables suffirent pour cette fois. Une maison un peu plus luxueuse abrita Messieurs les Gérants. On passa ainsi le premier hiver. Les gages montèrent jusqu'à douze piastres (60 f) par mois. Ils sont maintenant à vingt-six (130 f) . Le progrès l'a voulu!

Au printemps, on travailla à la construction du moulin de sciage. Plusieurs maisons s'élevèrent alors comme par enchantement et purent recevoir les familles au complet. Le chantier était en marche et désormais il emploiera de cent à deux cents hommes à la coupe du bois et autant à la belle saison pour le sciage et les travaux variés qu'exigea pareille entreprise.

Les débuts furent pénibles et plusieurs fois les eaux de la rivière puissante, démesurément grossies par la fonte – des neiges et les pluies du printemps, emportèrent au large de nombreux billots péniblement arrachés pourtant aux profondeurs de la forêt.

Durant l'été de 1907, un épisode terrible vint en outre jeter l'épouvante au sein de la petite colonie : le feu avait pris tout à coup dans la forêt, à un demi-mille à peine des habitations. Grâce à la sécheresse qui sévissait alors, il se propagea avec une rapidité vertigineuse. Une longue trainée de flammes dominait et enveloppait comme d'un demi-cercle de feu le village entier, répondant une chaleur suffocante et une fumée épaisse jusque dans les demeures qu'il atteignait bientôt.

Tous étaient dans la plus anxieuse attente. On se groupait autour des habitations, contemplant avec effroi l'affreux et à la fois grandiose spectacle. On priait la Ste-Vierge, on se vouait à la bonne St-Anne. Plusieurs transportaient jusqu'au quai leurs meubles et leurs vêtements pour s'enfuir dans la première embarcation qui s'offrait en cas d'embrasement général. Cette angoisse poignante dura deux jours et deux nuits entières, jusqu'à ce que le fléau n'eut expiré, comme par miracle à la porte des maisons, ne laissant après lui que des traces de sapins tout noircis.

Malheureusement, ces tristes vestiges des flammes n'ont disparu qu'autour de l'église et ils donnent encore un lugubre aspect à un emplacement qui pourrait être verdoyant et fort agréable à la belle saison.

Petit et bien modeste, puisqu'il compte à peine trente habitants, le village de Manicouagan est un centre d'activité considérable et de vie intense. Je ne parle pas de l'hiver : hiver c'est la mort! La rivière est recouverte de glaces, la navigation est interrompue sur le St-Laurent.

(p 101) Les communications avec le reste du monde sont nulles, si l'on en excepte celles que nous procure le « rapide du Nord»...

Un point noir de l'autre côté de la rivière, à deux milles! Regardez comme il grossit à vue d'œil!... Régulier ainsi que la ligne formant angle droit, il décrit tour à tour une ligne courbe et une ligne brisée. Il se disloque puis paraît se composer de quatre trains différents... Vous l'avez deviné : ce sont les chiens des postillons qui nous apportent des nouvelles de nos parents et de nos amis de France et du Canada!

S'ils pouvaient soupçonner le plaisir qu'éprouve ici à lire les précieux papiers qu'ils traînaient avec tant d'empressement à travers neige et glace! C'est notre grande distraction.

Tout l'hiver les hommes sont occupés dans la forêt. Les femmes seules gardent fidèlement la résidence, heureuses si la maladie ne vient point troubler, par ce temps glacial le joyeux essaim d'enfants qui les entourent.

Vers la fin d'avril, un événement se produit qui va rompre la monotonie de notre existence. L'immense couche de glace qui avait fait notre rivière une vaste plaine et rendu muettes ses eaux turbulentes, se trouve tout à coup divisée en des milliers de blocs de toutes dimensions et gagne ainsi les flots bleus... Grand bien lui fasse!... Nous attendions son départ pour vivre de nouveau! Aussitôt notre goélette hisse sa grande voile et prend sa première volée vers Québec. Elle fera dix, jusqu'à douze voyages emportant nos commandes et nous amenant toutes les provisions nécessaires à l'existence.

Moins prétentieux, mais plus vaillant peut-être, notre steamer car nous en avons un, entreprend ses courses furibondes, sillonnant la rivière en tous sens, tantôt amenant par milliers à la fois, des billots au moulin tantôt conduisant au port de la Baie des Anglais des chalands chargés de planches et de madriers : C'est un fier steamer que notre « togue » . Souvent fois, il gagne la rive opposée du grand Fleuve. Et quand il a l'heure de trainer, amarré à son arrière, un chaland de bonnes dimensions, il nous amène des chevaux, des vaches, des porcs, des poules, tous les animaux et tous les produits que notre côte inculte n'a point encore essayé d'acclimater ici. Quelquefois un voilier d'Europe.un trois mâts s'il vous plait, l'attend la Baie pour engloutir dans ses vastes flancs et emmener jusqu'aux « vieux pays», en Norvège, en Angleterre France sans doute aussi, le bois si apprécié de votre forêt vierge.

(À suivre)

L. Garnier.

(p 102)

DEUXIEME ANNEE, N° 6, 1er mars 1905.

CHRONIQUE PENTECOSTIENNE

26 février : L'hiver s'en va grand train, tout honteux paraît-il, de nous avoir fait moins souffrir, au Labrador, de ses rigueurs habituelles, que nos aimables vis-à-vis de la Cote Sud, et même assure-t-on, que les heureux citadins de l'antique Québec.

Ici, de fait, nous avons eu une saison exceptionnelle; peu de froid (le thermomètre n'a pas dépassé -25°) ; peu de neige, à peine trois pieds; temps clair, vif et sain, égayé presque continuellement par le bon soleil qui n'a pas tardé à décharger nos toits de leur fardeau fondant. Déjà, les bourgeons se voient aux branches des arbres, les oiseaux nous reviennent par voliers turbulents et nos montagnes laissent reparaître leurs cimes verdoyantes semblant les dresser avec plus de fierté vers le ciel redevenu bien bleu.

Quel changement et quel contraste avec le terrible hiver que nous avons dû subir l'an dernier! Aussi, la température de celui-ci, plus clémente et plus égale, a-t-elle été particulièrement favorable aux travaux du chantier.

(p 108) Près de trois cents hommes, tous ennemis déclarés des épinettes et armés de haches infatigables, ont abattu dans nos environs, plus de cinq cent mille billots maintenant amoncelés sur le bord des cours d'eau.

Comme l'an dernier, mais plus aisément, car une voiture bien confortable a été mise aimablement à notre service par l'ordre de monsieur le Gérant, nous avons eu le plaisir de visiter dans, leur campement ces rudes travailleurs. Mieux installés que naguère, nous les avons trouvés plus satisfaits, plus accueillants, plus joyeux. Quelles bonnes soirées nous avons passées ensemble! Des contes, des chansons, des monologues, jusqu'à des danses, sont venus tour à tour exciter nos applaudissements et nos rires. Puis, avait lieu la prière en commun, autour du poêle rougi, suivie d'une bonne parole de la part du missionnaire, et chacun, fidèle au silence recommandé, se préparait sur-le-champ à confesser ses manquements, pour s'endormir ensuite dans la paix d'une bonne conscience.

Le matin, au réveil, on disposait la chapelle portative pour la célébration des deux messes. Les hommes se rangeaient autour de la table; les meilleures voix venaient se grouper au banc des chantes, et je puis assurer que plus d'une église eut porté envie à ce chœur improvisé. À la Communion, tous, le « foreman » en tête, se présentaient pour recevoir leur Dieu, puis après l'action de grâces entremêlée de vibrants cantiques et suivie d'un dernier et d'encouragement de la part du missionnaire, chacun reprenait, réconforté, le chemin de son travail au sein de la forêt. N'était-il pas consolant pour nous, aussi, de remporter l'assurance d'avoir fait quelque bien à tous ces braves gens?

Faut-il maintenant terminer cette chronique en jetant l'épouvante chez tous mes bienveillants lecteurs? Qu'ils ne s'effrayent pas trop! Cependant, qu'ils apprennent que dans la nuit du 16 au 17 février, un tremblement de terre a imprimé au sol une commotion violente précédée et suivie de grondements souterrains. Le tout n'a pas duré moins de quatre minutes. C'est la troisième et la plus forte secousse depuis six mois.

Autre phénomène; le mardi 14, vers onze heures du matin, par une tempête de vent d'ouest accompagnée de poudrierie momentanée, une trombe s'est élevée sur le fleuve mesurant quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds environ et paraissant se porter vers la Côte Sud.

Voilà ample matière à conversation pour beaucoup, et réflexion pour les gens superstitieux! Qu'est-ce que cela peut bien signifier et qu'en conclure? Répondra qui voudra, pour moi, j'avoue en toute simplicité que n'ayant été témoin ni des uns ni des autres de ces événements étranges, je dors depuis, tout aussi bien qu'avant.

J.Laize

La mission: Dès les premières années du chantier, le service religieux fut assuré par les RR PP Oblats. Mais, à cause de la distance qui sépare Bersimis de Manicouagan (13 lieues) , et la difficulté des voyages à l'été comme à l'hiver, ces dévoués missionnaires ne pouvaient multiplier à leur gré leurs visites bienfaisantes. Aussi, les familles foncièrement catholiques pour la plupart, se fatiguèrent d'une situation si pénible pour leur foi et si peu favorable à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants. Elles exigèrent de la Compagnie la présence d'un prêtre au poste même. Et ce fut sur les instances de cette dernière qu'au printemps de 1902, sa Grandeur Monseigneur Labrecque, évêque de Chicoutimi et Administrateur de la Préfecture, leur procura l'avantage incomparable d'avoir leur missionnaire à eux.

Prêtre actif et zélé, le révérend Monsieur St-Gelais se montra à la hauteur de sa tâche nouvelle. Sans ressources, avec l'aide des trente familles qu'il venait desservir et le concours de la Compagnie A. Dobell et Backett, dont il obtint le bois de construction nécessaire, il bâtit, dès la première année, une église et un presbytère. Il prépara ainsi le terrain aux R.R.P.P. Eudistes, qui, en 1903 ont accepté toutes les missions de la Côte-Nord du St-Laurent. Il ne pouvait vraiment pas faire davantage dans un an, et ses successeurs, ainsi que leurs ouailles lui doivent la plus vive reconnaissance.

Certes, tout n'est pas fini dans cette œuvre qui n'est qu'à son début. Le budget de la Fabrique est grevé de lourdes dettes; l'église n'a pas de voûte et l'on y ressent singulièrement l'effet des brises glaciales du nord; le clocher à jour ne la domine pas encore, et- elle inspire de la pitié l'humble petite cloche à peine élevée au-dessus de terre, sur ses quatre madriers! Non, elle ne doit pas rester là plus longtemps, il faut qu'elle s'élève bientôt dans les airs pour dire bien haut à tous quand l'heure de Dieu est venue.-Le temps, ce grand remède à tous les maux, et les secours inespérés que la Providence inspirera aux âmes généreuses de diriger vers les pauvres missions du Labrador, peut-être aussi la prospérité du chantier, permettront aux missionnaires d'achever l'œuvre si bien commencée par le fondateur de la mission.

L'avenir du chantier : – Dans un discours fort remarqué, l'honorable M. Turgeon, ministre de l'Agriculture pour la province de Québec, prononçait naguère ces paroles significatives : – Toute cette Côte-Nord du fleuve St-Laurent que l'on croyait inaccessible, inhospitalière, à peine couverte de sapins rabougris, est coupée par des rivières que l'on pourrait appeler des fleuves gigantesques si elles ne se déversaient dans le St-Laurent. Sur chacune de ces rivières, il y a des centaines de chûtes. Sur la rivière Manicouagan, à quelques lieues de la mer, il y a une chute qui, par le volume et la puissance, laisserait bien loin derrière elle ce que l'on croyait l'être les incomparables chutes du Niagara. –

(P.110) Il ajouta : « Tous ces fleuves du nord charrient entre les rives à peine connues, des forces et des énergies dont il est impossible de préciser la magnitude, et l'esprit reste confondu devant le rêve d'avenir qu'il est permis de faire pour notre pays!... C'est du Nord que nous viendra la prospérité. Un empire immense avec ses énergies encore vierges sollicite de ce côté notre ambition. »

Rien n'est plus vrai pour la région que j'ai pu depuis mon arrivée sur la Côte-Nord étudier à loisir. La rivière Manicouagan a les proportions d'un grand fleuve? À son embouchure, elle mesure plus de trois milles d'une rive à l'autre et la partie la plus étroite dans les premiers douze milles en remontant son cours à 1650 pieds' ou 550 verges de largeur. À cet endroit, l'écoulement est de 2 422 442 pieds cubes d'eau, à la minute. À douze milles de la mer, on peut admirer l'une des plus magnifiques chutes du monde; elle a 110 pieds de hauteur. Douze mille plus loin se trouvent les secondes chutes plus admirables encore puisqu'elles atteignent 165 pieds. Vers le nord, on rencontre encore des chutes de 115, 175 et 20 pieds. En se guidant sur ces forces puissantes, échelonnées, pour ainsi dire, dans toute la longueur du fleuve, on a calculé que l'écoulement de ses eaux peut développer 414 323 chevaux-vapeur. Ajoutez qu'il serait relativement facile d'utiliser ce magnifique pouvoir d'eau. Une usine se bâtirait aux pieds de la première chute dans d'excellentes conditions, et chose appréciable au plus haut point, la nature du sol permettrait de construire un chemin de fer électrique reliant l'usine à la Baie des Anglais, distante de 12 milles seulement. Ce havre, à l'abri des coups de vent par la pointe St-Pancras, au nord-ouest et à l'ouest par des collines de 500 à 600 pieds d'altitude, au sud-est, par les battures de l'embouchure de la rivière se prêterait à la construction de grands quais. En outre, la profondeur de ses eaux varie de 6 à 30 brasses, et comme il est toujours libre de glaces en hiver, il offrirait en toute saison, un accès facile même aux navires de gros tonnage, et, pourrait être, après quelques travaux, l'un des plus sûrs ports que l'on puisse imaginer.

Quel avenir Dieu réserve-t-il à ce coin de terre ignoré jusqu'à nos jours? C'est son secret. Mais, la richesse de la forêt recouverte pourtant d'épinettes de toutes sortes et de toute taille, qu'interrompent parfois des bois entiers de bouleaux magnifiques, arrosés par des rivières sans nombre, ourlant des lacs immenses, recelant peut-être des mines fécondes, puis, les énergies merveilleuses que la Providence semble avoir placées là à dessein, tenteront un jour ou l'autre les capitaux de l'ancien ou du nouveau continent.

(P.111) Et, comme le disait encore l'honorable ministre de l'Agriculture, « grâce à ces entreprises des Sept-Îles, de Rivière-Pentecôte et de Manicouagan, une ère de prospérité nouvelle et inappréciable se sera levée pour le Canada, au nord du grand fleuve ».

N'est-ce pas un désir louable que celui de voir bientôt ces rêves devenir des réalités? N'y a-t-il pas là une source de conquêtes pacifiques et glorieux pour un peuple, de travail honnête et rémunérateur pour l'ouvrier, et plaise à Dieu, de progrès réels aussi pour la grande cause des âmes! –

L. Garnier

LE 8 DÉCEMBRE À NATASHQUAN (1)

Lancés depuis trois semaines, les appels à la retraite ont été entendus : tout le monde veut y répondre. Avec le concours de plusieurs bonnes volontés, l'autel est orné pour l'ouverture des saints exercices, et le U décembre au soir, le Révérend Père Blondel commença à faire entendre les reproches de Jésus au pécheur et son ardent désir de le voir revenir à lui. L'église est pleine, car chacun veut remettre ordre à sa conscience.

Peut-être la distance est grande du chez-soi à l'église. Qu'importe! C'est pour le Bon Dieu, et c'est pour le bien de son âme. D'ailleurs, le temps est beau, les chemins sont propices pour la marche, et la rivière qui divise la paroisse est bien glacée, offrant ainsi au retraitant un chemin sûr, même par la nuit sombre.

Deux fois par jour, la cloche réunit la population; le matin, à 7 heures, pour la messe et le sermon; le soir, à quatre heures et demie, pour le chapelet, le sermon et le salut. Entre les réunions, on examine sa conscience, on s'approche du St-Tribunal, on avoue ses faiblesses et Dieu pardonne.

Mais, outre la confession, il y a d'autres conditions pour gagner l'indulgence. Il faut jeûner! et chacun jeûne; il faut visiter l'église: après chaque réunion, on y prie aux intentions du Pape. Ainsi, se passent les lundis, mardis et mercredis.

Enfin, le 8 décembre arrive. Dès le matin, les pavillons sont hissés tout au haut des mats et des détonations des fusils annoncent que c'est fête patronale.

(1) Ce compte-rendu nous étant parvenu très tard par la malle, nous avons dû l'abrégé à regret.

La direction

(P 112) Puis, la neige qui tombe et recouvre la nature d'un beau manteau immaculé, n'empêche pas chacun de s'acheminer vers l'église pour y recevoir son Dieu.

Pendant la messe de Communion, des cantiques bien choisis animèrent encore la ferveur. À 9 heures et demie la grand' messe réunit de nouveau l'assistance.

Déjà l'heure des Vêpres a sonné; les psaumes sont achevés! « Ave Marie Stella » commence aussitôt l'Église frémit au bruit des salves. À chaque verset entonné dans le temple, au-dehors, le tonnerre des fusils fait parvenir jusqu'aux flots l'écho des strophes en l'honneur de la Vierge.

Ô peuple acadien que cet hymne est belle, qu'elle est magnifique sur tes lèvres fidèles! Quel saint enthousiasme elle suscite au cœur! Qui, honore celle qui l'a préservé et qui conduit tes pas; elle est ta mère et la reine. Qu'elle règne toujours sur toi!

Les Vêpres terminées, le Révérend Père Blondel, tout ému, prononça son dernier sermon, une exhortation à la persévérance. Pendant la récitation du chapelet il passa dans les rangs pour distribuer à chacun un souvenir de cette retraite, enfin, revêtu de la charpe, il vint bénir ceux que l'obéissance venait de lui confier.

Le lendemain, un service solennel fut chanté pour tous les défunts de la mission.

FIN DE SAISON

Le soleil bientôt va fondre la glace
Voici de l'hiver les derniers beaux temps;
De son froid manteau la nature est lasse
Tout subit ton charme, ô tendre printemps!

PRINTEMPS TU PEUX VENIR!...

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, après les averses,
Prépare en secret le printemps

Tout en composant des solfèges
Qu'aux merles il siffle à mi-voix
Il sème aux prés les perce-neige :
Et les violettes aux bois ...!

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort;
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or...

Sous l'herbe, pour que tu cueilles
Il met la fraise au teint vermeille
Et te tresse un chapeau de feuille
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil l'Avril tournant la tête,
Il dit : "Printemps, tu peux venir » .

(F. Gauthier)

(p. 114)

CHASSE AUX NOUVELLES

Rivière au Tonnerre, 7 mars. —« Cette année, la fête du St-Cœur de Marie a été célébrée ici avec quelques solennités. » Pour la circonstance, le Rév. Père Gallix était venu de Magpie jusque chez-nous. Le temps n'était pas beau ce jour-là : — vent et poudrière s'en donnaient à qui mieux mieux. — Cependant, l'assistance à la grand' messe et aux Vêpres fut assez nombreuse. Le Rév. Père Gallix tenait l'harmonium et nos gens ont rendu le témoignage que « le bon Père jouait bien de la musique et chantait tout aussi bien. » . —

Rivière Pentecôte, 19 mars.- Une cérémonie extraordinaire à l'Église, dès neuf heures, ce jour-là, les paroissiens et les étrangers venus des postes voisins. Un jeune homme, âgé de vingt ans, appartenant à l'Église méthodiste, allait, abjurer publiquement ses erreurs et recevoir le baptême solennel. » -

C'est là, cérémonie assez rare; aussi nous avons attendu la fête de St-Joseph pour la rendre plus brillante encore et mettre ainsi sous les auspices de ce grand saint les bonnes résolutions de notre néophyte.

Venu au chantier prendre le travail d'hiver, ce jeune homme est originaire de l'île de Jersey (Europe) , où vivent encore ses parents. Il les a quittés, comme font beaucoup de ses compatriotes pour venir faire la pêche de la morue et du hareng, sur les côtes de Terre-Neuve et dans le Golfe St-Laurent.

Mais, l'hiver paralysant l'ambition des pêcheurs, la plupart d'entre eux et tous ces étrangers cherchent alors où ils peuvent) de l'occupation pendant sa longue durée. C'est ainsi que nous comptons cette année, plusieurs Jerseyais dans nos campements.

Philippe Joseph,», Yvon Bechelet a donc fait sa profession de foi catholique. Dans la petite église de la Rivière Pentecôte, toute fière d'ouvrir bien larges ses portes à ce nouveau chrétien. Son « foreman » M. Yvon Paquet et sa Dame lui tenaient lieu de parrain et de marraine et, au cours de la grand' messe qui suivit, l'ont accompagné à la table Sainte où le jeune converti a mis le comble à son bonheur en faisant, avec la piété la plus édifiante, sa première communion. — Deo gratias!

À nos abonnés. — Par suite du retard inexplicable dans la reprise de la navigation en faveur de la Côte-Nord, ce numéro de l'« Écho» vous parviendra bien longtemps après sa date.

LES POSTES DE LA PRÉFECTURE DU GOLFE ST-LAURENT

Mission de la Rivière Pentecôte

Rivière Godbout; — son histoire-, — ses chapelles.

La première bourgade que l'on rencontre après Manicouagan en descendant le fleuve, s'appelle Godbout. C'est la desserte la plus éloignée des Missionnaires de la Rivière Pentecôte à cinquante mille (20 lieues) plus bas environ.

« Godbout » est ainsi désigné, paraît-il du nom d'un F. Godbout, capitaine d'une goélette appartenant à la Cie de la Baie d'Hudson, qui un jour de tempête s'obstina à faire entrer son bâtiment dans la rivière, malgré son courant impétueux, et lui laissa son nom.

(P.115) Ce fut vers 1820 que la puissante Compagnie établit en cet endroit, pour son commerce de pelleteries, un poste qui sous la direction du poste le plus important de Betsiamits existé jusqu'en 1880.- Durant bien des années, il n'y résida que des familles indiennes. On en a compté jusqu'à cinquante appartenant à la race montagnaise auxquelles s'adjoignirent quelques groupes d'Esquimaux. Puis les Blancs sont venus les remplacer peu à peu. En 1860, il y vivait encore vingt-deux familles indiennes et pas une famille de blancs n'y avait encore dressé son foyer. Aujourd'hui, la population de la localité comprend vingt familles canadiennes et seulement trois familles montagnaises.

Ce petit village de Godbout est bâti au fond d'une jolie baie d'environ trois milles de longueur, bordée d'une magnifique plage de sable fin. Il y a là un ancrage sûr et profond offrant un port bien protégé par les collines rocheuses qui se dressent à pic du côté de l'est.

La rivière, qui n'est pas navigable, prend sa source à 75 milles dans les terres, au lac à « Deux Décharges » . Très renommée pour la pêche au saumon, elle est la propriété de quelques Montréalais qui possèdent aussi les terrains avoisinants. Comme on le sait, le gouvernement provincial ne cède plus de la sorte la propriété d'aucune rivière et loue seulement à l'enchère les cours d'eau où il y a du poisson. De son côté, le Ministre des Pêcheries n'accorde aucun permis de pêche au saumon, dans la mer, près de l'embouchure de cette rivière, afin de mieux conserver sa richesse qui n'a de comparable au monde, dit-on, que celle d'une petite rivière de Norvège.

La baie de Godbout est aussi un très bon endroit pour la pêche au hareng et au maquereau. On peut en juger par ce coup de filet mémorable, dont on parlera après 40 ans, qui donna à son propriétaire un américain du nom de Watson, plus de mille barils de maquereaux.

(P.116) Mais, ce n'est pas tous les jours que se renouvellent de pareilles captures. –

La première chapelle érigée en ce lieu, fut construite croit-on, en 1828, par la Cie de la Baie d'Hudson. Elle était de dimensions bien restreintes : 30 pieds sur 20. L'emplacement d'un petit cimetière fut choisi à proximité, au nord-est, en sorte que l'un et l'autre, le cimetière et la chapelle se trouvaient à une dizaine d'arpents environ en deçà de la Rivière.

Vers 1840, par un jour de forte tempête de vent d'ouest, celle-ci fut contrainte de modifier son cours qu'elle porta dans la suite sensiblement plus à l'est, minant d'année en année la berge sablonneuse incapable de résister aux fortes crues du printemps. Bientôt, les habitants commencèrent à avoir des inquiétudes pour leur chère chapelle qui n'était plus qu'à une faible distance du courant envahisseur. Quelques années encore et il fallut céder devant l'audace de plus en plus menaçante de cet impertinent voisin.

Donc en 1860, les Rév. Frères Oblats de Betsiamites qui depuis quinze ans déjà assuraient le service religieux sur la côte, de concert avec les gens de la localité, décidèrent la construction d'une nouvelle chapelle, plus vaste que la première (30pieds sur 40) , et dont l'emplacement fut choisi encore plus à l'est, hors de toute atteinte probable de l'inconstant cours d'eau. Le nombre des familles sauvages était bien diminué alors, nous l'avons dit justement, à la fin de cette année, les premiers Canadiens français vinrent bâtir quelques demeures à l'autre extrémité de la baie.

(À suivre) F. L.

MA PREMIÈRE PERDRIX

... « Si je faisais un tour de chasse dans le bois?...

Votre compagnie, cher confrère, ne saurait me déplaire... je ne voudrais pas vous faire l'injure!... mais, vous avez vos occupations. Le steamer qui doit me reconduire à mes pénates tarde quelque peu...; et puis, nous avons assez travaillé ces jours derniers pour nous permettre de humer le grand air, en pleine liberté. – « Rien de mieux, cher ami, mon fusil est prêt; je vais vous chercher quelques cartouches... Bonne chance et prompt retour!

Et sur ces paroles aimables, je partis tout heureux de jouir un moment de cette solitude si agréable à l'esprit de l'homme absorbé par les mille soucis de chaque jour. Je suivis d'abord bien exactement le chemin du « portage»,... par prudence. La prudence est ici la mère de la sûreté, tout comme pour le matelot au jour des furieuses tempêtes.

(p 117) C'était un sentier bien étroit, par cette fin d'août, où la végétation est si luxuriante dans nos forêts septentrionales. Forcée de sortir de sa gaine par le cahot des voitures qui ont transporté les provisions aux campements d'hiver, la graine de mil a produit cent pour un dans le chemin, atteignant des hauteurs prodigieuses De-ci, de-là, les groseilliers, les framboises, les fraisiers sauvages présentent leurs fruits mûris à point. Dix autres plantes du bois, laissent voir, à fleur de terre, mêlées à la mousse ou émergeant parmi le lichen, au pied des arbres, leurs baies noires, blanches, rouges et combien savoureuses! Ce spectacle me distrait. Le silence de la forêt, seulement interrompu parfois par les sauts désordonnés d'un tout petit écureuil gris, effarouché par le bruit de mes pas, donne à mes rêveries un charme indéfinissable. J'admire les merveilleuses largesses de la Divine Providence qui a semé à foison, pour les sauvages habitants de ces lieux, des mets aussi succulents : « Aux petits oiseaux, Dieu donne leur pâture! – À la fleur son... – Mais quoi?... n'est-ce pas une perdrix?... Un bel oiseau gris a dressé sa tête éveillée à travers le feuillage d'un bouleau naissant. Vous devinez mon émotion : pour la première fois, je voyais de tout près l'objet de mes recherches. J'eus le temps de placer une cartouche, de viser à mon aise (les perdrix ici, n'ont pas l'horreur de la poudre comme leurs cousines d'Europe!) ... Pan! Elle était à moi!

Encouragé par ce premier succès, je continuai ma route et quelques minutes plus tard, j'avais l'heur d'en tirer une seconde, puis une troisième. J'étais transporté! Et, comme enivré de mon triomphe, je m'enfonçais plus avant dans le bois. La piste était bonne, pourquoi ne pas la suivre!...

Par malheur, depuis mon premier coup de fusil, j'avais quitté l'unique sentier de ces lieux, et, quant après quelques instants d'une marche forcée, je fus remis de mes douces impressions, je me dis qu'il serait prudent peut-être de m'orienter un peu. Hélas, j'eus beau rappeler tous mes souvenirs à mon aide, sonder le terrain à droite, à gauche, devant, derrière moi; consulter le soleil, ce guide pourtant si sûr pour le voyageur expérimenté, je ne pus reconnaître le chemin que j'avais parcouru.

Dès lors, je compris mon malheur; j'étais perdu, perdu dans la forêt sans fin, seul, à une, deux lieues peut-être du poste où je recevais l'hospitalité!

Alors, à la folle joie que j'avais ressentie, à la vue de mes perdrix, succéda dans mon âme la plus angoissante tristesse!

(p 118) Quelle direction devais-je prendre? De quel côté était le sentier! Pas le moindre froissement de plante, pas le moindre vestige de mes pas! Je résolu de marcher au hasard, m'abandonnant à la garde de la Providence. Je fis ainsi environ un mille, hélas sans me rapprocher, d'une manière apparente du moins du poste recherché!

(À suivre)

ENCORE LES ÉRABLES (Aux Canadiens)

Pourquoi donc ces géants dressent-ils vers la nue
Une tête aussi fière et des bras aussi forts? –
Pourquoi des vents rageurs brisent-ils les efforts.
Lorsqu'en hurlant la meute folle est revenue? –

Sous leur écorce grasse, à peine contenue,
Dès le printemps, leur sève, au bruit de vos transports,
Ruisselante emplira vos coupes à pleins bords...
Mais d'où, Canadiens, sera-t-elle venue? –

Dans la sérénité tranquille des beaux jours
Comme aux nuits de combat, pourquoi sont-ils toujours,
Si robustes, si sains, si bons et si prospères? –

Ces grands érables roux, ces beaux érables blancs
Puisent leur suc au sol qui but en même temps
L'eau des neiges du ciel et le sang de vos pères!

J. Hoellard

MOIS DE MARIE

Aux zéphyrs doucereux les vents d'hiver
font place,
Tout s'imprègne déjà des parfums du
printemps;
La terre a secoué son vêtement de glace
Et couronne son front de joyaux éclatants :

Tout renaît et grandit : la fleur de la vallée.
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette à la beauté voilée
Dessous l'herbe fleurit, au bord du ruisseau.

Nature, ces apprêts, dis-nous pour quelles
fêtes
Te le as commandés le Roi de l'univers;
Dis pourquoi, sous nos pas, au-dessus de
nos têtes
Semer abondamment tant de charmes
divers?...

Oh! j'en sens le secret, mon amour le devine
:
Fleurs, naissez à l'envie; toi, céleste,
flambeau
Embrasse l'horizon; de la Mère Divine
Non jamais le doux mois ne peut être assez
beau! ...

Tu fuis!... tu reviendras Mai?... De sa molle haleine
Quand Zéphyr bercera les oiseaux dans les nids,
Nous reviendrons aussi chanter à notre Reine
L'Alléluia d'amour, pour en être bénis! –

F'rid Olin.

(p 120)

PRINCIPAUX NAUFRAGES SUR-L'ILE D'ANTICOSTI

La grande d'«Anticosti», située en plein Golfe St-Laurent, fait partie, les Lecteurs de l'«Écho» le savent depuis longtemps, de la Préfecture labradorienne. Son dernier prêtre résidant, avant l'arrivée des R.R.Pères Fravert et Le Strat (sept 1904) était Mgr. Ch. Guay, protonotaire apostolique, le distingué prélat heureux de donner un témoignage effectif de sa haute sympathie pour le petit courrier de la Côte-Nord a bien voulu réunir quelques notes sur les tristes célébrités de son ancienne mission. Ce sont ces notes que nous commençons aujourd'hui, assurés d'avance qu'elles seront lues avec le plus vif intérêt.

La rédaction

Un des premiers naufrages connus est celui- du capitaine John Rainford, commandant une des frégates de l'expédition de l'amiral William Phipps. Celui-ci partit de Boston avec trente-cinq navires de guerre portant deux mille hommes de débarquement, et se dirigea vers Québec dont il voulait, s'emparer (octobre 1690) .

On connaît la fière réponse de Frontenac à la sommation du parlementaire envoyé par l'amiral auprès du gouverneur de Québec : « Allez-lui dit-il, je vais répondre à votre maître par la bouche de mes canons»!

Après avoir bombardé la ville sans succès, l'ennemi leva le siège au bout de six jours et la flotte reprit la haute mer où elle fut assaillie par d'horribles tempêtes. Plusieurs vaisseaux sombrèrent, d'autres furent pourchassés par l'ouragan jusqu'aux Antilles, et une des frégates commandées par le capitaine John Rainford vint se briser sur les récifs de la pointe ouest de l'île d'«Anticosti», le 28 octobre 1690. Une grande partie de l'équipage se noya en voulant prendre terre trop précipitamment ou mourut de faim, de froid et de scorbut pendant l'hiver. Les survivants n'avaient que peu de provisions. La ration de chaque homme était de deux biscuits, une demi-livre de lard, une demi-livre farine, une pinte et quart de pois et deux poissons, par semaine.

Le premier qui mourut fut le chirurgien. On l'enterra le 20 décembre 1690, puis quarante hommes; le suivirent en quelques semaines. La misère, durant tout l'hiver, fut extrême. Enfin, à bout de ressources et d'expédients, cinq matelots de Rainford se décidèrent, le 25 mars 1691 à mettre à la mer une petite chaloupe échappée au naufrage et qu'ils avaient calfatée de leur mieux.

(P.121) Ils mirent le cap sur Boston où ils arrivèrent à demi morts d'épuisement après quarante-quatre jours de navigation et avoir parcouru dans cette nacelle ouverte 900 milles, environ 300 lieues.

Un vaisseau fut immédiatement expédié au secours de ceux qui étaient restés sur l'île funeste et que la mort avait épargnés. Il les ramena bientôt au point de départ. Mais, des 67 hommes que la frégate portait en laissant Québec, 45 étaient morts.- Plus de 1000 hommes avaient péri dans cette expédition de l'amiral Phipps! – C'est alors que les Québécois en reconnaissance de l'heureuse délivrance de l'ennemi, dédièrent la petite église de la basse ville à la St-Vierge, sous le vocable de « Notre Dame de la Victoire», et vingt et un ans plus tard, ce pieux sanctuaire fut consacré de nouveau à la Reine du Ciel, sous le titre de « Notre Dame des Victoires» en souvenir de la disparition d'une partie de la flotte d'un autre amiral anglais, Hovenden Walker qui, dans la nuit du 22 août 1711, alla se briser sur les rochers de l'île aux Œufs et ceux d'un petit cap appelé depuis « Pointe-aux-Anglais» sur lesquels vient encore de se perdre (8 octobre 1904) le vapeur « St-Laurent» bateau-poste desservant la Côte-Nord du grand Fleuve.

En novembre 1736, du vaisseau « La Renommée» portant cinquante-quatre hommes, six seulement échappèrent comme par miracle à la mort, « L'Active» frégate anglaise conduisant en Angleterre lord Dorchester, Lady Dorchester et sa famille après son terme d'office comme gouverneur du Canada, alla s'échouer sur les récifs de la pointe-sud de l'île dans une nuit de brume, le 15 juillet 1796. – Tous furent débarqués à terre où ils passèrent onze jours, lorsqu'une goélette en route pour Percé les recueillit à son bord le 26 du même mois. Un vaisseau fut envoyé de Halifax à Percé pour transporter l'ex-gouverneur et sa famille en Angleterre où ils arrivèrent le 19 septembre de la même année.

Une autre frégate « Pearl», fut envoyée au secours de l'«Active ». Elle saura ce qu'elle put du naufrage, abandonna ensuite le vaisseau et transporta les marins naufragés en Angleterre!

Le navire « Doubt», capitaine John Teasdale, dans les derniers jours de l'automne 1807 par une nuit de tempête, s'échoua sur les rochers à l'embouchure de la rivière « Jupiter». Les matelots et les passagers, au nombre de trente-quatre, furent sauvés avec beaucoup de difficultés, car la mer était dans toute sa fureur; ils furent recueillis par la famille Duchesneau.

Vers la même date, une goélette « Lauzon» appartenant à M. Caldwell de Québec, eut le même sort que le « Doubt». Ses douze marins furent aussi reçus par la famille Duchesneau.

(p 122) Il n'y avait à cette époque que deux familles dans l'Ile, M. Duchesneau, près de l'embouchure de la rivière Jupiter, et M. Beaudoin, à la Belle-Baie, aujourd'hui. Rivière-au-Renard. Les pauvres naufragés, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de reprendre la haute mer à cette saison avancée et n'ayant plus aucun vaisseau en état de les transporter à Gaspé sur la rive-sud du St-Laurent, se virent forcés d'hiverner dans l'Ile. Mais, comment affronter les rigueurs de notre hiver boréal, sans aucune provision de bouche, sans pouvoir obtenir du secours de l'intérieur, par tant de bois et de montagnes! Courir encore à l'aventure, mais j'avais déjà trop usé de ce moyen inefficace ! Mille pensées diverses, ridicules, folles, comme il arrive parfois au malade dans un accès de fièvre brûlante, me traversent l'esprit. La poignante histoire des fillettes des Sept-Îles inconsidérément parties pour le bois, elles aussi, l'an passé, me revenaient en mémoire. Elles ne savent plus quelle direction prendre, elles sont égarées, perdues dans la forêt immense... elles s'en vont devant elles, silencieuses, tremblantes au bruit des écureuils, au bruissement des feuilles qui tombent!

Et, les confrères, qu'allaient-ils penser!... qu'allaient-ils faire? allait-on organiser une battue générale ainsi qu'on avait jugé à propos de le faire une fois pour d'autres, pas égarés eux, mais simplement en retard? Parfois, il me semblait entendre de Dragues grognements d'ours dans le lointain. Et, je frémisais à la seule pensée que je pouvais ce soir là même me trouver face à face avec le farouche agresseur!

La nature toutefois ne perdit pas ses droits. Je calculais que mes trois perdrix, rôties à ma façon sur un bon feu, m'empêcheraient longtemps de mourir de faim. J'avais encore quelques cartouches, et demain, et les jours suivants, je tuerais du gibier et trouverais ainsi la nourriture indispensable.

C'était la pensée basse, le côté matériel! – L'idée surnaturelle a eu aussi son tour. Quand un homme est en danger, surpris d'abord, affolé, il ne songe qu'à sauver sa vie; toutes les énergies se concentrent vers cette fin unique. Mais dès qu'il revient à lui-même, il est bien rare qu'il ne songe pas à Celui de qui dépendent toutes les vies humaines pour jeter vers Lui un cri de suprême espoir!

Je tombai à genoux au pied d'un arbre, et la tête appuyée dans mes mains, j'adressai à Dieu une fervente prière, puis, je me confiai sa sainte et toute puissante Mère: « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie!...»

Chose merveilleuse! En me relevant, je me sentis transformé; manquant de tout, d'habits comme de nourriture? Leur position était d'autant plus critique que les deux seules familles de l'Ile n'avaient que le strict nécessaire pour leur hivernement et, ce surcroît inattendu de quarante-six hommes à nourrir pendant près de six mois, était une lourde charge que l'on ne pouvait envisager sans beaucoup d'effroi.

Le Gouvernement n'avait pas encore établi de dépôts de provisions pour nourrir les marins naufragés; ce ne fut que l'année suivante, en 1808 qu'il en installa deux, l'un à la Rivière Jupiter et l'autre à Belle-Baie en confiant la garde à Messieurs Duchesneau et Beaudoin et en leur payant un salaire pour cela.

Les naufragés se divisèrent en deux groupes : l'un resta sous le toit hospitalier de M. Duchesneau et l'autre accepta l'offre bienveillante de M. Beaudoin. On s'installa le mieux possible dans l'un et l'autre endroit, et tous les jours, quand le temps le permettait, les uns portaient pour la pêche sur les rivières et les lacs, mais souvent sans succès; les autres se livraient

avec plus ou moins d'habileté à la chasse à travers la forêt ou sur les rivages glacés de l'Ile. On fut obligé de tuer les quelques bêtes à cornes et les deux chevaux que l'on avait, et tout fut si bien calculé que ces pauvres malheureux purent échapper aux horreurs de la faim.-Après l'hiver passé, les naufragés retournèrent à Québec, et conservèrent une éternelle reconnaissance envers ces deux braves familles canadiennes qui, par leurs soins empressés et leur généreuse hospitalité les avaient sauvés d'une mort certaine.

(À suivre)

Mgr. Ch. Guay

MA PREMIÈRE PERDRIX (fin)

... Cependant, le soleil baissait à l'horizon et l'on distinguait, vaguement déjà, à travers les arbres sans nombre, ses rayons pâissants! Je regardai ma montre elle marquait six heures!... Que faire et que devenir!... Appeler au secours? Personne n'entendrait, ma faible voix arrêtée il n'y avait plus ni trouble ni hésitation en moi.

(P.123) J'allais avec confiance d'un pas assuré, dans la direction où me conduisait sans doute ma bienveillante protectrice. Dix minutes plus tard, j'avais en effet rejoint le sentier de mes premiers rêves enchanteurs... et le soir, je pouvais présenter aux Confrères qui, simplement, avaient trouvé ma promenade un peu longue, trois magnifiques perdrix, pour le dîner du lendemain! – Puisse cette aventure, en tous points authentique, servir de leçon aux esprits imprudents!...-

L. Garnier

Les bateaux ont enfin reparu sur la Côte-Nord; – pour dédommager sans doute les cerveaux le plus controversés par cette longue attente, on nous promet pour notre région, un service d'une fréquence et d'une commodité extraordinaires. Qu'on se hâte de l'inaugurer!

LES POSTES DE LA PRÉFECTURE DU GOLFE ST-LAURENT

-. Mission de la Rivière Pentecôte. –

1° Rivière Godbout; – son histoire; – ses chapelles (suite)

Les cinq premières familles canadiennes qui s'établirent à cet endroit furent celles de M.M. Savard, Labrie, Blanc, Morin et Napoléon Alexandre Comeau. Ce dernier homme intelligent, instruit, d'une grande bonté d'âme et d'une modestie parfaite, s'est depuis longtemps fait un nom sur la Côte et dans la Province comme chasseur émérite et comme héros de plusieurs sauvetages. C'est chez lui que descend le missionnaire qui y reçoit toujours l'hospitalité la plus prévenante égayée par les aventures délicieusement contées du fameux trappeur ou charmée par la sûreté et la précision de la mise au point d'une question d'histoire naturelle ou de sport moderne. On ne cesse en effet de découvrir chez M. Comeau des connaissances nouvelles, il possède aussi bien l'anglais que le français et parle plusieurs langues indiennes; un naturaliste distingué; il est d'une adresse extraordinaire au tir. Télégraphiste et photographe à ses heures, il sait même converser du bout des doigts avec les sourds-muets. Enfin, il a des connaissances même en médecine qui lui ont permis plus d'une fois de rendre de grands services sur cette côte où il faut vivre et mourir sans pouvoir à peu près jamais faire appel à la Faculté.

Résident à Godbout depuis l'année 1860, il y fut le dernier agent de la Baie d'Hudson dont le poste a cessé d'exister depuis 1880. Actuellement, M. N. A. Comeau est encore garde-pêche sous commission du gouvernement d'Ottawa et tient aussi le bureau de poste et du télégraphe.

À l'époque où ces premières familles canadiennes-françaises vinrent se fixer à Godbout, le cimetière situé à proximité de la première chapelle subsistait encore, mais il fallut bientôt le reculer à son tour. Cinq ou six ans plus tard, l'implacable rivière envahissait l'emplacement de l'ancien oratoire, et dès lors il fut décidé de choisir un nouveau champ pour le grand repos. Comme on l'avait prévu, le premier fut bientôt violé par l'insolent cours d'eau et l'on en vint à recueillir sur ses rives, dans les jours qui suivirent cette violation, les ossements d'une dizaine de corps qu'on s'empessa de transporter aussitôt dans le nouveau cimetière. Un grand nombre de ces corps étaient sans cercueil, la coutume des sauvages étant d'enterrer leurs morts enveloppés dans des peaux de caribous dans lesquelles ils enferment aussi tous les objets de piété à l'usage du défunt; ce qui explique la grande quantité de ces objets qu'on recueillit également.

J. Laize.

RECONNAISSANCE AU ST-JEAN-EUDES

Depuis longtemps déjà, nous avons contracté à la mission, une dette de reconnaissance envers le Vénérable Jean Eudes dont nous devons à tout prix nous acquitter.

Vers le milieu du mois de février, pendant la période la plus redoutée du froid, le « croup » fit tout à coup son apparition dans notre village.

Un enfant mourut d'un mal de gorge mal défini d'abord, mais les « couennes blanches » avaient été aperçues; la respiration était pénible. C'était la diphtérie à n'en pas douter. Un autre plus âgé était sérieusement atteint. À toutes les heures du jour et de la nuit, nous étions près de lui, lui prodiguant nos soins, essayant de l'arracher au mal terrible et de le rendre bien vivant à ses parents éplorés.

Tous les remèdes furent employés sans succès. Un soir, après huit longs jours de cruelles souffrances, il quittait tout à coup les bras de son père, il lui montrait le ciel de la main en disant : « là-haut, là-haut! »... comme s'il avait compris d'une façon certaine que son heure était venue et que le Ciel était désormais sa patrie. Puis, il courut à son lit sur lequel il s'affaissa en y arrivant. On essaya de la reprendre : il était mort!...

Le Dieu qui préside à toutes les destinées humaines, qui récompense et qui punit, qui favorise et éprouve les hommes suivant sa volonté sainte, plongeait dans la plus profonde douleur l'une de nos plus chrétiennes familles, en même temps qu'il affligeait le cœur de ses missionnaires dont les supplications n'avaient pas été exaucées.

Désormais, l'inquiétude était partout. On redoutait que le mal ne pénétrât dans toutes les demeures, comme il était arrivé dans la mission [?] choisissant une victime dans chacune!

(P.126) On comprendra l'angoisse des missionnaires abandonnés à leurs ressources, ne possédant aucun remède efficace, en voyant les cent petits êtres qui les entourent, l'unique joie des papas et des mamans menacés par le mal impitoyable.

Cependant tous les soirs nous nous réunissons en grand nombre et avec une ferveur inaccoutumée, nous récitons les litanies du Vénérable Jean Eudes, comptant, dans le secret de nos âmes, qu'il ne délaisserait pas au milieu de l'épreuve, deux de ses fils, envoyés par l'obéissance, dans cette solitude désolée!

Il ne nous abandonna pas en effet, puisque le croup arrêta là ses ravages. Que tous les lecteurs de l'« Écho » se joignent à nous pour le remercier d'un bienfait appréciable seulement par ceux qui ont vu couler les larmes des mères près des berceaux vides par la mort de leurs petits enfants!

L. Garnier

AU FOND D'UN PUIT.

Vulgaire sujet, dira un lecteur à la vue du seul titre, à un puits peut-il être une occasion d'écrire?

Cruelle histoire sans doute, dira l'autre... Tomber au fond d'un puits, y rester, ne fût-ce qu'un instant, au pays de la neige et des glaces! Oui, notre puits a une histoire qui intéressera plus d'un ami de l'« Écho ». Les choses ne vont pas, au Labrador, le train que leur fait courir le progrès autour des grandes cités!

Depuis deux ans déjà, les habitants du presbytère étaient réduits à descendre une côte longue et ardue, deux seaux à la main, pour puiser l'eau nécessaire aux besoins du ménage, à la source presque tarie du voisin.

(P.127) Souvent, à l'hiver, la côte était glissante, et quand essoufflé, n'en pouvant plus, on était enfin revenu à domicile, les seaux se trouvaient presque vides. Parfois l'un d'eux était resté dans la neige, ayant perdu son anse en chemin. Des chutes imprévues, des faux pas étaient les causes ordinaires de ces grandes catastrophes. Il arrive en effet souvent qu'une jambe s'écarte tout à coup du sentier, s'enfonce à des profondeurs inconnues dans la neige, tandis que l'autre reste en suspens à la surface durcie, incapable de porter secours à la première!...Et alors!!...Les jours de grandes brises, les plus vaillants eux-mêmes osaient à peine tenter l'excursion périlleuse!

Déjà tous comprennent ce qu'avait d'anormal, de pénible, pareille situation. – Certes de nombreuses tentatives avaient été faites pour y remédier. Six ou sept fontaines creusées par notre prédécesseur ou par nous, un canal gigantesque, une pompe puissante installée dans les profondeurs d'une cave, inventée et fabriquée pour la cause, par l'ingénieur de la « place », le puits artésien essayé sous le presbytère même, une sorte de funiculaire enfin qui eut ses jours de gloire, mais dont la machine, dépourvue du reste de tout souffle vaporeux, se brisa bientôt... tout, absolument tout avait complètement échoué.

Et c'était partout des paroles de désespoir. « Les Pères n'auront pas d'eau cet hiver encore! Pourquoi n'avoir pas prévu cet inconvénient avant d'avoir élevé leur demeure! » ...

Pas d'eau dans les verres pour remplacer aux repas le cidre mousseux de Bretagne pas d'eau pour la cuisson des aliments, pas d'eau pour les animaux, pas d'eau pour les lavages réitérés du linge et des parquets de la maison... n'est-ce pas un dénouement insupportable, même au Labrador?...

En désespoir de cause, au mois d'octobre dernier, je me dis qu'il fallait de toute nécessité résoudre le problème.

(p 128) À Québec, on nous proposait des pompes à vapeur, au choix, pour la bagatelle de deux cents piastres (1000 francs) ... – Fi donc! Dans l'état pitoyable où se trouve notre pauvre église, pouvions-nous mettre à l'eau un argent qui nous fait défaut pour le temple du Seigneur?-

La pompe que nous fîmes venir nous coûta modestement six piastres (30.00 francs) . Nous avions en outre une « pointe» (est-ce le mot technique? j'ignore) et plus de cent pieds de tuyaux. – À l'œuvre les amis! Pendant dix longues veillées qui se prolongeaient jusqu'à onze heures du soir, on pouvait voir au presbytère des hommes vigoureux cognant à tour de bras sur les tuyaux convenablement ajustés les uns aux autres... – Cogne plus fort! – Tu ne fais rien, faignant! – Il ne descend pas, il remonte! Un seul de mes coups vaut dix des tiens! Nous l'aurons bien l'eau, Père à nous tous, il n'est pas possible... J'en ai déjà enfoncé des « pointes» et cela marchait à merveille, on pompait du sable quelque temps, et puis, c'était de la, belle eau claire! Si nous sondions? Un plomb de sonde s'il vous plaît?... L'eau! l'eau à vingt-cinq pieds! Je disais bien que le l'aurais l'eau, moi!... Victoire!... Victoire? Hélas! la pompe ne voulut pas fonctionner. On dut retirer les tuyaux, les enfoncer de nouveau, les remettre encore, puis les faire remonter. On répéta ce manège jusqu'à trois et quatre fois.

Malheureusement ces travaux fatigants où toutes les bonnes volontés, toutes les connaissances, tous les génies de l'endroit se perdaient en vaines recherches, eurent pour résultat de déconcerter tous les esprits et d'anéantir jusqu'au moindre espoir.

Cependant, on avait senti l'eau quand le fil à plomb était descendu. – De l'eau!... il y avait de l'eau!

Ce fut alors que je résolus de creuser un puits, un puits immense, si c'était nécessaire, à deux pas d'un autre fouille sans le moindre succès, du reste, l'année précédente.

Je fis donc appel encore une fois à toutes les énergies locales. Toute la semaine durant, je travaillerais avec les enfants de l'école. Le dimanche, les hommes dont pas un n'était libre pendant la semaine, donneraient quelques coups pas trop pénibles pour la jeune équipe . Il fallait se hâter. La neige était annoncée pour les premiers jours de novembre, et alors il ne faudrait plus songer à solder les entrailles de la terre. Cette circonstance me parut une raison suffisante pour autoriser quelques heures de travail le jour du Seigneur.

Nous fîmes à donner à notre œuvre des dimensions sérieuses: six pieds carrés en haut, cinq au milieu, quatre au bas. Les trois encadrements en madriers et en planches remplaceraient les murs des puits européens et mesureraient exactement douze pieds de longueur. Un trépied, si l'on veut, formé avec trois troncs de sapins, une poulie supérieure à la tête de ce triangle, une autre attachée au seau qui monterait la terre, une corde puissante, tels furent les moyens patentés mis à la disposition des travailleurs.

Les enfants tiraient sur la corde et, quand le seau rempli arrivait à destination, une main vigoureuse que je ne désignerai pas autrement par modestie, le saisissait rapidement et lui faisait faire demi-tour.

L'affaire était en marche. Il ne fallait plus que rester joyeux et résolu jusqu'au bout. Au-dehors, on disait que nous tentions l'impossible, que c'était une folie!

(P.129) Les échos vagues de ces décevants propos résonnaient tristement jusqu'à nous. Grâce à Dieu, ils ne nous décourageaient point. Toutefois, j'avais espéré achever le travail en huit jours, un mois après seulement nous avons trouvé l'eau!

Jugez de notre triomphe! – Immédiatement on procéda à l'installation de la pompe et des tuyaux.

Le puits nouveau fut soigneusement recouvert de madriers, une épaisse couche de terre le mit à l'abri du froid. Une petite couverture seulement apparaît encore, sorte de caisse remplie de foin à l'hiver pour empêcher l'air de pénétrer dans ces profondeurs souterraines.

Chacun voulut voir la merveille et en admirer les vastes proportions.

Les jugements des hommes une fois de plus n'ont pas prévalu... St-Joseph que plusieurs avaient instamment prié de venir à notre secours, guida nos pics vers la source et nous donna le courage d'aller trouver l'eau au bon endroit.

Et maintenant, elle coule désormais et coulera à gros bouillons dans la cuisine du presbytère, pure « comme l'azur étincelant des cieux » et rafraichissante comme celle qui « ...coule et bruit à l'ombre des grands bois. » –

L. Garnier

LES POSTES DE LA PRÉFECTURE DU GOLFE ST-LAURENT

–. Mission de la Rivière Pentecôte. –

1°. Riv. Godbout; – son histoire; – ses Chapelles (suite)

Depuis, l'implacable rivière parfois met encore à découvert, je l'ai constaté de mes yeux, quelques ossements humains confiés à ce premier cimetière, comme si elle prenait un malicieux plaisir à troubler dans leur suprême sommeil les imprudents contempteurs de ses eaux.

A-t-on jamais vu faire aussi impudemment la guerre aux morts? – Et pourtant, sa haine est demeurée impitoyable. Dans son impuissance à atteindre la nouvelle nécropole, elle réussit à injecter sa rage sacrilège au Fleuve-Roi, qui, le 5 novembre 1885, par grand vent de nord-est, battit en tempête, de ses vagues courroucées l'enceinte de ce deuxième cimetière.

Ce ne furent heureusement que des menaces. Le majestueux St-Laurent ne voulut pas, sans doute, ternir sa gloire incomparable en s'attaquant lui aussi aux morts eux-mêmes. Mais, les vivants n'en attendirent pas davantage pour choisir un troisième emplacement appelé depuis lors « cimetière canadien », car les bons Indiens se fiant à la parole de leur apôtre vénéré, le Rév. Père Arnaud, ont continué à déposer leurs morts dans le second, les flots du St-Laurent ne devant plus les y tracasser désormais...

C'est dans ce dernier qu'il m'a été donné de déchiffrer au travers des mauvaises herbes qui les entourent, les épitaphes suivantes que je veux signaler à titre de spécimens de la langue montagnaise et comme modèles de concision en fait d'inscriptions funéraires.

La première attira tout naturellement mes regards, elle est gravée sur une belle plaque de marbre blanc et se lit comme suit :

1888

Lishet Dapit Pikal
Otisknem ote penishit
50 pepuneshipam

Ce qui veut dire

1888

Lizet David Picard
Sa femme ici couchée
Elle avait 50 ans.

Les deux ci-après sont gravées à la lame du couteau sur une planche, épaisse au sommet de laquelle le ciseau vulgaire de l'artiste a sculpté une petite croix :

Martha Yakoastshi

Pishum 26

Piponeshipan 20

1895

Ce qui veut dire

Marthe Yakoastshi

26 mai

Elle était âgée de 20 ans

1895

Jeune

Noven

C

Pishun 24

Ekoponimat

Klishet Krepe

C'est-à-dire

24 mai

a fini de vivre

(...?...)

Quelques autres épitaphes gisent aussi à terre, mais leur antiquité et les injures du temps m'en ont rendu l'inscription tout à fait illisible.

(À suivre) J. Laizé